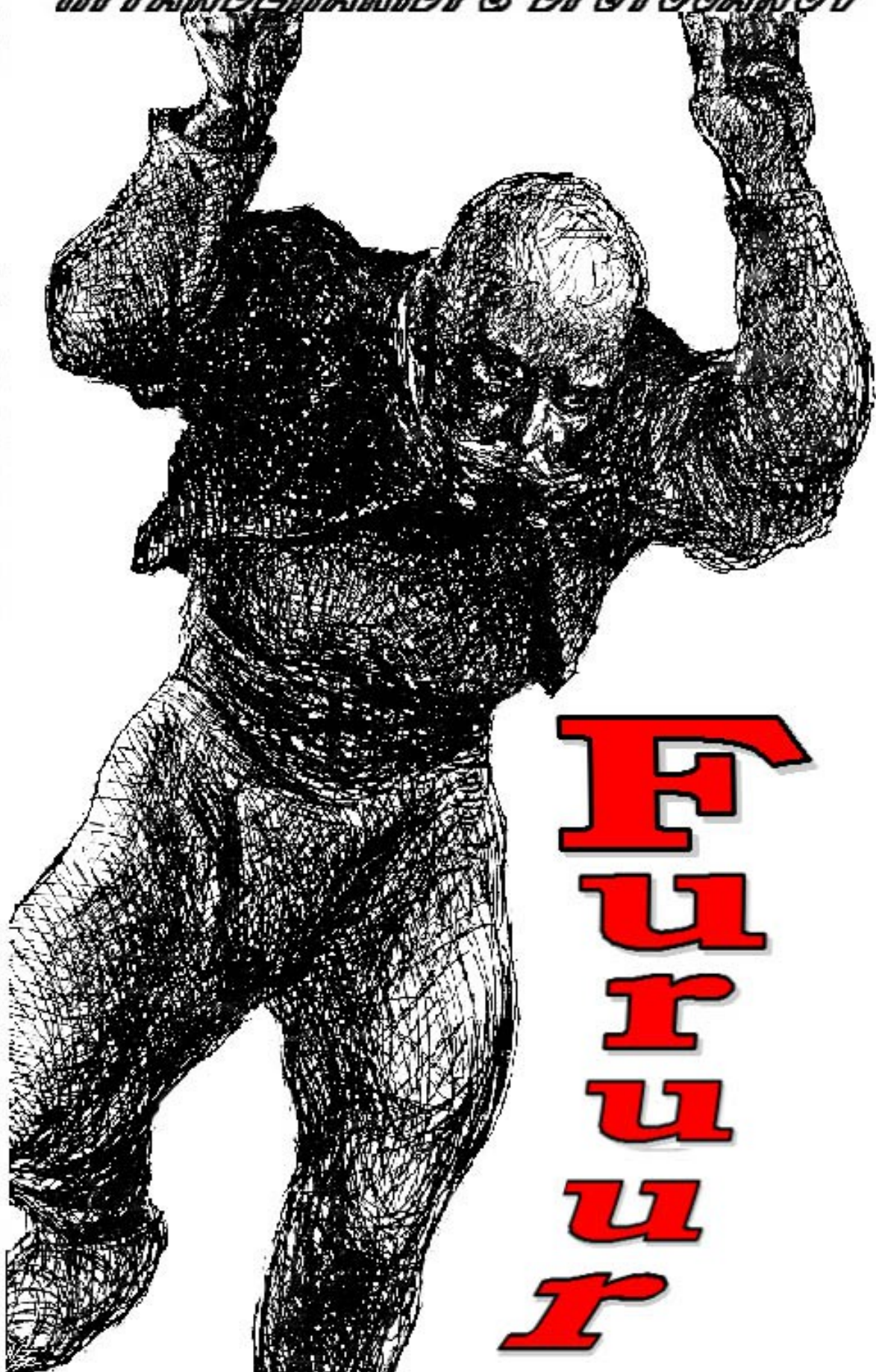


H. PANDZHARIDI & D. STOJANOV



Furur

Furur - H. PANDZHARIDI & D. STOJANOV

La Fureur

La Fureur

Christina Pendjaridis & Dimitri Stojanov

« La Fureur » est le premier roman que les écrivains Stojanov & Pendzharidis publient en français. C'est un cri de fureur et de rage accumulées contre le Système mondial actuel. Dernière soupape de sécurité avant l'explosion de violence, cette utopie est tout ce qu'il nous reste face aux canons des financiers.

Alors que chaque gouvernement essaye de sauver son propre État, imposant de lourdes mesures « d'assainissement de l'économie », le Système, composé de quelques milliers d'ultra riches supra-gouvernementaux, est en train de mener une guerre occulte, qui vise non un pays ou un groupe ethnique déterminé, mais toute l'humanité. Leur but consiste à s'emparer de toujours plus de richesses en les dérochant au monde entier. D'une manière perfide, ils ont réussi à mettre le monde à leurs pieds et à contraindre l'humanité à agir selon *leurs* règles. Peu importe qu'ils appellent cela « l'économie libre », « l'intérêt national » ou « la justice » !

Les personnages principaux de ce livre sont six intellectuels de professions diverses. Le Système leur impose une pression insupportable. Plutôt que de se résigner et de mourir, ils conçoivent et mettent sur pied un complot visant à porter un coup d'arrêt à cette guerre perverse.

Et pour réussir à contrer les hommes du Système, ils vont non seulement utiliser les armes éprouvées que sont le chantage subversif, la manipulation, la peur de l'inconnu, mais également s'appuyer sur les nanotechnologies les plus récentes et un virus mortel génétiquement modifié et contrôlé, appelé « la peste de Sibérie ».

Découvrez comment par la lecture de ce roman, au style fluide même si le récit est écrit à quatre mains, l'intrigue tient en haleine du début à la fin. Le lecteur n'a qu'une envie : poursuivre la lecture ! Il aura l'impression de lire KEN FOLLETT ou JOHN GRISHAM !

AVANT-PROPOS

Ce roman est un cri de fureur et de rage accumulées contre le Système mondial actuel. Dernière soupape de sécurité avant l'explosion de violence, cette utopie est tout ce qu'il nous reste face aux canons des financiers pointés sur nous, avant qu'ils nous transforment en donneurs de sang.

Alors que chaque gouvernement essaye de sauver son propre État, imposant de lourdes mesures « d'assainissement de l'économie », le Système, composé de quelques milliers d'ultra riches supragouvernementaux,

est en train de mener une guerre d'un nouveau type – une guerre cachée, non déclarée –, qui vise non un pays ou un groupe ethnique déterminé, mais toute l'humanité.

Edward Kaufman, sénateur du Delaware (l'un des rares sénateurs américains dont la campagne n'a pas été financée par les banques), décrit cette guerre en quelques mots : « Ce ne sont pas juste les riches contre les pauvres, ce sont les grosses banques contre tous... ».

En effet, leur but consiste à s'emparer de toujours plus de richesses en les déroband à tout le monde en faveur de leur clan. Ils vivent dans un luxe qui rendrait jaloux même les plus grands empereurs romains. Normal ! D'une manière perfide, ils ont réussi à mettre le monde à leurs pieds et à contraindre l'humanité à agir selon **leurs** règles. Peu importe qu'ils appellent cela « l'économie libre », « l'intérêt national » ou « la justice » ! Chacune de leurs méthodes est bien plus efficace que celles des Romains ; c'est la raison pour laquelle ils ont accès à la globalité des biens de ce monde et non seulement à une partie, comme leurs prédécesseurs.

Les personnages principaux de ce livre sont six intellectuels de professions diverses. Le système leur impose une pression insupportable. Plutôt que de se résigner et de mourir de mort naturelle selon leur destin respectif, ils décident de s'opposer. Ils conçoivent et mettent sur pied un complot visant à porter un coup d'arrêt à cette guerre perverse. Et pour réussir à contrer les hommes du Système, ils vont utiliser les anciennes armes éprouvées que sont le chantage subversif, la manipulation, la peur de l'inconnu... En s'appuyant sur les nanotechnologies les plus récentes et un virus mortel génétiquement modifié et contrôlé, appelé « la peste de Sibérie », ils arriveront à forcer la « clique » à se dévoiler en public et à percer les paniers pourris des banques.

Pour arriver à leurs fins, ils vont lever une armée, recrutée de gré ou de force. Car la peur est plus forte que l'argent, la peur est plus forte que l'avidité. Sans doute, les méthodes utilisées sont-elles brutales mais quelqu'un n'a-t-il pas dit autrefois : « Lire la bible aux loups qui t'entourent dans la forêt, c'est du temps perdu... » ? Le bâton qui va obliger les hommes du Système à nous respecter peut prendre n'importe quelle forme ou dimension. Même celle d'un « virus mortel », destiné à se propager en France, en Europe, dans tous les continents...

La révolution ne doit pas être payée par le sacrifice de millions de gens innocents et se solder par un retour en arrière, comme cela fut toujours le cas jusqu'à présent. Certes, la voie choisie par ces six personnes courageuses et naïves est dangereuse, sale et sordide. Mais c'est la voie à prendre pour changer « les règles du jeu »...

Voici leurs noms et leur fonction :

Vladimir Dupont, colonel de police de Strasbourg

Jean-Michel Berger, avocat spécialisé dans la finance

Innocence Berger, professeur en sciences physiques et chimie travaillant au CNRS ; épouse de Jean-Michel Berger

Anne Solange, ingénieur en informatique ; son défunt mari, Pierre, était juge d'instruction

Alexandra Colin, médecin, chef de service au CNRS

Serge Kirchmann, laborantin d'origine allemande, né au Kazakhstan.

Introduction

LE VIRUS

Le virus de la vérité

« Au courant du mois de novembre 2013, différents types de détournements de fonds et d'escroqueries financières prennent le caractère d'une épidémie financière. Suite à la crise provoquée, le gouvernement est en train de prendre des mesures d'extrême urgence. Il paraît qu'une censure, comme il n'y en a pas eu depuis la Seconde Guerre mondiale... »

Extrait de l'article du « Monde », page 1, mardi 1^{er} octobre 2014

Un nouveau « virus » contamine les leaders mondiaux !

« Ces derniers temps, les aveux publics des cadres supérieurs et des personnes haut placées dans les milieux politique et financier mettent en danger l'équilibre de la bourse de Wall Street. Les expertises, prévues dans de tels cas, ont été effectuées ces jours-ci et corroborent la véracité des documents qui ne font qu'accuser les institutions et leurs dirigeants d'être mêlés à de sombres affaires de corruption. Nous sommes témoins, tous les jours, d'« aveux » qui ne cessent de secouer la population. Le phénomène est connu sur les cinq continents. Il prend la forme d'un « virus provoquant des aveux ».

Extrait de l'article du « New York Times », page 1, mardi 1^{er} octobre 2014

Winston Rice, chef du service européen d'Interpol, invita Olivier Décours, chef de la sécurité d'État en France en insistant fortement sur le caractère d'urgence de son invitation.

Décours connaissait très bien la raison de cette invitation et n'avait aucune envie d'y répondre favorablement. Lui-même, avait déjà organisé des réunions au sujet du dénommé « virus ». Il y avait eu de nombreuses alarmes, visant à signaler l'étrange changement dans le comportement de différentes personnalités. Celles-ci lui étaient parvenues par dizaines. Au début des signalements, le service de sécurité n'arrêtait pas d'installer les outils nécessaires tels que des caméras et des micros absolument partout, et bien sûr des vigiles sur place si ce n'était déjà fait. Il ne cessait d'effectuer les piratages nécessaires et de surveiller l'entourage, etc.

Mais sans aucun résultat !

Dans les cas extrêmement rares où les décisions s'imposant officiellement ne produisaient aucun effet, le service se vit obligé de prendre des décisions officieuses dans l'espoir d'obtenir un résultat. Le protocole apparut sur Internet, immédiatement. De ce fait, il y eut des licenciements, obligeant le service à interrompre les processus en cours, sans avoir pu obtenir de quelconques résultats, évidemment !

Cela faisait maintenant une année entière que ce « virus » était la cause de réunions incessantes et interminables dans tous les services secrets. On a supposé alors que le pourcentage de ceux qui étaient « contaminés » était des plus élevés dans ce milieu-là. Ce qui expliquait qu'à chaque fois qu'ils essayaient de le neutraliser, leur tentative se soldait par un échec. Pire même... Dans les médias, on pouvait trouver la publication de différents documents secrets expliquant les mesures extrêmes prises en haut lieu pour juguler ce phénomène. C'est sans doute pour cette raison qu'on le désigna sous le terme de « virus ». Ces documents étaient accompagnés de faits extrêmement gênants, mettant en cause le passé de chaque personne impliquée dans la prise des décisions en question. Olivier Décours ne voulait pas être le suivant, mais il ne pouvait pas refuser cette invitation qui valait ordre. Il savait très bien qu'à cette soi-disant réunion allaient participer d'éminentes personnalités, comme Djerson Wainton du FBI, son collègue allemand Max Seltz et même Ivan Popov, le chef russe, qui pourtant, jusqu'alors, était considéré comme l'ennemi n° 1. Les mesures de sécurité qu'appliquaient les Américains étaient plus sévères que celles qui sont utilisées pendant les réunions du G20. Mais Olivier Décours doutait fort que ces mesures-là puissent s'avérer efficaces.

Il eut raison.

Le personnel du service de sécurité en Chine fut renouvelé de A à Z, mais malgré cette mesure, le service fut de nouveau contaminé pour une durée de deux à trois jours.

Selon certaines rumeurs, le « virus » provenait de France et s'était répandu par différents petits groupes,

indépendants les uns des autres, qui opéraient principalement dans les hautes sphères du pouvoir. Toujours selon ces mêmes rumeurs, le principe avait copié celui d'al-Qaïda. Et si al-Qaïda n'était qu'un mythe complètement inventé, ce « virus », lui...

Chapitre 1

Vladimir Dupont

Vladimir Dupont venait de quitter le labyrinthe de l'hôpital universitaire. Des vagues de fureur envahissaient son être. Il se rendait bien compte que son âme était remplie de colère, même si cela restait imperceptible dans le « bonjour » qu'il adressa au vigile. Il commençait à s'y habituer. Cela faisait maintenant six mois qu'il vivait avec cette fureur. Elle était devenue son symbiote *. Le plus étrange dans tout cela, c'était que, même en rendant visite à son meilleur ami Jean-Michel qui avait été hospitalisé en psychiatrie, sa colère n'avait fait que changer de forme sans pour autant prendre d'autres proportions. Elle était restée la même. Il se rendait compte qu'il était en train de devenir fou, et que seul l'instinct de survie lui permettait de maîtriser sa tristesse. Sa colère, au lieu de déborder en le soulageant, s'était plutôt transformée en une boule compacte qui avait pris place bien au fond de son âme. Brave comme il l'était, Dupont s'était peu à peu adapté à ce poids qui comprimait son plexus solaire. Il avait l'impression qu'il avait la forme d'un triangle et qu'il s'accompagnait de montées d'adrénaline. S'il arrivait à tenir, c'était grâce à ses vieilles habitudes bien incrustées et à la façon dont il avait été éduqué. Son cerveau, même s'il était légèrement obscurci, continuait à fonctionner sans faille à la vitesse de la lumière.

Cela lui permit de trouver une solution à l'erreur que Jean-Michel avait commise. Quoi qu'on en dise, personne n'avait forcé ce dernier à investir toutes ses économies dans une telle spéculation bancaire. Il aurait pu et dû deviner, sans aucune difficulté, que si on lui avait proposé un taux de rémunération aussi élevé, c'est que, forcément, l'opération comportait des risques. Et voilà que Dupont trouva, bien cachée, la petite phrase soulignée en rouge... dans un contrat qui faisait pas moins de vingt-cinq pages. La plupart des clients ne comprenaient pas toutes ces phrases et tous ces termes juridiques et financiers. Mais de sa part à lui, Jean-Michel, cela semblait étonnant, car c'était son travail ! Il était avocat spécialisé en matière financière et fiscale. C'est lui qui prodiguait des conseils à ses clients, de nouveaux riches, afin de leur éviter des risques comme celui-ci. L'erreur de Jean-Michel était incontestable. Dupont percevait bien l'étrangeté de la situation et décida de rendre visite à Innocence, la femme de Jean-Michel, afin de lui faire connaître sa conclusion et l'« avis » de ses collègues du fisc. Dupont s'arma de courage : comme l'oiseau de mauvais augure, il allait annoncer une nouvelle atroce, et risquait fort au passage de blesser une autre personne qu'il appréciait énormément, Innocence. Il fallait dire la vérité, alors que cela lui semblait incroyable. Oui, on avait fait glisser son ami sur une peau de banane. Jean-Michel était coupable d'avoir accordé sa confiance au banquier avec lequel il collaborait depuis des années. Il était mille fois coupable d'être tombé dans le piège des gestionnaires. Qui fonctionnait à merveille.

À l'institut, on attendait la fin des vacances de Noël. L'atmosphère était imprégnée du silence et du calme qui suivent habituellement cette fête. Les fenêtres reflétaient la grisaille hivernale et la tristesse ambiante semblait propice aux idées noires.

Les couloirs vides résonnaient sous les pas de Dupont qui avait l'impression que cet écho était celui de sa douleur. La secrétaire le reconnut, mais n'osa pas entrer dans le laboratoire.

« Professeur », « Docteur »... La secrétaire prononça tous les titres de Madame Berger qui apparemment était très prise par son travail. Le policier ne pouvait pas y accéder. Même lui allait être obligé de patienter. Cette fois, il sortit son smartphone et enregistra un mémo. Il avait décidé de se plaindre à Innocence de tout ce temps précieux que l'énumération de ses titres prenait à la secrétaire. Elle faisait cela dans le seul but de lui lécher les bottes. Voilà quelque chose que Dupont ne supportait pas.

Chaque minute qui passait rendait l'attente de Dupont de plus en plus insupportable. Il y a six mois, une éternité, lorsque son agenda débordait et qu'il ne faisait pas de différence entre le travail et le temps libre, c'est elle et personne d'autre, qui lui avait expliqué franchement et très clairement pourquoi sa femme et ses enfants ne purent être sauvés. Dupont avait l'impression que ce temps-là faisait partie d'une époque révolue. Innocence avait démêlé les magouilles des compagnies pharmaceutiques tout en risquant de perdre son poste. Elle avait mis à jour leurs pièges, destinés à faire vendre leurs médicaments soi-disant cent pour cent efficaces et compatibles avec tous les groupes sanguins et l'on ne savait pas quoi d'autre concernant les enzymes. Normalement, les compagnies pharmaceutiques devaient consacrer au moins une année supplémentaire pour le développement de chaque molécule. Les

enzymes aussi étaient utilisées dans ce procédé, même si les compagnies n'avaient pas expliqué de quelle façon. Le temps qu'il leur fallait allait les mener à une perte financière certaine et « insupportable ». Si le lobby des médicaments apprenait que c'était elle qui avait prouvé scientifiquement leurs erreurs, il pourrait lui en coûter beaucoup plus que son travail : sa carrière. Dupont utilisait une méthode d'oubli professionnel, une forme d'amnésie provoquée de façon artificielle. Testé et perfectionné plusieurs fois pendant sa carrière, ce procédé fonctionnait à merveille et, une fois encore, cette méthode lui sauva la mise. Dupont remplaça toute pensée lui rappelant la perte de sa famille, avec la terrible nouvelle qu'il devait immédiatement annoncer à Innocence. Cette pensée réclamait toute son attention. Mais révéler à Innocence ce qu'il avait constaté et appris s'avérait tout aussi difficile, car cela lui semblait directement lié à sa propre douleur et à l'horreur qui s'était imposée à lui. Il ressentait une tristesse si profonde qu'il ne pouvait pas y penser, il ne pouvait même pas se permettre d'y penser.

Dupont sortit de l'institut. Il s'imaginait lui expliquer la vérité à son tour, il s'imaginait les cris d'impuissance qui s'en suivraient et qui rempliraient les couloirs blancs et vides de l'institut, dont les dalles résonnaient sous ses pas. Il se rendit compte que cela lui était tout simplement impossible, vu son état psychique.

L'avidité financière de Jean-Michel était évidente et, en pensant à lui, l'expression « Le voleur crie : *« Arrêtez le voleur ! »* » lui vint à l'esprit. Pourtant, il n'arrivait pas à s'en convaincre lui-même. Il connaissait suffisamment bien Jean-Michel pour oser croire qu'il n'avait fait cela que dans l'unique intention de faire changer le comportement de certains individus à son égard. Des individus trop jaloux de sa carrière d'avocat.

Dupont appréciait profondément Jean-Michel et voilà qu'il allait être obligé de l'accuser en utilisant le masque d'un simple fonctionnaire face à un autre être humain qu'il appréciait tout autant, Innocence. Il décida d'aller lui rendre visite le soir même à leur appartement. Si cette révélation devait provoquer des cris, alors l'ancienne « fabrique » dans laquelle ils avaient construit leur maison Jean-Michel et elle était bien plus appropriée pour cela. Elle se trouvait dans une zone industrielle abandonnée et donnait l'air d'un endroit oublié de Dieu.

□

Franck qui était chef de quart était pour Dupont bien plus qu'un simple collègue de bureau. Avant que Franck ne parte en formation à Bordeaux, ils avaient passé des jours et des nuits ensemble. Ils étaient souvent de garde tous les deux. Un jour, lorsque Dupont était de garde, un drogué, atteint par le virus de l'hépatite C, avait craché dans les yeux de Franck. Il se souvenait de la panique qui avait envahi l'équipe. Le médecin qui l'avait examiné leur dit que, même si la bave avait pénétré dans l'oeil de son collègue, il n'y avait aucun risque de contamination.

Voilà que le souvenir refaisait surface. Comme si c'était hier. Et pourquoi justement maintenant, se demandait Dupont ? Peut-être à cause du virus qu'utilisait Innocence dans son travail. Oui, c'était sûrement ça la réponse, pensa-t-il.

Le virus qui sévissait dans les milieux politico-financiers commençait à se propager partout. C'était devenu un cercle vicieux dans lequel l'argent était à la fois une sorte d'empoisonnement et la seule thérapie qui pouvait aider ses victimes à s'en sortir. Dans cette logique-là, Dupont devait « expliquer » à Innocence que cette toute petite phrase, parmi des milliers d'autres dans le contrat que son mari avait signé, était la cause de tous leurs problèmes et de son hospitalisation. Elle entraînait la vente imminente de tous leurs biens et la perte de leurs économies.

Il n'avait pas le droit de lui dire que Franck avait fini par trouver celui qui était le véritable coupable et qui était à l'origine de tout ceci. Dupont était tenu par le secret professionnel. Il connaissait son nom, aussi bien que le poste qu'il occupait. Selon ses collègues, celui-ci faisait partie d'un réseau qui finançait tous les partis politiques et qui détenait les conditions de crédits de contrats financiers concernant énormément de particuliers, de sociétés, de régions, voire de pays.

Ces malversations étaient contrebalancées par des bienfaits apparents comme la préservation des emplois, la politique sociale et les progrès technologiques. Dupont se rendit compte que derrière tous ces prétextes se cachaient des plaies qui avaient fini par gangrener la société tout entière. Il comprenait que si l'on essayait de les guérir, l'opération qui s'en suivrait se révélerait mortelle. Cette constatation plus que terrible ne le rendit pas plus furieux que cela. Il était incontestable que sa fureur avait atteint un seuil tel qu'elle ne pouvait devenir plus aiguë qu'elle ne l'était déjà, ni, en même temps, se juxtaposer à

un autre sentiment, quel qu'il soit. Sa déformation professionnelle lui permettait de raisonner froidement, même lorsqu'il était obligé d'affronter les personnes les moins agréables. Elle avait permis de ralentir, chez Dupont, les effets catastrophiques qui avaient conduit Jean-Michel tout droit au service psychiatrique d'un hôpital spécialisé. De toute façon, Dupont savait que tôt ou tard il y aurait une explosion de mécontentement telle qu'elle pourrait balayer les valeurs actuelles du monde entier. Il rentra chez lui, sentant qu'il n'avait plus aucune envie de se creuser le cerveau pour résoudre des crimes à deux balles. Et si, autrefois, il avait éprouvé une grande satisfaction en arrêtant des dealers et en sauvant le plus grand nombre possible d'enfants de leur poison, aujourd'hui cette satisfaction avait disparu. Cela faisait plusieurs années qu'il constatait que chaque trafiquant de drogue qu'il arrêtait en cachait deux autres. Autrefois, en faisant son travail, il ressentait comme une sorte de passion comme celle que ressentent les chasseurs. Aujourd'hui, il se sentait comme un scalpel entre les mains du chirurgien en train d'opérer un malade atteint d'un cancer en phase terminale, alors que les cellules malignes traversaient non seulement le corps du malade, mais l'hôpital, la ville et la société entière. C'était comme si ces métastases faisaient partie intégrante du chirurgien, de l'hôpital et du monde dans son mode de vie actuel. Ce sentiment étouffait en lui toutes les passions fortes – même si elles essayaient de bien l'envahir –, excepté une ! Dupont ne voulait même pas y réfléchir ! Il interdisait à sa conscience de l'accepter !

□

Vendetta connaissait ses habitudes par coeur et en détail. Elle connaissait les heures du jour et de la nuit où Dupont se rendait au poste de police, ainsi que les moments où il quittait son lieu de travail. Cela faisait maintenant trois mois qu'elle habitait dans cet appartement du côté nord, d'où elle voyait très bien le logement de Dupont par la fenêtre de sa salle de bains.

Dès qu'elle avait emménagé dans cet appartement, Vendetta avait échangé la fenêtre contre une autre, opaque, de bien meilleure qualité. Elle avait choisi le modèle le plus cher qu'elle put trouver ; sans incidence sur la visibilité extérieure, il lui permettait de rester inaperçue de l'autre côté de la fenêtre. La caméra professionnelle dont elle s'était équipée, faisait disparaître les quinze mètres qui existaient entre les deux appartements, et lui permettait de lire sans aucun problème, même les post-it collés sur le bureau de Dupont. Le zoom de la caméra permettait de visualiser chaque pixel de l'écran de son ordinateur, ainsi que les miettes à côté du clavier jusqu'à des dimensions impressionnantes. Maintenant elle regrettait d'avoir effectué un achat aussi onéreux. Une caméra plus simple aurait très bien pu suffire. Mais celle-ci était la seule qui n'avait pas été volée et qui lui permettait d'effectuer ses observations sans se mettre les flics sur le dos. Cette fois-ci elle réfléchissait longuement avant chaque pas, chaque action qu'elle devait accomplir. Tout, absolument tout ! Il n'allait pas lui échapper ! Il était cuit ! Il était à elle ! Il bougeait encore, mais malgré cela pour Vendetta, c'était déjà un homme mort !

Les habitants des autres appartements d'en face fermaient les rideaux. Pas tellement parce qu'ils cherchaient à se cacher de leurs voisins, qui allaient les observer par les fenêtres de leurs salles de bains ou de leurs WC, mais parce qu'ils cherchaient à se protéger du soleil de l'après-midi qui tapait très fort. Tel n'était pas le cas de Dupont. Son innocence d'exhibitionniste le préservait de la moindre pudeur la plus basique. Il se promenait tout nu, en brandissant sa virilité de façon provocante. Vendetta ressentait cette attirance physique qui était si forte à chaque fois qu'elle visualisait les enregistrements. Elle ne savait pas pourquoi, mais quand il était habillé, le poulet l'excitait bien davantage. On pouvait supposer que c'était à cause des stries apparues sur son corps, qui remplaçaient les muscles fermes d'autrefois qui avaient fondu. Cette vue lui rappelait son propre corps à elle qui, lui aussi, avait bien vieilli. Il se décomposait dès qu'elle enlevait ses sous-vêtements qui n'arrêtaient pas de la serrer. Sa haine redoublait d'intensité dès l'instant suivant, et avec une force indescriptible.

- Dix ans passés en prison à cause de ce sale fils de pute ! Il allait payer maintenant ! Il allait payer pour chaque heure d'humiliation ! Et très bientôt !

Oui, il était temps. Il lui était de plus en plus difficile d'expliquer à tous ceux qui le lui demandaient pourquoi ce salaud était encore en vie. Cela faisait trois ans maintenant qu'elle était sortie de prison, alors que leur plan de vengeance restait inexécuté.

Le délai supplémentaire pour l'exécution de l'assassinat qu'elle avait réussi à obtenir en faisant très habilement croire aux autres que c'est elle qui se trouvait à l'origine des décès de la femme et des enfants de Dupont, avait expiré. Le meurtre de son bien-aimé Jean, et toutes ces années que des dizaines de « ses collègues » avaient passé en prison avaient fini par signer la condamnation de Dupont. Vendetta

faisait partie des nombreux exécuteurs potentiels qui souhaitaient voir Dupont dans la tombe. Elle tenait absolument à l'exécuter personnellement. Elle ne voulait pas de la présence, ni de l'intervention de quelque façon que ce soit des deux malabars costauds qui lui servaient de gardes en cas de besoin pendant l'accomplissement de cette mission. Ils ressemblaient tellement à tous les autres de leur profession que dès qu'on les apercevait, la raison de leur présence crevait les yeux ; leurs cous épais, leurs corps de culturistes et leurs mines patibulaires ne trompaient personne et ils risquaient d'être condamnés à quelques années de prison, sans même avoir fait quoi que ce soit. Toutefois, ils lui permettaient de garder sa place de chef de bande en tenant éloignés tous les autres prétendants à ce poste-là dans ce monde de hors-la-loi.

Il était vrai qu'en avançant en âge et avec le recul, elle se rendait bien compte de cet amour naïf qu'elle avait vécu avec Jean. La comparaison qu'elle faisait entre sa gloire de chef de bande « sans peur » et leur étrange façon de « faire l'amour » (avec tous ses désirs bizarres) pendant la dernière année de leur relation, était inévitable. Au début, cela faisait même plaisir à Vendetta de le frapper avec le fouet jusqu'à ce que les gouttes de sang apparaissent. C'était sa vengeance pour ses lèvres, qui étaient très souvent ensanglantées à la suite des coups qu'il lui avait infligés par amour. La façon dont le caïd tenait la poignée du fouet tout en pleurant faisait croire à Vendetta qu'elle allait bientôt se retrouver dans le lit de Yaside, le garde du corps. Elle commençait à haïr ces séances de « tendresse » car les jours suivants étaient des jours de terreur pour elle. Le caïd haïssait sa propre perversité et la cruauté avec laquelle Vendetta lui répondait dépassait toutes les limites possibles. Malheureusement, étant sa protégée, elle était à sa botte en permanence. Le jour où Jean fut tué par le poulet, elle pleura longuement, comme une madeleine... Elle avait réussi à loger deux balles dans le corps du flic, mais même grièvement blessé, il avait réussi à supprimer Jean. Elle n'avait pas arrêté de pleurer. D'abord devant le tribunal, ensuite en prison. Mais maintenant, elle ne se faisait plus d'illusions, elle avait pleuré sur son propre sort !

Le gitan roumain lui donna le signal comme convenu, après quoi il disparut. Il était plus discret et plus habile que l'autre. En plus, il faisait un travail irréprochable. Les micros qu'il avait posés dans l'appartement de Vladimir Dupont avaient eu pour résultat de sauver la vie de plusieurs de ses sbires. C'est vrai que malgré toutes les promesses qu'il lui avait faites, Vendetta avait retrouvé des bijoux féminins en or dans ses poches. Il était peu probable que Dupont se mette à la recherche des boucles d'oreilles de son épouse décédée. Le lendemain, tout leur camp partirait pour le Sud, avant de se diriger vers l'Italie. Il fallait juste que ce fumier de Dupont boive le cocktail de bourbon qu'on lui avait préparé « avec amour ». Vendetta était là pour filmer et enregistrer l'agonie qui s'ensuivrait et dont il serait victime. Elle allait enfin avoir une satisfaction comme nulle autre, et qui allait se propager dans tout son corps et envahir tout son être.

□

Dupont s'apprêtait à quitter sa salle de bains, regardant au passage le reflet dans le miroir de son propre corps qui restait svelte malgré l'âge. Il n'avait pas fini de se laver les mains, que déjà il rentrait son gros ventre et mit en avant ses pectoraux. Ce geste provoqua une désapprobation recherchée de sa part. Il y avait une certaine harmonie entre son corps athlétique et ses cheveux poivre et sel qui cachaient les oreilles. Apparemment, il détailla encore d'autres traces du temps, mais, malgré tout, son apparence provoquait encore et toujours des blagues et parfois même la jalousie de ses collègues. Dupont regarda ses yeux, remplis de fureur, dans la glace puis... sortit en vitesse sans même avoir rincé le savon ! Il alluma le téléviseur en espérant que cela le ferait penser à autre chose. L'émission sur laquelle il tomba était consacrée à une famille qui avait réussi à s'enfuir des îles hawaïennes où le tremblement de terre était de 7,3 sur l'échelle de Richter. Ils avaient fini par atterrir au Chili. Et là, ils eurent la malchance de tomber sur un autre tremblement de terre de 8,8 cette fois-ci qui secouait également ce pays. Dans sa vie d'autrefois, de telles nouvelles lui permettaient de prendre du recul sur ses propres malheurs, mais plus maintenant ! Inconsciemment, Dieu sait pourquoi, il finit par faire le rapprochement entre le béton utilisé pour la reconstruction des bâtiments et le gain effectué à « n'importe quel prix » par la clique financière. Cette pensée lui fit changer de chaîne.

Sur celle-ci, on parlait de l'Afrique. Voilà un continent sur lequel il faisait chaud et qu'il aimait beaucoup. Cela allait le distraire de la tristesse qui l'avait envahi. Autrefois, il avait même préparé un voyage en Afrique, mais qui en était resté au stade de projet. Dupont avait un respect profond pour ces gens. Il était vrai qu'une grande partie de ses « clients » étaient originaires de là-bas, mais leur capacité de s'adapter aux conditions de vie dans un autre pays et leur caractère de battants ne provoquaient chez

lui que de l'admiration.

L'émission ne faisait que confirmer ce qu'il pensait déjà en expliquant leurs capacités inouïes à surmonter les difficultés. Le commentaire d'un journaliste qui participait à l'émission sur le camion « tout neuf » et ses 600 000 kilomètres au compteur fit sourire Dupont. Le respect avec lequel le propriétaire du camion se comportait envers son chauffeur l'impressionna davantage. Il comprit que ce dernier était le héros de ce reportage, grâce à ses capacités de rouler dans des conditions inhumaines. Pour rendre l'utilisation du camion encore plus rentable, le propriétaire négocia un prix pour sept voyageurs de plus. Ces derniers allaient prendre place sur les bagages. Mon Dieu, se disait Dupont, cette attitude existe même là-bas ?! Cette façon d'agir pour augmenter les profits à tout prix ! Comme pour confirmer ses soupçons, le propriétaire négocia un prix même avec le chauffeur. Le montant final allait couvrir toutes les dépenses pendant le voyage de cinq jours.

Quelques minutes plus tard, comme « emporté par le vent », le camion se mit à rouler à une vitesse de 40 km/h, Dupont comprit d'où venait cette admiration. C'était à cause de la route qu'ils devaient prendre ou du moins ce que l'on appelait une route. Le chemin asphalté fut vite avalé et, à la fin de celui-ci, la vitesse du véhicule diminua très sensiblement. La piste qui suivait était pleine d'obstacles et ressemblait à celle dont rêvent tous les organisateurs du rallye « Paris-Dakar ». Dupont admirait le calme avec lequel le chauffeur de haut niveau, prénommé Balla, surmontait tous ces obstacles et rattrapait les autres camions qui se trouvaient devant lui. Leurs pneus s'enfonçaient largement dans la terre. Tout devant, on apercevait d'immenses ornières remplies d'eau. Le conducteur employa des autochtones qui devaient vérifier le niveau de l'eau en y entrant tels quels. L'eau leur arrivait jusqu'à la taille !

Le journaliste correspondant sur place essayait de filmer « la piste ». Était-il possible que ces chemins infinis et défoncés servent de routes ?!

Les tentatives désespérées du journaliste pour retrouver le chemin en dirigeant sa caméra tantôt à droite tantôt à gauche ne donnèrent pas de résultats. Le bref commentaire qui fut fait expliqua qu'après des efforts surhumains, qui avaient duré huit heures, le premier camion qui s'était enfoncé avait été sorti de l'eau grâce aux efforts de tout le monde. Cette situation, qui était digne d'un thriller américain, tint Dupont en haleine. Il remarqua la grande maîtrise de Balla, qui arrivait à déjouer sans difficulté les pièges ainsi créés par la boue.

Dans son âme accablée de tristesse, tout à coup une lumière, provoquée par la capacité des Hommes à surmonter même les obstacles les plus difficiles, commençait à faire son chemin. Mais cette admiration ne dura pas longtemps. Elle fut vite remplacée par un dégoût profond provoqué par le comportement de la bande. Après avoir marqué une pause pour manger dans une auberge qui se trouvait sur leur chemin, tout ce groupe tenta de partir sans payer. Le conducteur, très habile, argumenta en prétendant que l'argent prévu pour le voyage était déjà dépensé. Quant au propriétaire du camion, il ne voulait même pas savoir. Les voyageurs grognaient en disant que cela faisait maintenant six jours qu'ils voyageaient, alors qu'il restait encore les deux tiers du chemin à faire. La bonne femme, qui était à la fois propriétaire et seule employée de l'auberge, constituée de baraquements, n'arrêtait pas de pleurnicher et de supplier que l'addition soit réglée. Sans quoi l'auberge allait faire faillite.

La laideur de la société passait même à travers l'écran de télévision. Des entreprises étrangères, qu'elles soient situées en Chine ou ailleurs, se battaient pour acheter des minerais à raison d'une bouchée de pain. Quant à l'état des routes, cela ne les intéressait absolument pas ! Leurs camions étaient accompagnés par des machines spéciales qui, en cas de nécessité, les sortaient des marécages. Si un camion concurrent était coincé sur la route et qu'il les gênait, ces machines ne l'aidaient pas, mais le poussaient juste pour pouvoir passer.

Dupont éteignit la télévision. La boule de colère qu'il ressentait au fond de lui finit... par exploser ! Il perdit conscience ! Lorsqu'il commença à reprendre ses esprits, il sentit que sa rage débordait de partout. Son corps était rempli de noirceur. Des dizaines de boules de colère se promenaient à l'intérieur de son organisme. Son regard se posa, impuissant, sur les objets cassés. Son cerveau se transforma enfin en caisse enregistreuse et se mit à évaluer l'ampleur des dégâts jusqu'au moindre détail : la table du séjour, 250 € ; l'aquarium, 400 € ; le téléviseur, 900 € ; la bouteille de vieux Bourbon, 100 €, alors qu'elle n'avait même pas été débouchée ; la bibliothèque...

Tout à coup, sa conscience se réveilla et Dupont contrôla ses réactions, en regardant fixement la photo de ses enfants. La joie que leurs yeux exprimaient commença à envahir son corps comme un antidote à

la colère. Ce sentiment pénétra jusqu'aux moindres recoins de son organisme et finit par chasser une partie de la folie profonde qui s'était emparée de son âme. Dupont remarqua que son visage décomposé, reflété par la vitrine, passait progressivement d'un faciès torturé à une physionomie plus humaine. Il souleva le canapé qui s'était retrouvé par terre, s'assit dessus puis s'endormit.

□

Vendetta observait la scène qui venait de se dérouler sous ses yeux sans pouvoir y croire. Son regard exprimait à la fois de l'incompréhension, de l'étonnement et de l'ironie. Elle sentit que son espoir de vengeance tombait à l'eau en même temps que le contenu de la bouteille du Bourbon mais prit aussi conscience très vite que l'empoisonnement qu'elle avait tenté n'avait pas été découvert.

Ce fils de pute avait de la chance. C'était la deuxième fois qu'il lui échappait. C'est à peine si on ne l'avait pas tuée à cause de la bombe qu'elle avait installée dans la voiture de Dupont. Tout cela parce cet attentat comportait également le risque qu'un certain Jean-Michel explose en même temps que Dupont. Comment pouvait-elle savoir que ce fils à papa était le protégé de l'un des Dons les plus puissants de la mafia ?

Selon l'information que lui avait fournie l'enfant tzigane roumain, ce petit protégé d'avocat s'était retrouvé à l'hôpital, sans même l'intervention de Vendetta. En clair, même le boss le plus puissant ne pouvait s'opposer à leur plan de quelque façon que soit, du moment que le petit protégé n'était pas personnellement menacé. « L'embargo » ne concernait que le blanchisseur d'argent et sa famille. Le flic n'était qu'un de ses amis. Et sa vie ne coûtait pas plus qu'une balle tirée d'un revolver ou un verre de Bourbon empoisonné. Ni plus ni moins !

Vendetta ne voulait pas prendre le risque de le filer toute seule. Elle, qui contrôlait tous les gens du voyage, reporta le départ du camp de gitans à plus tard. Elle devait être au courant de tous ses faits et gestes. Du moins, lorsqu'il se trouvait hors du commissariat.

Dupont était devenu un flic haut placé, mais elle tirait les ficelles avec un niveau de maîtrise que son cher Jean n'avait jamais atteint.

Vendetta passa un coup de fil en Allemagne et donna les ordres qui s'imposaient. Les enfants tziganes qu'elle employait ne savaient pas se servir des technologies modernes, mais ils savaient rester invisibles et en plus savaient comment pénétrer partout. Elle ordonna qu'on les équipe de dictaphones de base avec deux boutons – « Enregistrer » et « Stop ». Même un peu obsolète, cet équipement allait faire le travail qu'il fallait.

□

Les doses élaborées à l'institut étaient suffisamment fortes pour provoquer trois crises d'« infarctus ». Si Vendetta avait payé le scientifique qui s'en était occupé un peu plus cher, ce n'était pas du tout un hasard. Des personnes comme lui s'avéraient toujours très utiles. En plus son corps lui plaisait tellement qu'elle finit par le mettre dans son lit. Lors de leurs ébats, elle lui confia son espoir de voir son produit supérieur à sa performance sexuelle sans omettre de mentionner quelle partie de son corps serait visée en cas d'échec. Cela ne faisait pas peur au chimiste qui avait concocté un mélange de drogues. Il finit même par prendre la première dose et Vendetta suivit son exemple. Les effets de ce cocktail étaient tellement puissants qu'ils pouvaient même faire faire du strip-tease à des gens complètement coincés. La recommandation des Russes concernant le chimiste était justifiée. Car leur partie de jambes en l'air fut exceptionnelle !

Chapitre 2

La thérapie

Dupont fut réveillé par la sonnerie du téléphone. C'était Innocence. Pendant qu'il essayait de lui expliquer la raison de sa visite à l'institut, il ressentit à nouveau cette boule de fureur qui ne manquait jamais de se rappeler à son bon souvenir.

Il devait, certes, une réponse à Innocence, mais laquelle ? Elle n'était pas très loin de chez lui et voulait passer prendre de ses nouvelles. Ils convinrent de se voir, mais chez elle.

Dupont entra dans la salle de bains et ouvrit le robinet bleu de la douche. L'eau était glaciale. Son corps tremblait et n'arrêtait pas de se révolter contre les filets d'eau qui le frappaient impitoyablement.

Malgré cela, une partie de son cerveau était préoccupée par le dilemme : qu'allait-il dire à Innocence ? Comment allait-il lui annoncer que lui, l'officier de la police judiciaire, lui qui était dévoué corps et âme à la justice..., dans la situation présente, restait impuissant !

Cela faisait longtemps que Dupont avait tourné le dos à l'idéal du justicier parfait ! Il avait constaté, dès sa jeunesse, que la justice n'est nulle part ailleurs qu'entre les mains des Hommes, et qu'ils avaient leurs défauts, eux aussi. C'était peut-être à cette époque-là qu'il ressentit la première boule de fureur prendre place dans son esprit. Il avait essayé de calmer ce sentiment en se disant que « c'était pour tout le monde pareil » et s'imposa de ne pas laisser cette boule de fureur s'agrandir. Dans les rares cas où il ressentait la boule qui commençait à se faire présente, il se rendait dans un cimetière où il ne connaissait absolument personne et il s'asseyait. La simple pensée que chacune de ces personnes décédées avait vécu, portée par des espoirs, des problèmes et des douleurs, finissait par calmer sa tristesse ! Peu importe si ces mortels avaient réussi ou non, ici ils étaient tous égaux. Le calme et la verdure mettaient la touche finale à cette thérapie magique !

À son grand regret, depuis l'enterrement de sa femme et de ses enfants, ce subterfuge ne fonctionnait plus. Cette force de renouvellement avait disparu. Le phénix s'était éteint et ne renaissait plus de ses cendres !

La douleur physique que lui causa le filet d'eau glaciale devint suffisamment forte pour qu'il ferme le robinet et ouvre le robinet d'eau chaude. Son corps, tout en crampes, ressentit peu à peu les filets d'eau bouillante comme autant de piqûres d'aiguilles. Dupont bougea enfin, ses gestes ressemblaient à ceux d'un robot, et il finit par sortir de la salle de bains.

Une partie de son être se rendait bien compte de la maladresse avec laquelle il avait choisi les vêtements qu'il était en train d'enfiler. C'est exactement à cause de cette maladresse qu'il préféra prendre le bus au lieu de la voiture pour ne pas causer d'accident.

Une fois dans la rue, il ne reconnut pas la femme qui depuis sa voiture criait son nom. Dupont la regarda brièvement, mais ne s'arrêta pas et continua son chemin. Il finit par cogner sa jambe contre la portière ouverte, côté passager. À l'intérieur, la femme qu'il n'avait pas reconnue l'invita à prendre place à ses côtés. Une partie de son cerveau qui était restée éveillée finit par réagir pile au bon moment. Il finit par la reconnaître : c'était Anne. Finalement, c'était son jour de rendez-vous avec les veuves de ses amis.

Le choc qu'il éprouva en se rappelant Pierre décédé le réveilla définitivement et le fit revenir sur terre. Dupont prit place dans la Twingo couleur encre de Chine et claqua la portière de son côté.

La musique diffusée à la radio rappelait à Dupont sa jeunesse. Les sons rythmiques de « Rasputin » de Boney M lui rappelaient un moment précis de sa vie, 25 ans auparavant, lorsqu'ils étaient tous dans une boîte de nuit.

Il se souvint comment il dansait, quasiment en état d'extase. Comment il observait Pierre en secret pour essayer d'imiter ses gestes, fussent-ils disgracieux. Pierre, qui, le reste du temps avait la stature d'un ours, une fois sur la piste de danse se transformait en quelqu'un d'extrêmement gracieux. Sans se soucier le moins du monde des filets de sueur qui coulaient sur son corps, son ami entraînait en harmonie totale avec la musique.

Tout le monde les regardait, ou plutôt regardait Pierre et l'admirait avec des cris, des sifflements...

Parfois les gens allaient même jusqu'à lui offrir un verre. Jean-Michel et Innocence étaient au bar, sur les deux seules chaises qu'ils avaient le droit d'occuper : comme d'habitude, ils étaient non pas deux, mais cinq. Par une grille, ils faisaient passer de manière dissimulée le ticket d'entrée à leurs amis qui attendaient dehors. Avec une seule place réservée et quelques euros de plus dans leurs poches, ils commandaient une bière, qu'ils se partageaient tous les cinq.

Ils gardaient bien précieusement le deuxième billet d'entrée. Si Yvonne arrivait à échapper au contrôle de ses parents, plus tard, elle allait se joindre à eux. Ils allaient le lui passer à travers les grilles. Dans leurs poches, il ne restait plus que de la menue monnaie, à peine de quoi se payer encore une bière, en tout et pour tout, en cumulant l'argent de chacun. Malgré tout, l'ambiance était incroyable et la misère permanente semblait sans importance à leurs yeux.

Anne, leur nouvelle amie qu'ils considéraient tous comme étant vieux jeu, était assise sur l'une des deux chaises. Elle avait pris la pose d'une véritable écolière. Sa taille ne rentrait pas dans les jeans modèle homme qui étaient toujours à la mode. On se rendait vite compte qu'à côté d'eux, Anne était déjà plus mature. On avait l'impression de voir une vraie femme au milieu de quelques gamins.

La machine à remonter le temps s'arrêta en faisant revenir Dupont à la sombre réalité du temps présent et sa tristesse bien palpable. Il avait l'impression que même aujourd'hui, en présence d'Anne, ils restaient tous des gamins. Même s'il était étonné de constater qu'Anne, elle, n'avait pas changé. Non ! Elle était devenue encore plus belle pour autant qu'une telle comparaison puisse s'appliquer à une personne comme elle. Elle était plutôt intelligente que belle. Il lui fit un sourire confus en la regardant. Comme d'habitude, Anne lui répondit par un silence – c'était la meilleure réponse que l'on pouvait donner à ce moment-là ! Elle ne lui dit même pas bonjour. Au lieu de cela, elle démarra la voiture. Jamais aucun membre de leur bande ne comprit pourquoi une femme aussi remarquable et aussi intelligente qu'Anne était restée avec eux. Oui, exactement avec eux, pas uniquement avec Pierre, qu'elle avait épousé. Ils étaient cinq à être tombés amoureux d'Anne, même s'ils essayaient d'y résister. Leurs parents étaient prêts à la mettre sur un piédestal, car s'ils avaient arrêté de traîner dans les boîtes de nuit et d'attendre que le temps passe, c'était bien sous son influence. Faire la connaissance d'Anne leur avait ouvert la porte de la science. C'est vrai qu'il n'y avait que Pierre qui avait réussi le concours de la magistrature. Dupont et Jean-Michel étaient obligés de se contenter de la Faculté de droit. Ils en étaient sortis plus tard – l'un pour être flic et l'autre avocat. Parfois, Dupont taquinait Pierre en lui disant que s'il l'avait voulu autrefois, lui aussi aurait pu donner des ordres concernant telle ou telle enquête judiciaire au lieu de rester au garde-à-vous devant son ami d'enfance. Il se souvint du sourire que cela avait provoqué chez Pierre et de sa réponse « life is life ».

Dupont avait utilisé son humanité et sa bonté sans limites, et cette phrase préférée « life is life » qui était le reflet des bêtises qu'ils avaient faites ensemble, pour trahir son ami des années plus tard.

En effet, les supérieurs de Dupont lui avaient ordonné de « ne pas s'en mêler » et l'officier qu'il était avait été obligé d'exécuter cet ordre sur son lieu de travail, mais ils ne pouvaient pas lui ordonner de ne rien faire en tant qu'ami, car la vie continuait en dehors du boulot. Il s'imaginait Pierre, avec sa bonté et sa philosophie cumulées, en train de pardonner la trahison d'un ami en citant la fameuse phrase : « C'est la vie... ».

De nouveau, son regard se voila. Il voyait à peine, mais il put tout de même apercevoir Anne qui arrêta la voiture et le sortit de là avec une force inimaginable. Son âme se révoltait et son corps était tordu par des spasmes. Par un geste brutal, Anne essaya de trouver l'arme de Dupont pour qu'il ne fasse pas une bêtise dans son état. Mais comme elle n'y arrivait pas, elle finit par sortir la carte de policier de sa poche, pour la montrer en cas de besoin.

- Vas-y ! Crie ! Crie de toutes tes forces sinon tu vas devenir fou ! lui ordonna-t-elle.

Sa gorge était comme un volcan engorgé d'où ne s'échappaient que des gémissements.

- Vladi, je t'en prie ! Écoute-moi et lâche tout ! Sors tout ce que tu as à l'intérieur de toi !

- Je ne peux pas ! lui répondit Dupont.

Son prénom de naissance réussit à atteindre son subconscient, même s'il n'avait pas les idées claires et lui rappela qu'il s'appelait Dupont. Sa bouche s'ouvrit et il en sortit un tel cri qu'il couvrait même le bruit que faisait le TGV qui était en train de passer sur le pont à ce moment-là.

□

Lorsque Dupont reprit conscience, il se rendit compte qu'il se trouvait dans l'une des chambres chez Jean-Michel. Il reconnut le tableau peint par sa femme, et offert à Innocence à l'occasion de sa nomination en tant que professeur. Il se souvint de toutes ses allusions bêtes et prétentieuses à une telle beauté qui resterait cachée dans une chambre à coucher... Mais là, bénéficiant des effets thérapeutiques du tableau, il remercia le destin. Il sentait, tout en s'endormant que, dans chaque cellule de son organisme, ses forces revenaient.

- Vladi, réveille-toi ! C'était la voix d'Innocence qu'il entendait au loin. Le médecin nous a dit de ne pas

te laisser dormir plus de vingt-quatre heures. Cela fait déjà vingt-huit heures que tu dors !

- Allez, cela suffit la paresse ! Il distingua la voix cassante et autoritaire d'Anne. Il est temps qu'on parle avant qu'on ne t'hospitalise dans un service psychiatrique, toi aussi !

Dupont ouvrit d'un seul coup ses yeux qui tombaient de fatigue, et aperçut Innocence qui le regardait en plissant les siens. Il sauta du lit comme piqué par une abeille.

- Tu vois bien ! Je t'avais dit que cela ferait de l'effet ! Excuse-moi, ma chère, dit Anne en s'adressant à Innocence, tout en donnant des vêtements de rechange à Dupont qui ne retrouvait pas les siens.

- Tes vêtements sont en train de sécher, répondit Anne à la question que Dupont n'avait même pas formulée à haute voix.

- On t'attend dans le salon, répondit Innocence d'une voix confuse en se dirigeant vers l'escalier.

- Tu n'as pas besoin de douche ! articula Anne d'une voix autoritaire. Cela lui rappelait quelque chose.

Du moins pas d'eau froide ! continua-t-elle, en faisant sûrement allusion à quelque chose dont Dupont ne capta pas le sens tout de suite. Quant à ton état psychique, j'espère que nous ne sommes pas arrivées trop tard pour te secourir. Autrefois, nous avons parlé de votre tradition slave qui n'a pas d'égale : boire jusqu'à l'oubli et raconter ensuite tous ses problèmes à des inconnus. N'aie pas peur, nous n'allons pas t'enivrer ! De toute façon, tu ne supportes pas l'alcool ! On peut même se demander si tu es réellement un slave ou pas ! Quant à la langue bulgare, nous ne la parlons pas ni l'une ni l'autre ! termina-t-elle en sortant de la pièce, après avoir refait le lit.

Mon Dieu, mais comment pouvait-elle se souvenir de telles choses ? Comment arrivait-elle à avoir autant de tiroirs dans sa mémoire... ? Effectivement, ils avaient parlé des traditions slaves durant une soirée bien arrosée, sur la musique d'ABBA. Mais c'était arrivé il y a trente ans. Et si les allusions au passé allaient commencer à se faire de plus en plus souvent ?

Dupont n'avait pas oublié ce qu'Anne lui avait dit à ce sujet : c'est une réelle menace pour les psychanalystes et un vrai risque qui pourrait donner lieu à du chantage. Il avait réussi à la convaincre que dans la plupart des cas « le public » était bien plus ivre que celui qui parlait, lors de sa « confession » en état d'ivresse. Enfin, selon ce qu'il avait expliqué, les psychanalystes étaient une sorte de « bêtes » inconnues dans les pays slaves.

Quelques mois après la soirée en question, Anne et Pierre étaient officiellement fiancés. Au fur et à mesure, les conversations sérieuses avaient fini par remplacer l'alcool. Dupont avait commencé à être absent de ces soirées intellectuelles, car il se sentait mal à l'aise.

La grisaille du quotidien faillit éloigner Anne et Pierre l'un de l'autre, mais grâce aux efforts surhumains de la jeune femme, cela ne se fit pas.

Pierre, Anne et lui terminèrent leurs études et obtinrent leur diplôme à l'Université de Bordeaux, tous les trois.

Et si maintenant, Innocence était une vraie « pointure » dans le domaine de la chimie à l'échelle mondiale, c'était encore une fois grâce aux efforts d'Anne. À peine Innocence eut-elle obtenu son baccalauréat professionnel, qu'elle fut embauchée en CDI dans une pâtisserie-confiserie.

Les recettes qu'elle se contentait d'expérimenter faisaient un tabac dans le quartier où se trouvait la pâtisserie. Dupont avait fini par taquiner Jean-Michel en le provoquant. Il lui avait dit que si sa femme connaissait un tel succès professionnel ainsi qu'une renommée grandissante, c'était tout simplement à cause des hommes qui faisaient la queue tous les jours, rien que pour venir la voir. À la grande surprise de Dupont, il avait raison. Les parents d'Innocence étaient de simples ouvriers dans une usine, et ils étaient très heureux de la réussite et de l'épanouissement professionnels de leur fille. Pendant toute leur vie, ils n'avaient pas arrêté de déménager d'une ville à l'autre en fonction du travail qu'ils réussissaient à trouver, afin de pouvoir assurer l'éducation de leurs enfants.

Lorsque Anne remplit la tête de leur fille de chimie, de science, d'ambition et de défis, ses parents s'y opposèrent. La mère d'Innocence lui avait expliqué, avec toute la tendresse et l'attention d'une mère : « Ne fais pas cela, ma bichette ! Ne cherche pas à faire compliqué, quand tu peux faire simple ! La science, tu sais, ce n'est pas pour nous ! Nous sommes des gens simples et notre place n'est pas parmi tous ces scientifiques et je ne sais quoi d'autre. Si je te donne ce conseil c'est pour ton bien. N'essaie pas de prendre place dans un milieu qui n'est pas le tien, car si tu te casses la figure, la chute sera tellement douloureuse pour toi que tu auras du mal à t'en remettre ! ».

Ces paroles avaient stupéfié toute leur bande. Ils s'étaient tous rebellés contre ces conseils-là ! Ils faisaient tous partie du même milieu. C'est bien pour cela qu'à chaque examen qu'il fallait absolument

réussir à l'université, ils se présentaient avec la peur au ventre.

Aussi étrange que cela puisse paraître, la façon dont la mère d'Innocence avait exprimé son amour maternel profond avait provoqué un sursaut de révolte parmi eux. Le souvenir de ce conseil maternel surgit dans sa mémoire, lui rappelant la fougue de leur jeunesse. Et cette envie de réussir apaisa la colère qui montait en lui. Il sentait le retour inespéré de ses forces, et sortit en direction du salon. On lisait l'étonnement dans le regard de Betty, la fille de Jean-Michel, qui voyait Dupont habillé avec des vêtements de son père. Ce sentiment confus était réciproque, car la tentative de Betty de fumer du cannabis en compagnie d'autres adolescents avait fini par la mener au commissariat de police.

L'officier de police qui était de garde ce jour-là était un de ses vieux amis et collègues. Lorsqu'il entendit le nom de famille de l'avocat, qui était loin d'être inconnu, il l'appela. Les adolescents en question furent libérés, après avoir passé toute la journée au poste de police.

La quantité de cannabis était très symbolique, mais suffisante pour que l'on puisse leur créer des dossiers. Toute la procédure concernant la garde-à-vue au commissariat de police durant les douze heures en question, fut exécutée sous le contrôle du collègue de Dupont. Le commissariat avait téléphoné aux parents et, comme le prévoit la législation, ils avaient eu la possibilité de consulter un avocat. L'avocat se trouvait sur place pour une autre enquête. La prise des empreintes digitales de tous les adolescents et de leurs photos, les interrogatoires filmés, les cellules dans lesquelles ils avaient attendu – tout ce cirque était loin d'être du goût de tout le monde ! La leçon que l'on avait cherché à donner à cette bande d'ados était devenue trop amère ! En prenant en compte la totale collaboration des parents et avec la permission du procureur, l'ami de Dupont finit par les rassurer leur disant qu'il n'y aurait aucune trace de cette garde-à-vue si leurs enfants ne commettaient pas d'autres bêtises pendant les douze mois qui suivraient.

Dupont avait personnellement appelé Innocence, juste lui disant que Betty était avec lui sans fournir d'explication. Il avait préféré lui épargner des soucis supplémentaires. Les problèmes de santé de Jean-Michel et les embarras financiers qui les écrasaient étaient largement suffisants pour ne pas en rajouter. Il pensait bien que tôt ou tard il serait obligé de l'informer de ce qui s'était passé, mais pour l'instant il n'en voyait pas la nécessité.

Dupont et Betty se firent un signe de la main et il se dirigea vers l'escalier.

Il s'arrêta un instant dans le couloir et se rappela les paroles magiques de la mère d'Innocence. Rempli d'énergie, Dupont entra dans le salon d'un pas décidé.

- Le médecin t'a prescrit un arrêt maladie d'une semaine. Le commissariat de police a déjà été prévenu, l'informa Anne. Ton appartement est rangé et fermé à clé, ainsi que ta voiture. J'ai pris contact avec tes collègues et ton arme se trouve dans leur coffre.

- Tes médicaments sont ici, mais tu ne les prendras que si nous estimons cela nécessaire, Anne et moi, ajouta Innocence.

- Écoute, mon cher Dupont, commença Anne, pour qui, il n'était plus le Vladi d'il y a encore quelques minutes. Je suis bien placée pour savoir ce que tu ressens. Je suis convaincue que la disparition de Pierre, lorsqu'il était en Afrique, est due à des criminels et tu le sais très bien ! L'enquête qu'il menait concernait le colonel Kadhafi en personne. Non seulement il était président de sa « république pétrolière », mais en plus nous avons appris à nos dépens qu'il avait été le sponsor de beaucoup de politiciens et d'industriels de notre pays, tous très haut placés. Je n'ai aucune preuve officielle, bien sûr. Après la disparition de Pierre, tout a été confisqué – aussi bien de son cabinet que de la maison.

- Oui Anne, je suis au courant ! Mais la corruption en question concerne également bien d'autres pays que le nôtre ! répondit Dupont tout bas.

- Ne m'interromps pas, s'il te plaît ! continua Anne d'un ton autoritaire et sans façon. Donc tu es bien au courant ! dit-elle en appuyant ses paroles. D'ailleurs, tu es concernée toi aussi, Innocence, continua celle-ci en regardant la maîtresse de maison. Jour après jour, j'ai vu ce regard plein de fureur dans le miroir et je m'attendais à ce qu'il me renvoie un air un peu plus convenable. Les mois et les années passaient ! Je suis la seule à savoir quel est le prix à payer ! La rage et la colère ne m'ont jamais quittée jusqu'à maintenant. À présent, je sais comment les contrôler au mieux ! Mais il est très clair pour moi qu'elles reviendront plus tard ! Et cela continuera jusqu'au moment où justice sera faite !

Malheureusement, connaissant les institutions, cela ne risque pas d'arriver dans les vingt à trente ans qui viennent ! Anne fouilla dans son sac à main et en sortit un paquet de cigarettes Davidoff. En allumant la cigarette, Anne avait l'air d'une gamine qui se rendait bien compte de son attitude provocatrice et ne

faisait qu'attendre la gifle qui s'ensuivrait. – Tu en veux une ? demanda-t-elle à Dupont en lui tendant le paquet.

- Oui, merci, répondit-il, oubliant qu'il faisait tout son possible pour s'arrêter de fumer. Dupont prit la cigarette qui dépassait du paquet. Nous savons très bien ce que tu as vécu pendant ces six dernières années, dit-il en allumant la cigarette et en inspirant profondément la fumée. J'avais compris à l'époque et je comprends encore aujourd'hui le sentiment de trahison que tu éprouves même à notre égard. Mais je ne vois toujours pas comment t'aider !

- Non, mon cher ! Je pense que tu n'as rien compris ! S'il y a quelqu'un ici qui a besoin d'être aidé, ce n'est pas moi, mais vous deux, Innocence et toi ! Et ceci de toute urgence ! Innocence, arrête de regarder de travers nos cigarettes s'il te plaît ! articula Anne d'un ton insolent en prenant le cendrier en cristal qui se trouvait dans la vitrine. C'est bien pour cela que vous habitez au bout du monde ! Pour avoir suffisamment d'air pur ! Et tu pourras aérer une fois que nous serons sortis de la pièce ! Maintenant, assieds-toi et écoute bien !

Ils s'assirent tous les deux en se sentant comme des élèves qu'on venait de punir. Dupont n'avait jamais connu cet aspect du caractère d'Anne. Encore à l'époque, ils avaient tous très vite compris qu'elle était le cerveau de la bande et, bon gré mal gré, la laissaient prendre toutes les décisions qui s'imposaient. Mais l'autorité suprême et absolue qui se dégageait d'elle à ce moment-là s'imposait comme émanant de tout son être. Le plus étrange c'est qu'au lieu de s'en inquiéter, Innocence et Dupont en furent rassurés. Si Anne était là, les pièces du puzzle s'emboîteraient sans problème.

- Je t'avais sous-estimé et m'attendais à ce que tu commences à déprimer après le drame qui est arrivé à ta famille, dit-elle à Dupont. Ton métier t'a aidé à t'en sortir. Tu connaissais les noms de tous ceux qui travaillaient dans ce service. Le service qui avait pris la décision que la vie de ta femme et de tes enfants ne coûterait que quelques millions d'euros d'argent perdu. Tu connaissais même le nom du représentant de leur lobby parlementaire. Mais ta parole d'officier de police et ta loyauté, inhérente à ta personne, t'interdisaient toute pensée concernant une quelconque vengeance. Vous avez essayé, tous les deux avec Jean-Michel, de les mettre au pied du mur, en utilisant le système judiciaire américain. Eh oui, chère Innocence ! Il ne te l'avait pas dit, afin de ne pas t'inquiéter, dit Anne d'un ton attendri cette fois-ci, tout en regardant Innocence, et les traits tirés de son visage se détendirent tout à coup. Vous êtes bien au courant que même si je ne suis qu'un simple ingénieur informatique, j'ai été obligée de fourrer mon nez dans des choses dont l'odeur épouvantable me poursuit encore. C'est un bon catalyseur pour des entraînements antiterroristes.

Dupont était foudroyé par la tristesse profonde qu'il lisait dans les yeux vert azur d'Anne. Il connaissait très bien cette noirceur dans son regard... Sa réaction ne tarda pas. Il la prit soudain dans ses bras, tout en bloquant toute réaction brutale de sa part, et l'attira sur le canapé à côté de lui. Il reconnaissait ce regard ! C'était son propre regard furieux, celui qu'il voyait devant la photo de ses enfants, reflété par le verre, qu'il s'appropriait à casser suite à un excès de colère. C'étaient ces mêmes yeux cachant et étouffant la tristesse, parvenant même à la dominer le temps d'un instant, mais qui, l'instant d'après, ne pouvaient retenir leurs larmes...

- Calme-toi, mon chéri ! À son tour, Anne le prit dans ses bras. Cela fait des années que je contrôle cette fureur à l'intérieur de mon être ! Pendant les quelques secondes qui lui étaient nécessaires pour prononcer sa phrase, le visage d'Anne changea plusieurs fois de couleur, et passa par plusieurs phases psychologiques bien distinctes. Il était évident que Dupont était devenu une sorte de capteur hypersensible, à cause de sa propre tristesse.

- La douleur m'a appris à bien différencier cet état de tout autre, dit-elle en pensant à voix haute. Quand je t'ai vu dans la rue, j'ai été atterrée de constater que même si le corps et la tête n'étaient plus harmonisés par moments, tu continuais à marcher et à réagir en arrivant à cacher tout cela. Tu étais en pilotage automatique. Même dans la voiture, tu restais étonnamment calme, laissant la musique t'envahir et te transmettre son pouvoir thérapeutique. Je ne pouvais pas savoir que la radio allait diffuser la chanson préférée de Pierre « Life is life », ni en connaître les conséquences. Dieu merci, nous avons réussi à nous sauver ! Anne émit un petit rire forcé. La déformation professionnelle peut s'avérer utile après avoir été flic pendant vingt-cinq ans ! Ce n'est que plus tard que j'ai compris que la grande crise de fureur avait déjà laissé ses traces dans ton séjour.

- Voulez-vous boire un verre ? Innocence surmonta enfin sa peur en interrompant ce monologue.

- Le cocktail de bourbon t'est interdit ! répondit Anne en avançant la réponse de Dupont. Tu as les

idées aussi claires que Londres sous la pluie. Un café Nespresso pourrait nous rafraîchir les idées, Innocence, même les tiennes. Nous avons une longue conversation qui nous attend tous.

Dupont avait perdu l'habitude de voir la lauréate de nombreux prix internationaux rester sage comme une image et endosser le rôle d'une gamine obéissante à chaque fois qu'elle se trouvait en présence d'Anne. L'admiration profonde qu'Innocence témoignait à Anne n'était une nouveauté pour personne. Quant à lui, cela ne l'étonnait pas. Le constat qu'Anne avait la capacité de sauter du coq à l'âne sans aucun problème, du domaine de la chimie (qui parfois était difficile à comprendre même pour certains des collègues d'Innocence), à celui des cas et procédures juridiques (qui lui donnaient du fil à retordre à lui et même à Jean-Michel), n'était pas nouveau. Mais là, elle le fit apparaître. Apparemment, elle avait la solution. Au lieu de se creuser la cervelle, Dupont décida de la laisser leur expliquer quelle était cette solution. Le fait qu'Anne attendit le retour d'Innocence, partie leur chercher du café, était suffisamment significatif pour Dupont. Il était sûr qu'Innocence faisait partie du plan, elle aussi.

– Indépendamment du fait que la crise de Dupont a été l'occasion de nous réunir, je m'inquiète surtout pour toi, dit Anne en regardant Innocence d'un regard attendri. J'ai surpris cette fureur dans ton regard à plusieurs reprises. La première fois, c'était au moment où nous étions, tous, en train de sortir du cabinet du magistrat chargé de solder vos dettes et de mettre éventuellement en vente votre fabrique. Anne savait très bien que le terme de « fabrique » qu'elle utilisait pour désigner la maison d'Innocence et Jean-Michel énervait celle-ci, mais elle ne l'épargna pas. – Jean-Michel réussit à te ramener sur terre grâce à sa brillante rhétorique d'avocat. Je connais sa capacité à convaincre les gens. Même moi j'avais fini par le croire – tant il sait se montrer convaincant. Ce n'était d'ailleurs pas difficile, car jusque-là je ne m'étais pas préoccupée du luxe avec lequel il atténuait ses complexes d'enfance pauvre. Cette dernière phrase sonna comme une gifle. À tel point qu'Innocence fut pliée en deux. Anne continua son discours tout en faisant semblant ne pas avoir remarqué la réaction d'Innocence. Il faut dire que j'étais bien impressionnée par votre première Ferrari ! Pierre m'a expliqué que Jean-Michel avait profité d'une offre très avantageuse, en l'achetant d'occasion. J'ai eu une confiance totale dans le flair de mon mari et dans son expérience en tant que magistrat. C'est pour ça que je regardais avec une vraie joie Jean-Michel se pavaner avec sa Ferrari. Je voyais sa revanche sur la société qui l'avait contraint autrefois à faire la queue devant les restaurants du cœur. Son père, pour lui épargner cette honte, l'avait fait engager

comme manutentionnaire. Et cela, depuis l'âge de treize ans. Eh oui, ma très chère Innocence ! Il ne faut pas que le fait que Jean-Michel m'ait confié cette partie de sa vie plutôt qu'à toi te surprenne. Tu sais très bien que j'ai toujours été prête à « l'épauler », et cela n'a pas changé. Si aujourd'hui je vous confie tout cela, ce n'est pas pour accuser Jean-Michel. Il faudra confier aux médecins tous les détails, pour qu'il puisse guérir. Et cette réaction d'adolescent en pleine puberté qui a honte à chaque fois que ses camarades de classe se moquent de lui n'est pas la seule blessure qui a marqué son enfance.

Malheureusement, cette fierté nouvellement acquise, tout comme certains secrets de sa vie qu'il m'a confiés ont fini par nous éloigner. Même lors des rares moments que nous passions en tête-à-tête, il ne quittait jamais son rôle de petit-bourgeois qui a bien réussi et qui, de plus, n'a jamais aucun problème. - J'ai l'impression que tu es hors sujet, glissa Innocence qui avait réussi à en place une. Les médecins nous ont promis d'effectuer la « réparation nécessaire » d'ici deux semaines, comme s'il s'agissait d'une voiture.

- Tu sais très bien que c'est du n'importe quoi, répondit Anne du tac au tac. Avec un peu de chance, beaucoup d'attention et de consultations, j'espère qu'ils le laisseront sortir d'ici deux mois. Il leur a fallu le même temps quand ils s'occupaient de moi. Anne finit par se taire et le silence envahit la pièce. Chacun d'entre eux espérait que l'autre couvrirait leur méconnaissance concernant ces cliniques compétentes et leur séjour dans celles-ci. Se rendant compte de la tension qui montait, le cerveau du groupe reprit son monologue :

- Il est inutile d'énumérer tous les moments durant lesquels Innocence s'est trouvée au bord de la dépression. Et si aucun de ses collègues ne s'inquiète nullement de savoir qu'elle continue de manipuler différents éléments chimiques des plus dangereux et de faire des recherches scientifiques dans son état, c'est...

- Oui, c'est vrai que c'est le plus dangereux ! dit Innocence d'une voix tremblante et mal assurée, les larmes aux yeux.

- ... Moi cela m'inquiète bien plus que l'arme que tu as toujours sur toi, dit Anne en regardant Dupont et

en tirant une cigarette du paquet. Lui aussi en prit une, tout en neutralisant la tentative d'Innocence de s'y opposer.

– S'il te plaît, Innocence ! Vraiment ! Je sais très bien que ces racontars selon lesquels les cigarettes réagissent comme des tranquillisants, c'est du bluff, mais en ce moment nous avons besoin même de cela ! dit-il en cherchant des excuses.

- Alors, donnez-m'en une aussi ! Tout de suite ! dit Innocence. Le geste approbateur qui suivit sa demande finit par leur faire peur et leur fit éteindre les deux cigarettes qu'ils venaient tout juste d'allumer. Dans les yeux d'Innocence, qui avaient viré au violet, on voyait l'étincelle bien connue de tous. Dupont était prêt à reproduire son geste pour voir à nouveau cette étincelle apparue dans les yeux d'Innocence. Quant à Jean-Michel, il aurait été prêt à bien plus s'il avait été présent. Oui, Madame la professeur restait depuis toujours l'enfant gâtée de toute la bande.

- Non, ma chérie, ta manoeuvre de diversion pour changer de sujet ne passe pas ici ! lui répondit Anne et continuant son monologue. Non que j'aie très envie de mettre mon nez dans vos problèmes, mais j'ai réellement peur ! Essayez de comprendre à la fin ! Le son de sa voix changea brusquement et se transforma du tout au tout. De cassante qu'elle était, la voix d'Anne devint tout à coup douce et tendre comme un chat que l'on caresse. Quant à ses capacités de persuasion, Dupont se rendait bien compte que lorsqu'elle le voulait, Anne pouvait même dépasser Jean-Michel.

« Ils avaient bien compris qu'ils constituaient une menace pour la société ! Il était temps maintenant qu'elle leur fasse savoir quel était son plan de sauvetage, quelle était la solution qu'elle avait trouvée ! », se disait Dupont.

- Tu ne veux pas nous dire quel est ton plan ? Nous avons bien compris que nous représentons la nouvelle menace du vingt-et-unième siècle ! Mais sous ta direction et avec ta grande expérience, nous allons sortir de l'auberge, n'est-ce pas ? finit par dire le chat Innocence en sortant ses griffes. Dupont lui pardonna le fait qu'elle lise en lui comme dans un livre ouvert, en disant mot par mot ce sur quoi il s'interrogeait et en ayant le courage de provoquer Anne.

- Le plan est constitué de trois phases : Cela fait à peu près une heure maintenant que nous nous trouvons dans sa première phase. C'est une chose de le dire, c'en est une autre... – le ton de sa voix redevint cassant et autoritaire – d'en être conscient ! Ce n'est pas une chose simple et ça ne peut pas être effectué en claquant des doigts, même si vous êtes tous les deux très intelligents. Ce n'est pas dans mes habitudes de me donner de l'importance, n'est-ce pas ? Si je le fais malgré tout, aujourd'hui, c'est dans le simple but de vous aider. Je dois penser à moi, mais en même temps je trouve que nous devons aider la société d'aujourd'hui, aussi. Machinalement, Anne avança sa main pour prendre une cigarette, mais elle prit très vite conscience de son geste et arrêta son mouvement. Innocence était avec moi et elle a pu voir la tempête qui est passée par ton séjour. On comprend vite les conséquences désastreuses de ta « thérapie » au commissariat de police !

En l'espace de quelques secondes, devant les yeux de Dupont passèrent des milliers de scènes de violence qu'il avait enfouies au fond de lui pendant des années entières. C'était une violence, provoquée délibérément par la lie de la société, qui prenait en lui la forme de souvenirs, effroyablement présents dans sa conscience. Certaines scènes de fureur, auxquelles il avait participé lui-même, suffisaient largement à lui rappeler son professionnalisme de tous les jours. À cause du calme et de la compassion avec lesquels il acceptait toutes les agressions, il était chargé des affaires les plus épineuses du commissariat et des clients les plus difficiles qui y étaient mêlés. Et si la « thérapie » à laquelle il était soumis fonctionnait sans faille jusqu'à aujourd'hui, les crises dont il était devenu la victime à plusieurs reprises, pourraient, quant à elles, se révéler désastreuses.

– Ce qui t'arrive à toi, reprit Anne en regardant Dupont, ne représente que de simples détails sans importance, comparé au risque encouru par Innocence, tous les jours, durant ses recherches à l'Institut. Ces paroles furent suivies d'un silence pesant qu'Anne prolongea volontairement afin de leur permettre de prendre conscience de leur portée. Je sais que ton travail te demande de garder un secret absolu, reprit Anne en regardant Innocence. Je sais que tu ne peux pas en parler ! Alors, je le ferai à ta place. Ne t'inquiète pas, mes informations proviennent de quelqu'un qui est encore plus haut placé que toi-même. Vous utilisez les éléments et les poisons les plus dangereux au monde dans vos laboratoires, ce n'est un secret pour personne. Quant à certaines vertus et capacités liées aux nanotechnologies, que certains de ces poisons possèdent, on commence à en parler de plus en plus dans les milieux scientifiques. Je suis au courant qu'aujourd'hui il n'y a plus que les résultats de toutes ces recherches scientifiques qui posent

question. Les personnes faisant partie des trois équipes qui les ont effectuées, ne sont plus de ce monde !
- Anne, s'il te plaît, ne fais pas ça ! Oui, c'est vrai..., ce sont des faits et des informations, dont tu ne dois pas être au courant. Tu as encore moins le droit de les révéler. Les yeux effrayés d'Innocence prenaient la température du salon. J'ai signé la clause de ...

- Ne t'inquiète pas pour cela ! répondit Anne qui sortit une sorte d'appareil minuscule de son sac. C'est un appareil qui garantit le secret total dans la maison. Grâce à lui, nos téléphones portables ne fonctionnent pas en ce moment. D'ailleurs, Internet sur l'ordinateur de Betty, non plus. Quand nous aurons fini, je vais l'éteindre et...

- Attends, Anne, tu as décidé que... ? Que nous allons jouer..., protesta Dupont.

- Non, non, nous ne jouons à rien du tout ! J'essaie de vous faire prendre conscience du risque auquel nous sommes exposés, aussi bien que de celui qui concerne la société. J'ai besoin de parler à mes amis les plus proches, entre nous et pas à l'extérieur. Sans m'inquiéter et sans être obligée de regarder tout le temps autour de moi ou de parler tout bas. Tu es un flic bien connu et moi membre de la commission nationale de la sécurité. Nous sommes tous des gens intelligents, n'est-ce pas ? Dupont savait, ou plutôt il avait deviné tout cela, mais il était tout de même bien surpris de l'entendre de la bouche de quelqu'un ! Faire partie de la commission des douze était un des secrets d'État les plus importants. Ces experts de haut niveau avaient accès à tout. Les collègues des services secrets de l'État devenaient hyper attentifs rien qu'à la mention, par le secrétariat, de cette commission. Le visage d'Innocence était bien plus expressif que n'importe quelle question !

- Comme vous pouvez le constater, moi aussi je possède des informations que je devrais officiellement vous cacher ! On n'est plus des enfants et nous nous connaissons suffisamment pour que vous compreniez que si je le fais c'est uniquement parce que cela s'avère nécessaire ! Anne appuya ces derniers mots. On n'est pas dans un film criminel ! Il n'y a aucun mal à être soucieux de l'état mental de ses amis. Cette fois-ci, Anne n'arrivait plus à convaincre Dupont qu'elle ne mettait pas son nez dans... Dans quoi ? Elle savait très bien que si cela avait été quelqu'un d'autre, et pas elle, qui parlait à sa place, le flic qu'il était aurait réagi depuis longtemps déjà. Autrefois, Pierre, par imprudence, avait dit que c'était elle le grand « meneur ». Il lui avait confié que le ministère lui mettait la pression, afin qu'il laisse tomber l'enquête dont il s'occupait à ce moment-là, et avec laquelle elle n'était pas d'accord. Pierre n'avait pas cédé à son influence et encore moins à celle de son administration. Il avait exigé des ordres par écrit, mais ces supérieurs ne voulaient pas laisser de traces. À l'époque, il tenait absolument à garder son indépendance constitutionnelle, quel qu'en fût le prix. Cela a fini par lui coûter la vie.

- Et alors ?! Il est vrai que jusqu'à présent nous n'avons pas trouvé d'antidote, mais nous sommes sur le bon chemin pour en faire une synthèse, finit par intervenir Innocence.

- Chère Innocence, tu sais très bien que le problème n'est pas là ! S'il s'agit de la négligence commise par votre laborantin, qui avait placé l'extrait dans une solution de zerimb, afin de ne pas nettoyer l'appareil des recherches précédentes, ça a fini par lui coûter cher. Si cela n'était pas arrivé, aujourd'hui tu serais en train de discuter des erreurs commises avec tes collègues des trois autres équipes, mais au paradis. J'espère que tu es parfaitement consciente que si tu n'avais pas fini par retarder tes expériences d'un jour, afin de pouvoir terminer le rapport que tu étais en train d'écrire, aujourd'hui tu ne serais plus parmi nous. Le son de sa voix changea d'intonation. Je suis bien au courant de la force chimique que possèdent les propriétés de cette molécule. J'ai aussi appris que quatre-vingt-dix minutes plus tard, la molécule « disparaît » de l'organisme sans laisser de traces. Je sais aussi que vous avez réussi à saisir tout ce que l'équipe de chercheurs américains avait en sa possession avant sa disparition. Vous avez pris même ce qui vous avait été refusé ! Tes supérieurs espèrent racheter tous les appareils russes qui avaient servi à l'analyse de la molécule, il y a douze ans maintenant, en utilisant des taupes. Maintenant les phrases sortaient de sa bouche à une cadence accélérée. Je sais aussi que vous effectuez des recherches sur les propriétés elles-mêmes d'éléments comme ceux dont il est question, comme les changements importants dans leur composition. Autrement dit, tout ceci est extrêmement dangereux. Mais avec un potentiel énorme à condition d'être utilisées correctement. Quant à savoir si les résultats médicaux attendus méritent que les personnes qui font les recherches continuent de jouer avec le feu, c'est une autre question. L'obtention de la substance que vous cherchez à acquérir a déjà fait beaucoup de victimes. D'ailleurs, si même les chercheurs russes ont abandonné ces recherches, ce n'est pas un hasard. Oui, vous pouvez préparer des conteneurs de ce fameux « zerimb », que vous avez trouvé par chance, pour diminuer le nombre de victimes faites par votre maudite molécule pendant son transport.

Ce qui signifierait que vous allez devoir révéler ses propriétés aux fabricants des conteneurs et à d'autres personnes qui se trouvent concernées par les commandes. Le même matériau peut être utilisé en tant que protection dans les mines d'où l'on extrait la molécule. Mais malheureusement, les autorités haut placées ont décidé que le risque du dévoilement de ces faits pourrait profiter à vos concurrents. Ils ont décidé que la vie de quelques-uns des exploitants miniers et des transporteurs ne valait pas plus cher que l'avance obtenue par leurs chercheurs dans ce domaine ! Eh oui, c'est comme ça ! Au nom de votre exploit scientifique qui est censé guérir et aider les Hommes, on sacrifie la vie d'Africains. La commission de sécurité estime cela « inacceptable ». Au fur et à mesure, des copies très précises des bidons, servant aux insulaires qui vous fournissent l'extrait, sont effectuées, même en ce moment. Les fournisseurs vont être protégés, mais pas ceux qui les remplissent sur place avant de les expédier. Innocence était devenue blanche comme un linge. Pendant un instant, son visage prit le relief d'une carte géographique exprimant toutes ses peurs intérieures. Dupont fut étonné de constater que l'instant d'après, elle se décontracta et poussa un grand soupir.

Il comprenait maintenant pourquoi Anne considérait l'état dans lequel se trouvait Innocence comme étant bien plus dangereux que le sien. Il se rendit compte que la tension dans le salon avait sensiblement diminué. Il tendit sa main en direction de la maudite cigarette, sans que la maîtresse de maison réagisse de quelque façon que ce soit. Le petit nuage formé par la fumée envahit le silence pesant qui s'était installé depuis ces révélations. Anne appuya brièvement sur l'un des boutons de son étrange appareil. Puis elle ferma les yeux pendant un instant, avant de le ranger dans son sac. Elle dit d'une voix plutôt joyeuse :

- Il est l'heure de dîner ! Tu peux dire à Betty qu'elle a le droit de descendre maintenant, dit-elle à Innocence. N'oublie pas de lui rappeler que la copie piratée du film qu'elle regarde n'a été effectuée que pour sa propre utilisation. Si elle tente d'en faire une copie, l'ordinateur sera automatiquement bloqué. Si je me souviens bien tu ne raffoles pas des pizzas Hut, mais étant donné l'heure qu'il est et le fait que la gamine a le droit de manger une telle nourriture, j'en ai commandé pour nous tous. Elles vont être livrées dans quinze minutes. Je m'étais préparée à des réactions de votre part, mais finalement, vous êtes aussi intelligents l'un que l'autre ! La voix joviale d'Anne tranchait avec l'ambiance qui s'était installée. Innocence ouvrit grand les fenêtres, de façon bien démonstrative, et l'air glacial qui envahit la pièce finit par chasser la fumée, mais pas uniquement.

Bizarrement, la nuée de corneilles perchées sur les arbres, qui poussaient le long du canal, rappela à Dupont que sa belle-mère lui avait dit qu'elle allait passer le voir. C'était une promesse qui avait un goût amer. Il lui téléphona pour s'excuser. Elle fit semblant de le croire. Il se trouvait que ses collègues avaient eux aussi essayé de le joindre, avant d'être informés qu'il était souffrant. Afin d'éviter les questions auxquelles il ne voulait pas répondre, il finit par expliquer qu'il avait attrapé la grippe. Explication qui lui permettait d'échapper à toute visite de la part de ses beaux-parents, pour un certain temps.

- Supeeeeeer ! On entendit la voix de Betty qui se jetait toute contente dans les bras d'Anne. Le film était yaaaaa (dans le langage des jeunes, cela voulait dire « génial »). Maman m'a dit que vous avez commandé chez Pizza Hut. C'est vrai ? Anne la prit dans ses bras et lui fit faire l'avion, même si le bout des pieds de la gamine touchait légèrement le sol.

Innocence, descendant à ce moment-là, se plaignit auprès de ses amis :

- Je n'ai plus le droit de profiter d'elle comme toi ! Elle est la petite biche de maman, soi-disant, mais... elle grandit et ne me le permet pas...

- Ma Maman adorée et pleurnicheuse ! Je vais dehors pour attendre les pizzas, sinon le livreur va se perdre une fois de plus. Mais oui, je vais prendre ma doudoune, ne t'inquiète pas ! l'entendit-on dire à sa mère, alors qu'elle était déjà au rez-de-chaussée.

La maison d'Innocence et de Jean-Michel s'étalait sur deux mille mètres carrés. Elle était située à cent pas de la route départementale et à dix pas du merveilleux canal fluvial. Sur ses digues, quatre rangées de majestueux sycomores centenaires déployaient fièrement leurs branches. Leur alignement s'étendait sur des kilomètres. Au milieu de ces rangées d'arbres avait été aménagée une piste cyclable goudronnée. La piste à double sens permettait aux cyclistes d'arriver directement au centre-ville sans être obligés de traverser les voies de communication urbaines.

Les quelques hangars que Jean-Michel avait achetés, en même temps que la fabrique, étaient recouverts de lierre d'une essence particulière, qui fleurissait même en hiver. À une centaine de mètres de là, on

apercevait la courette d'une petite église. La bâtisse qui abritait le clocher s'élevait sur deux étages. Les portes en bois venaient d'être vernies et reflétaient les rayons du soleil qui jouait à cache-cache. Leurs ornements décoratifs témoignaient de la sensibilité, de la générosité et de la maîtrise du créateur. En s'approchant pour en examiner les contours, l'on percevait, lointaine et mystérieuse, une douce musique : on y jouait de l'orgue, Bach, César Franck, Mendelssohn...

On pouvait se demander pourquoi cette maison de Dieu avait été bâtie au milieu d'un champ désert... La courette, où une marquise avait été installée pour abriter la nourriture destinée aux fêtes religieuses, était entretenue avec beaucoup de soin. Elle prolongeait à merveille la méditation des fidèles. C'était la fin de la zone industrielle. Les nombreux arbres fruitiers, l'herbe verdoyante et la paresse silencieuse émanant du paysage faisaient de cet endroit un paradis pour les écureuils roux, les pigeons peu farouches, les colombes et les canards quasiment domestiqués ; et toute cette faune n'attendait qu'une seule chose, que le visiteur qui avait la chance de faire leur connaissance leur donne du pain. Le chant du pic-vert retentissait avec assiduité dans ce paysage silencieux. Ces merveilles comme échappées du sac d'un magicien inconnu séduisaient infiniment. On aurait dit un tableau abandonné par son maître puis emporté ici au gré des vents.

À même pas mille mètres de là, ce paysage merveilleux débouchait sur un atelier de réparation de péniches. Et un peu plus loin encore, on apercevait l'une des extrémités du village.

Dupont se souvenait du paysage que Jean-Michel et lui avaient découvert en venant ici pour la première fois. Il l'avait accusé de folie et de nombrilisme en lui expliquant que cela lui coûterait bien moins cher s'il s'enfermait dans un monastère isolé du monde. Plus tard, il passa lui-même beaucoup de temps à la construction de ce petit paradis terrestre, et en éprouva du plaisir et de la satisfaction. Aucun d'entre eux – quant à Anne n'en parlons même pas – ne croyait que ce petit coin perdu pourrait un jour prendre un air un peu plus civilisé. D'ailleurs, si aujourd'hui elle continuait d'appeler cet endroit « la fabrique », c'est tout simplement parce qu'elle cherchait à se voiler la face. Lorsque le projet de Jean-Michel eut bien avancé, Pierre proposa d'acheter la moitié du terrain. Il y avait suffisamment de place pour y construire trois maisons supplémentaires. Mais Anne fut catégorique – la réponse était négative ! Personne ne comprit jamais ses véritables motifs.

En y réfléchissant maintenant, Dupont en conclut que ce refus d'Anne avait contribué largement à la situation désastreuse de Jean-Michel. Le terrain et les bâtiments ne coûtèrent qu'une bouchée de pain, mais les transformations qui suivirent l'achat furent très conséquentes. Et s'ils n'avaient pas laissé Jean-Michel et Innocence tout seuls dans cette galère ? Jean-Michel avait aussi fait la même offre à Yvonne et à Dupont. Dupont avait prétexté, même s'il n'avait pas été très convaincant, qu'ils seraient obligés de vendre l'appartement d'Yvonne s'ils voulaient investir de l'argent ici. Dupont savait très bien que les parents d'Yvonne n'allaient pas être d'accord, mais il avait espéré tout de même que son épouse le soutiendrait. Plus tard, il avait appris que ceux-ci, grâce à l'éloquence de leur avocat, l'en avaient dissuadé. Si Yvonne lui avait confié les raisons formulées par l'avocat de ses parents, Dupont aurait accepté de signer tous les documents nécessaires pour que la nouvelle acquisition soit exclusivement au nom d'Yvonne comme cela était le cas pour l'appartement actuel. De toute façon, il se sentait déjà comme un simple invité dans cet appartement.

- Kif, kif, kif ! le tira de ses pensées la voix de Betty, qui n'arrêtait pas d'exprimer sa joie, les quatre immenses pizzas dans ses mains.

- À taaaable ! cria-t-elle joyeusement.

- On arrive. Dis à Dupont de reprendre le cendrier de la terrasse et de bien vouloir le laver avant de le ranger ! L'intonation de la voix d'Innocence exprimait son grand enthousiasme.

- Je promets de faire toute la vaisselle ! répondit-il, espérant au fond de lui qu'elle ne serait constituée que de quatre assiettes lorsqu'il aperçut tous les couverts qui se trouvaient déjà sur la table. Elle était déjà dressée avec des entrées, des desserts, des fromages... C'est vrai qu'ils allaient manger de la pizza, mais ils allaient dîner chez Innocence. Et Innocence, lorsqu'elle recevait, aimait bien mettre les petits plats dans les grands.

□

Ils passèrent la soirée à bavarder, en parlant de la pluie et du beau temps, autant que cela puisse être possible en présence d'Anne. Ils firent plaisir à Betty en regardant, sur le grand écran du séjour, le film qu'Anne avait apporté spécialement pour la petite. C'était un très bon film.

L'émission politique que Dupont regarda plus tard, accompagnée du bourbon qu'on lui avait accordé

exceptionnellement, réussit à le détendre.

□

Vendetta ne comprenait rien. Les enregistrements qu'elle écoutait étaient de bonne qualité et l'on pouvait distinguer les paroles sans peine, mais cela ne changeait rien au fait que ce qu'elle entendait restait du chinois pour elle. Pour elle, il était insensé que cette femme, que les autres appelaient Anne, puisse occuper un poste au conseil de sécurité.

Elle se souvenait que le directeur de leur prison tremblait comme une feuille pendant le contrôle qu'avait provoqué l'un des secrétaires de l'attaché de presse de cette même commission. Le préfet avait mis son costume noir pour partager ces moments si agréables.

Plus tard, le groupe de la fraternité musulmane lui avait expliqué que l'attaché de presse n'était qu'un petit maillon sans grande importance. Cela dit, il était le protégé de personnes qui disposaient de beaucoup de pouvoir, d'un pouvoir illimité, dépassant même celui des cabinets ministériels de la justice et de l'intérieur.

Vendetta était loin d'être bête. Pourtant, elle n'arrivait pas à comprendre comment une commission pouvait être bien plus puissante que les ministres. Elle se souvenait de la somme astronomique que la fraternité proposait pour la moindre information concernant l'un des douze membres de cette commission.

L'argent lui faisait perdre la tête. Elle avait les jambes coupées à chaque fois qu'elle y pensait, mais Vendetta n'était pas pressée de le mériter. Lors de son séjour en prison, elle avait accepté l'islam, du moins en apparence, afin d'écartier les problèmes éventuels que pouvaient lui créer les prisonniers les plus puissants. Cela dit, au fond d'elle, Vendetta était restée chrétienne. Durant les cambriolages, elle utilisait le « niqab ». C'était extrêmement utile car, derrière le voile, on ne voyait rien. En dehors de cela, Vendetta se comportait comme une femme indépendante et n'hésitait pas à laisser sa chevelure poivre et sel au vent, même dans les banlieues où aucune femme n'osait sortir sans avoir mis son voile. On lui témoignait le respect qu'on devait au poste qu'elle occupait. Elle n'avait pas renoncé à l'islam de façon officielle, mais avait acquis l'indépendance et la liberté de toute femme française habitant son propre pays. C'était la première fois qu'elle mettait d'un côté de la balance sa responsabilité d'être humain et de l'autre l'appât du gain. Elle ne savait pas qu'elle pouvait avoir des scrupules et finalement ? Allait-elle vendre cette information aux islamistes ou non ?

L'information concernant « la peste » était une très bonne nouvelle à laquelle elle ne s'attendait pas. Apparemment, les Russes étaient bien au courant, mais elle avait d'autres clients potentiels aussi. La révélation que son soi-disant amant, qui était physicien, travaillait pour les Yankees était très attractive, elle aussi. Ce type était entre ses mains. Donc, la découverte scientifique future aussi, même si c'était de façon indirecte. Vendetta ne se faisait pas de film. Elle savait très bien qu'elle serait obligée de partager le gain avec Don Doménico. Mais il en resterait un petit quelque chose pour elle. Et le petit quelque chose qui devrait rester, après de telles informations, approcherait sûrement le million.

Elle décida d'attendre et renforça la surveillance. Vendetta avait réussi à dénoncer une grande partie de la famille des tsiganes roumains, pour des délits mineurs. Elle les balançait à la police car elle voulait tout contrôler, pour manipuler encore mieux les gamins et ne pas dépendre de leurs parents, pour être sûr que ces enfants ne dépendent plus de personne d'autre que d'elle. Ce qui lui faisait d'une pierre deux coups, puisqu'elle avait gagné les faveurs d'un lieutenant de police.

Les petits espions, qui étaient bien traités et bien payés, surveillaient jour et nuit les habitants de « la fabrique ». Elle se mit en colère contre l'un de ses « gardes du corps », qui avait agressé l'un de ses gamins, en le rouant de coups. Tout ça parce que celui-ci avait volé des objets insignifiants de la propriété. Après son acte, il était très facile pour Vendetta de leur apparaître gentille et prévenante. Quant à cette correction, elle allait être bien plus efficace que l'argent qu'ils n'avaient pas l'habitude de posséder.

□

Dupont se réveilla à cinq heures. Complètement désorienté, il alluma la lampe de chevet. Son café préféré attendait couvert, comme d'habitude, sur la table de nuit. Après avoir ressenti la chaleur agréable de la première gorgée, il ouvrit son oeil gauche. Il tendit la main pour prendre ses vêtements. Dupont avait complètement oublié la sensation qu'on éprouve quand on enfle une chemise qui vient juste d'être repassée et qui sent le frais. Il se sentit comme un homme bichonné. Pendant qu'il s'habillait, il se souvint de la journée précédente. Ou du moins de l'après-midi.

Il se demanda qui s'était réveillé avant lui, quand quelques coups à sa porte lui donnèrent la réponse. Anne entra dans la pièce sans attendre la moindre permission.

- Excuse-moi, mais je voulais que l'on discute avant le réveil d'Innocence. Si ma mémoire est bonne, vous avez le même médecin généraliste, toi et Jean-Michel ? Je sais que vous le connaissez bien et je voudrais que tu lui demandes de mettre en arrêt maladie Innocence pour une période de cinq jours, sans qu'elle soit obligée de se déplacer à son cabinet. Dupont remarqua qu'Anne tenait son sac à main qui jurait avec la robe de chambre empruntée à Innocence. On pouvait entrevoir également l'appareil contre les écoutes éventuelles dans une de ses poches. Il trouvait cela bête et ridicule. Il était vrai que de demander un tel service au médecin, cela ne rentrait pas dans l'ordre des choses, mais une telle prudence lui semblait exagérée.

- Non, ce n'est pas de la paranoïa ! dit Anne. Tu vas comprendre, mais pas tout de suite. Est-ce que je peux compter sur toi ?

- Tu ne m'as même pas demandé comment je vais aujourd'hui, alors que c'est moi qui n'allais pas bien et non pas Innocence !

- Je n'en ai pas besoin. Je vous ai expliqué hier qu'il me suffit de regarder quelqu'un dans les yeux pour y reconnaître la douleur qui me ronge depuis des années. Prends ma voiture et va acheter des croissants, mais chez Simon, pas au village. Passe le coup de fil au médecin à partir d'une cabine téléphonique. Ne me demande pas pourquoi et ne te creuse pas la tête inutilement. Fais-le tout simplement ! Je te promets de te donner des explications très bientôt. Achète-toi des cigarettes, aussi ! Le moment est mal choisi pour arrêter de fumer et il ne m'en reste plus beaucoup !

- Oui, chef ! répondit Dupont en la taquinant, mais Anne se détourna et sortit rapidement de la pièce. Dupont n'avait pas envie de perdre son temps au rond-point et transgressa la ligne pour prendre la file de voitures qui allait en direction de la ville. Cela faisait longtemps qu'il avait promis à Jean-Michel que le rond-point allait être normalisé et ses collègues avaient envoyé la paperasse nécessaire à la direction qui s'en occupait. Mais depuis deux ans déjà et toujours sans aucun résultat.

□

Simon accueillit Dupont, comme d'habitude, de grand coeur et avec cette simplicité propre à tous les juifs qui travaillent dans le commerce. Il lui consacrait toujours du temps. Et à chaque fois, Dupont traversait toute la ville pour venir chez lui. Il était en admiration devant les capacités du vieillard. Et même si souvent il achetait des délices qu'il n'avait pas prévus, Simon lui donnait l'impression d'avoir bien débuté la journée qui l'attendait. Une journée bien commencée devenait toujours chaleureuse et agréable. Une sorte de confusion instantanée gâcha l'impression que cette boutique était là uniquement pour lui. Au début, il ne comprit pas.

Simon, l'artiste, continuait habilement son improvisation avec un sourire chaleureux. Mais derrière ce sourire... Bon Dieu ! Voilà pourquoi Anne avait insisté pour qu'il vienne acheter ses croissants dans cette boutique-là et pas ailleurs. Les yeux de Simon étaient remplis d'une douleur immense, même si son sourire le cachait bien. Le choc fut si inattendu que Dupont, se sentant confus, paya vite et sortit. Il entendit la voix confuse du commerçant qui s'excusait s'il l'avait maladroitement blessé d'une façon quelconque. Dupont lui fit un signe amical de la main, mais n'osa pas rencontrer son regard à nouveau. D'un geste machinal, il mit la clé dans le contact de la voiture et s'arrêta sur le premier parking sur son chemin.

Dupont téléphona à son ami qui travaillait au service de sécurité de l'État et lui demanda d'effectuer une vérification concernant Simon. Michel lui assura qu'il lui rendra ce service sans aucun problème et sans poser de questions inutiles, après quoi il raccrocha rapidement le combiné. Il était probablement en réunion, mais – « toujours là pour toi », lui avait-il répondu.

Trois minutes plus tard son portable sonna : il reconnut la voix de Joséphine, la très pédante secrétaire de Michel. Elle récitait les phrases apprises par coeur concernant un dossier vierge, en dehors de l'achat d'un sac à main féminin qui s'était révélé une contrefaçon et que Simon avait acheté, il y avait six ans de cela. On lui avait imposé une sanction préventive pour cet achat, mais mis à part ce petit incident, son dossier était vierge.

Actuellement, il était en procès avec sa banque, mais cela ne dérangeait pas leur service. Seul un ange pourrait avoir un tel dossier, conclut Joséphine avec une voix joviale. Dupont demanda le nom de la banque et ne fut pas surpris de la réponse.

Quelques secondes plus tard, le service des finances lui communiqua une autre information : l'agence à

laquelle était Simon et son conseiller coïncidaient avec ceux de Jean-Michel. Dupont demanda la liste complète de tous les clients, particuliers ou juristes professionnels qui étaient en procès avec cette agence.

Pendant une dizaine de minutes, Dupont essaya de vider sa tête pour chasser les pensées noires qui l'envahissaient. Un bip sur son téléphone portable l'informa de la réception d'un message. Il contenait l'information qu'il avait demandée quelques instants plus tôt, c'est-à-dire la liste des personnes en procès avec cette agence. Devant lui apparurent les noms de quatre sociétés et de sept particuliers. Le nom de l'un d'entre eux lui parut connu. Dupont effectua une vérification par téléphone et se rendit compte qu'il ne s'était pas trompé. C'était le nom d'un PDG qui avait été tué dans un accident de voiture dont il avait été victime à cause d'un trou sur la chaussée qui n'était pas asphaltée. Il n'avait que trente-huit ans. Toutes les informations démontraient que l'on avait essayé de masquer le probable suicide en accident. Mais voilà que les assureurs avaient mis la pression sur les collègues de Dupont en leur demandant de « faire leur travail » plus consciencieusement. Effectivement, il y avait un trou dans la chaussée, mais si la voiture avait quitté la chaussée ce n'était pas à cause de lui. Voilà pourquoi la famille de la victime n'avait pas pu récupérer la totalité de l'assurance.

L'une des sociétés appartenait bien sûr à Simon. Dupont s'attendait à cette information.

Il comprit très vite, mais pour être sûr à cent pour cent, il mit la clé dans le contact et fonda en direction de « la fabrique » à la vitesse grand V.

Inquiète, Anne l'attendait dehors, le nez rougi par le froid. Elle lui fit un signe de la main, comme si elle téléphonait, pour savoir s'il avait passé le coup de fil promis. Cela lui rappela qu'il avait oublié de téléphoner au médecin. Dupont saisit son portable, mais il était trop tard. Anne était déjà à côté de lui, assise à la place du passager, et arrêta son geste. Sans prononcer la moindre parole elle s'installa confortablement à côté de lui et sortit un netbook. Anne lui montra les emails qu'il avait reçus ce matin, ainsi que les coups de fil qu'il avait passés. Elle consulta les heures et la date auxquels ils étaient arrivés. Après cela elle éteint, le netbook et alluma la petite machine bizarre. Ce n'est qu'après cela qu'elle dit d'un sourire charmant tout en s'excusant :

- Ce n'est pas étonnant que tu aies oublié de téléphoner au médecin. Tu veux aller plus vite que la musique. Malheureusement, tu es loin d'avoir tout saisi. Cela ne représente que cinq pour cent de toute l'information. Mais n'essaie pas de brûler les étapes ! Je t'en prie !

Avant tout, sache que si tu veux aider d'autres personnes il faut que tu penses d'abord à toi dans cette histoire. Et maintenant va t'acheter des cigarettes et appelle le médecin. Nous t'attendons pour le petit-déjeuner,

rajouta Anne en descendant de la voiture.

□

Une vingtaine de minutes plus tard, Dupont se trouvait de nouveau dans le vestibule où l'attendait Innocence. Ce matin, elle était dans une forme extraordinaire. Elle le remercia pour les délicieux croissants, mais il n'y avait pas que les croissants qui lui faisaient plaisir. Elle aperçut l'énorme bouquet de roses couleur bordeaux. Sur leurs feuilles fragiles, quasiment cassantes, perlaient encore des gouttes d'eau naturelles. La magie qu'opérait sur elle ce bouquet rendit Innocence encore plus belle que les roses elles-mêmes.

Ils prirent leur petit-déjeuner sur la terrasse. Le froid piquait la peau, mais les gorgées de café bien corsé accompagnées de cigarettes méritaient bien ce sacrifice. Personne ne parlait, même l'iphone gris de Dupont demeura muet. Il s'attendait à ce qu'Anne reprît l'attaque verbale et fut très surpris quand Innocence s'adressa à lui :

- Anne m'a informée et montré tes découvertes de ce matin. Ce que tu ne sais pas c'est que l'une des sociétés en question, « Bioexpert », a été rachetée hier avec tous ses passifs. Elle est constituée par des associés qui rendent des expertises indépendantes, comme son nom le laisse entendre. Je les connais personnellement. C'est l'une des agences très éloignées de la chaîne spécialisée dans le commerce de grains qui l'a rachetée. Les associés de « Bioexpert » avaient effectué des contrôles dans cette agence, afin de vérifier s'il y avait des pesticides ou non.

- Tu veux dire que la société qui avait été contrôlée a fini par absorber celle qui l'avait inspectée. Est-ce que je comprends bien ? demanda Dupont tout bas.

- Tu t'en sors pas mal pour un flic ! intervint Anne, en faisant allusion aux blagues qu'ils échangeaient entre eux autrefois. Je tenais absolument à ce que vous soyez tous les deux arrivés au même stade de la

thérapie. Mais vous êtes très intelligents, et comprenez que le but de la première étape, qui est probablement la plus importante de cette thérapie, c'est que vous maîtrisiez votre fureur. L'accumulation de cette fureur a provoqué une crise chez Son excellence – dit Anne en regardant Dupont – en le faisant extérioriser tout ce qui se passait au fond de lui. Quant à toi, continua-t-elle en regardant Innocence, cette fois-ci, elle t'expose au même type de crise ou à une autre, peu importe, mais qui ne sera pas plus facile à gérer.

- Nous avons déjà surmonté la crise incriminant Betty. Heureusement qu'elle n'est encore qu'une enfant, qu'elle m'aime sans conditions et qu'elle m'a pardonnée. Elle m'a demandé de lui promettre que je lui pardonne aussi la bêtise qu'elle avait commise, même si je ne suis pas au courant de ce que c'est. Pour l'explication, elle m'a dit de m'adresser à toi. Le regard qu'Innocence jeta à Dupont était bien froid. Un silence pesant envahit l'atmosphère.

- Rien de spécial. Deux cigarettes de cannabis, fumées par cinq ados. Ce qu'ils ont eu à endurer au commissariat leur servira de leçon, tu peux me faire confiance ! Il n'en restera aucune trace dans leurs dossiers, mais si aucun d'entre eux n'a été informé de ce passe-droit, c'est précisément dans un but éducatif. Je ne voulais pas t'encombrer avec des bêtises d'adolescents.

- Je vais peut-être trop loin avec mon intolérance envers toutes les drogues. Y compris envers vos cigarettes. Mais oui..., le moment est mal choisi pour que je me prenne la tête avec ça, en plus de tout le reste. J'espère que tu n'as pas permis qu'on l'emprisonne dans les cellules au sous-sol ? Innocence regarda Dupont avec tant de peur dans son regard qu'il finit par se sentir confus et son visage devint tout rouge. Ces cellules, c'est votre place à vous deux aussi, accros au tabac que vous êtes ! La réaction d'Innocence, qui éclata en sanglots et rentra dans la maison, était imprévisible. Anne et Dupont entendirent ses pas dans l'escalier.

- Ne t'inquiète pas, c'est le résultat d'une accumulation d'événements. Je vais aller la calmer dans deux minutes. Cela fait du bien de pleurer ! dit Dupont.

Anne n'attendit pas une minute de plus et monta à l'étage. Dupont alluma encore une cigarette et finit le café qui était resté dans la tasse de la non-fumeuse. Il regarda les corneilles qui formaient des cercles audessus

des sycomores. Il laissa ses pensées s'envoler avec elles, comme envahi par le plaisir d'être porté par le vent d'ouest. La cigarette qui était arrivée à sa fin brûla ses doigts et brisa son rêve. Il essaya à nouveau de fixer son regard sur les oiseaux, mais la thérapie ne fonctionnait plus. Énérvé, il écrasa le filtre et alla chercher du café. Dupont trouva la cafetière à verseuse, mais pas le café. La verseuse était déjà vide. Il remplit le compartiment à café d'une petite dose. La quantité de liquide serait identique, même si le café allait être moins fort. L'odeur et le bruit de la cafetière lui rappelèrent, une fois de plus, des souvenirs enfouis. Il se voyait en train de caresser l'épaule nue d'Yvonne. Elle ronronnait tout en étant encore endormie.

- Bonjour ! la salutation de l'enfant surprit Dupont. Pourquoi t'es-tu réveillé si tôt ? Tu ne travailles pas aujourd'hui, n'est-ce pas ? Où est maman ? Qu'est-ce qu'il y a pour le petit-déjeuner ? Pourquoi fais-tu du café dans cette cafetière ? Les questions de Betty affluaient avant même que Dupont ne réussisse à les assimiler. Betty comprit qu'elle n'aurait pas de réponse et reprit le chemin inverse en montant à l'étage.

- Il y a des croissants dans un sachet, sur la table de la terrasse. Je vais aller te les chercher ! bondit tout à coup Dupont. Ne va pas chercher ta mère, elle est inquiète à cause de cette histoire de cannabis. S'il y a quelqu'un à qui elle en veut ce n'est pas à toi, mais à moi, dit Dupont quasiment en pleurs avec les croissants dans ses mains. Je mettrai le lait à bouillir si tu me dis où il se trouve.

- Je ne suis pas un bébé ! dit Betty. Le matin, j'ai le droit de boire du Coca-Cola, continua-t-elle sans aucune peur. Je lui avais déjà dit à ma maman ! Pas tout, mais... un peu. Elle m'avait promis de ne pas me gronder !

Dupont tirait son chapeau devant le stoïcisme dont Betty était capable. Il admirait ses pas s'accordant aux sons de la radio qu'elle avait allumée machinalement.

- C'est formidable de pouvoir prendre des croissants et de... danser au petit-déjeuner, dit Dupont. Il finit par monter le son de la radio et commença à bouger son corps en face de celui de Betty. Leur rire avait atteint l'étage supérieur de la maison et rameuta les deux femmes qui prirent l'escalier en dansant sur un rythme africain tout en descendant les marches une à une. Cette situation absurde provoqua chez tous les quatre un rire hystérique dont ils parvinrent à peine à se débarrasser avant que Betty ne prenne

son vélo pour partir à l'école.

- Je n'avais pas prévu ce type de thérapie, réussit à articuler Anne, toujours pliée en quatre. Je l'estime comme prioritaire à partir de maintenant. Je pense que vous êtes prêts à exprimer votre douleur par des mots. Et pour ne pas vous sentir honteux, je commence en premier. Vous êtes au courant maintenant de la plupart des choses. Le but, c'est de vous informer sur ce que vous avez raté comme information. Le but c'est que MOI, j'arrive à exprimer ma propre douleur. Je sais qu'il y a des psychanalystes et des confessionnaires, mais c'est très différent si je me confie à vous. Cela va incontestablement vous charger un peu mais, en même temps, je vous éloignera un peu de votre propre douleur. Allons nous asseoir confortablement ! dit Anne en se dirigeant vers le bureau de Jean-Michel pour prendre l'appareil étrange qui bloque toutes les communications électroniques. Elle le posa ostensiblement sur la table basse du salon, devant le canapé, et s'installa. Asseyez-vous ! les invita Anne.

- Non ! dit Innocence en prenant le téléphone. Il faut que je téléphone à l'Institut. Le service dans lequel je travaille se trouve sous surveillance médicale et il est prévu qu'une équipe vienne pour me faire contrôler aujourd'hui, que je le veuille ou non. La responsable est l'une de mes amies, mais le code à respecter s'applique à tous. Je préfère leur dire de venir dans l'après-midi, cela leur évitera d'aller chercher Betty à l'école. D'ailleurs, vous aussi vous serez contrôlés parce que vous avez été en contact avec moi. Le test est très rapide et parfaitement efficace. C'est mon équipe qui l'a développé.

- Votre saloperie n'est pas contagieuse au moins ? l'interrompt Dupont d'un ton sec et mécontent.

- Non, non ! Il n'est pas contagieux, mais possède des propriétés étranges que nous sommes en train d'analyser. Voilà pourquoi chaque membre de notre équipe, peu importe de quoi il souffre, est obligé de se soumettre à ce test. Je suppose que notre Institut veut le placer dans le but d'arrondir ses fins de mois, car il analyse d'autres maladies aussi.

- Si je suis bien informée, on t'avait proposé une somme qui pourrait très bien couvrir toutes les dettes de Jean-Michel, en contrepartie de ton test qui analyse toutes les maladies, dit Anne en allumant son appareil bizarre et en les invitant à s'asseoir. J'ai déjà pris contact avec l'équipe médicale qui doit effectuer le contrôle et ils seront ici vers onze heures. J'ai aussi pris rendez-vous avec le médecin généraliste qui viendra te voir entre onze heures trente et midi.

Dupont, très étonné, regarda Anne. Il n'avait pas encore dit à Innocence que le médecin avait accepté de lui donner un rendez-vous, mais qu'il n'avait pas accepté de la mettre en arrêt maladie tant qu'il ne l'aurait pas examinée. Dupont n'avait pas insisté, car il savait très bien que le médecin était imbu de sa personne. Voilà pourquoi il avait préféré ce créneau horaire.

- Ne me regarde pas comme ça ! Avant de fourrer ton nez dans le service des stupés, tu as passé pas mal de temps à la criminelle et tu sais très bien que mettre des téléphones sur écoute est un jeu d'enfants. Je t'avais demandé d'appeler le médecin à partir d'une cabine téléphonique, mais toi et tes habitudes de flic !... Anne n'eut pas terminé sa phrase que :

- Attends Anne, j'espère que tu n'es pas en train de devenir folle ! Comment te permets-tu de mettre sur écoute mon téléphone portable ? Tu sais très bien, continua Dupont d'un ton un peu plus calme, que, pour chaque écoute téléphonique, nous sommes obligés de demander une permission à la magistrature ! Anne ! Qu'est-ce qui t'arrive ? ! Je n'aime pas, mais pas du tout, de tels actes de ta part ! D'abord, cette machine, ensuite mes emails, maintenant mes conversations téléphoniques...

- Tu peux rajouter mon rendez-vous avec Alexandra. Elle est chargée du service médical chez nous. Ainsi que la proposition des Suisses concernant le test en question, se plaignit Innocence.

- Je comprends que vous puissiez vous sentir blessés et je m'en excuse très officiellement ! dit Anne en faisant une révérence comme une artiste après le spectacle. Je pensais que vous me connaissiez bien et que vous me faisiez totalement confiance ! Je ne suis pas en train de jouer à cache-cache ou de participer à une caméra cachée. J'avais prévu que l'on discute des détails lors de la phase suivante du plan. Si j'essayais de tout vous expliquer tout de suite, vous ne me comprendriez pas. Vous pouvez me croire ! Une partie de la thérapie consiste à nous confier des choses que nous n'avons jamais imaginées, même dans nos pensées. Ceux qui savent que je suis membre de la commission nationale de sécurité se comptent sur les doigts d'une seule main. Mais le fait de le savoir ne représente qu'une infime partie de tous les détails qui se sont révélés véridiques et que je compte partager avec vous et avec personne d'autre ! J'attends la même chose de votre part !

- Ton idée est pratiquée par l'Église depuis plus de deux mille ans et donne des résultats incontestables, dit Dupont.

- Mais même pendant sa confession au prêtre personne ne parle de son travail, l'apostropha Innocence.
- C'est la clé de voûte. Lorsqu'une partie de ton cerveau est prise par ce que tu peux dire ou faire et qu'en même temps l'autre partie est occupée par ce que tu ne peux pas dire ou faire, le résultat est plutôt mitigé. C'est à vous de décider si vous avez besoin de moi ou pas. Quant à Jean-Michel, je suis très en retard pour lui donner un coup de main, mais sa situation n'est pas aussi complexe que la vôtre !
- Laisse-nous un peu de temps pour réfléchir ! proposa Dupont.
- D'accord, aujourd'hui nous allons perdre l'avance que nous avons gagnée hier. Cela dit, cela n'a aucune importance. Encore une petite chose ! Moi-même j'ai besoin de votre aide, afin de transformer ma colère légitime en force positive ! Anne éteignit l'appareil.

□

Dupont sortit prendre l'air. Il sentait que sa tête explosait. Son portable émit un bip l'informant qu'un SMS venait d'arriver. En arrêt maladie ou pas, le travail de flic ne le lâchait pas. Ses collègues albanais avaient enfin accepté de respecter l'ordre international qui avait été délivré contre l'un des chefs d'un grand trafic. Ils demandaient à ce qu'on leur envoie sur place un groupe de policiers français pour éviter toute corruption éventuelle.

Dupont trouvait la situation aberrante. De toute façon, il savait pertinemment que les Américains ne laisseraient ni les Français, ni les Albanais faire le travail. Cela ne l'inquiétait pas tant que ça, car il savait que les Américains s'y intéressaient aussi pour la bonne et simple raison que ce type faisait aussi un trafic d'armes très dangereux. Quant à lui et ses collègues français, le simple fait que les policiers albanais aient accepté l'ordre international leur suffisait amplement. Cela leur permettrait de mettre à l'ombre le chef en question sans avoir besoin de l'intervention de qui que ce soit. Sans compter que c'était justement le service de Dupont qui avait démêlé ces sombres affaires de trafic de drogue, d'armes et de traites des blanches. Si seulement ses collègues du service des crimes n'avaient pas demandé aux Américains des informations à propos de ce Tchétchène, qui rachetait des armes de l'ALK*, maintenant, on n'aurait pas les pieds et mains liés avec Interpol. Mais, anticipant les tracasseries administratives, Dupont avait envoyé une demande d'arrestation à l'attention d'Interpol, il y avait déjà neuf mois de cela. Dupont décida de ne pas s'énerver et téléphona à Philippe pour lui demander de préparer un protocole pour le déplacement – un pro forma. Il lui demanda également de formuler une requête destinée aux Yankees, en espérant obtenir une réponse favorable, afin de pouvoir assister au moins aux interrogatoires. Enfin, Dupont demanda à Philippe d'envoyer le document le jour suivant. Par conséquent, celui-ci devrait se trouver sur le bureau du chef d'Interpol dès l'instant où les cow-boys auraient mis le bandit à l'ombre. Et à condition que les Américains ne leur jouent pas une fois de plus un mauvais tour en échange d'un quelconque renseignement important recueilli auprès du détenu en question, il pouvait espérer obtenir des précisions sur le réseau de drogue française.

□

Tout à coup, il se rendit compte que la thérapie qu'Anne était en train de leur appliquer consistait exactement en cela. Il s'en fichait à présent, surtout après l'affaire Islam. Ils avaient « creusé » pendant toute une année, lui et ses collègues, afin de remettre toutes les pièces du puzzle en place pour reconstituer le cercle vicieux du trafic d'héroïne. Ils découvrirent que le réseau en question avait complètement envahi l'Italie. Maintenant, le Kosovar si entreprenant, qui s'avérait être le chef en question, commençait à implanter ses antennes en France.

Dupont avait fini par organiser l'une des actions internationales les plus réussies, action qui avait permis à son équipe d'arrêter cent quarante-deux personnes et de mettre la main sur près d'une tonne de drogue et énormément d'armes. Tout cela en un temps record – pas plus de huit heures. Il est vrai que la somme d'argent sur laquelle ils étaient tombés ne correspondait pas à celle qu'ils espéraient, mais... il eut tout de même la chance que le chef de cette bande, Bessic Islam, se trouve à ce moment-là au Kosovo dans le périmètre des policiers français sur place. On l'avait mis à l'ombre dès le matin à sept heures trois minutes très précisément. Avant même d'avoir pu commencer l'interrogatoire, ils avaient reçu l'ordre du chef d'Interpol sur place de bien vouloir le libérer. Le gendarme français, formateur des policiers sur place, n'avait pas obéi à cet ordre et finit par envoyer le prisonnier en question en Italie par hélicoptère. Malheureusement, les Italiens finirent par répondre aux injonctions des Américains et libérèrent celui-ci sous prétexte que c'était l'un des leaders de l'ALK* et que s'ils n'exécutaient pas l'ordre d'Interpol, cela provoquerait un scandale diplomatique. Ils lui avaient donné tous les autres trafiquants, mais tout ce que cela lui avait permis de faire c'était de bloquer le compte qu'Islam possédait dans une banque

suisse.

Dupont avait été promu par ses supérieurs qui espéraient le satisfaire de cette façon, mais il était très déçu. Quelque temps plus tard, Dupont fut informé, de façon officieuse, que le chef en question, s'étant trouvé dans la même voiture qu'un dirigeant du « Hamas », fut victime d'un « accident » et que lui et son compagnon furent parachutés dans l'autre monde, éparpillés en mille morceaux. La voiture avait une plaque d'immatriculation palestinienne.

Comment ne pas respecter les juifs ! À la différence des autres, lorsqu'ils croisent sur leur route le diable en personne, ils ne sortent pas la bible, mais le bâton. S'ils n'arrivent pas à le raisonner et à faire de lui quelqu'un d'humain, au moins ils ne se retrouvent pas à sa merci.

C'est vrai qu'il est difficile d'instaurer des limites. Dupont se souvenait de la fois où, lors d'une action commune en Arabie Saoudite, ses collègues sur place avaient fini par liquider un groupe qui transformait de l'héroïne en provenance d'Afghanistan. L'impressionnante quantité de drogue avait permis de les localiser – et cette action, impitoyable et diffusée délibérément par les médias, servit d'avertissement aux trafiquants. Après quelques missions de ce type, ces derniers cessèrent d'implanter leurs antennes dans le pays. Mais ils ne furent pas arrêtés, ils ne firent que se déplacer au Qatar. La drogue, déjà remaniée, avait continué d'enrichir l'armée américaine présente en Arabie Saoudite. Dupont reçut un coup de fil du responsable du service scientifique à Lyon. C'était un contact très utile, car il lui communiqua dans le détail l'itinéraire de la drogue en fonction de sa qualité et des additifs qu'elle contenait. Les informations complémentaires seraient connues deux semaines plus tard. Le responsable était un jeune homme très agréable. Malheureusement, il habitait très loin et ils se voyaient très rarement. Dupont lui demanda de transmettre l'information directement à ses collègues. Sans ordinateur devant les yeux, il ne se sentait pas très à l'aise avec toute cette terminologie scientifique. Le Lyonnais comprit et lui simplifia l'information : la drogue était en provenance de Colombie. Elle avait déjà traversé le continent africain et l'Espagne. La ville de Marseille était déjà bien contaminée. Il était sûr à quatre-vingt-dix pour cent qu'elle avait été déjà coupée dans le laboratoire africain. Les collègues parisiens étaient effectivement au courant et la surveillaient depuis deux mois déjà. Le responsable lyonnais était un véritable ami ! Dupont le remercia de tout coeur et transmit immédiatement

l'information à ses collègues.

Philippe lui reprocha d'avoir continué à travailler pendant son arrêt maladie et, en blaguant, le menaça d'aller se plaindre au syndicat. Une fois la conversation terminée, Dupont se rendit compte que jusqu'à onze heures, heure à laquelle arriveraient les laborantins pour effectuer le contrôle, il restait encore une heure et demie. Il alla prendre le vélo de Jean-Michel. Le maillot de cycliste serait probablement trop grand pour lui, mais il n'avait pas envie d'aller jusqu'à l'appartement pour prendre le sien.

□

Dupont prit une douche regrettant qu'il ne lui restât pas suffisamment de temps pour prendre un bain et utiliser la baignoire et son jacuzzi. Il était physiquement fatigué, mais en meilleure forme psychologique.

Il sentit une bonne odeur en provenance de la cuisine, mais n'osa pas s'y introduire. Le général Innocence ne permettait à personne d'y entrer, même pas Anne. Dupont alla vérifier si elle n'avait pas mis des amuse-gueules sur la table dans le séjour pour ceux qui étaient déjà affamés.

Il aperçut Anne dans le bureau de Jean-Michel devant son minuscule netbook. Elle communiquait avec quelqu'un et tirait sa langue comme une gamine devant la webcam. Dupont se sentit jaloux, mais se rappela que bientôt ils seraient envahis par une horde de médecins qui allaient l'interrompre.

Soudain apparut Betty, les joues rouges. Dupont se demanda si la bonne hacker qu'était Anne était au courant que Betty était rentrée de l'école avant l'heure prévue. Dès qu'il vit la gamine se diriger vers la cuisine, Dupont l'interpella avec une note de complicité dans la voix :

- Si tu peux, prends aussi un petit délice pour moi !

- Pas de problème ! répondit Betty en rigolant. J'ai eu dix-huit et demie en technologie, elle ne peut rien me refuser ! Que veux-tu que je te prenne ?

- Je ne sais pas, répondit Dupont. Je ne sais pas et je n'ose pas entrer. Ce n'est pas moi qui ai eu dix-huit et demi. Si je ne m'abuse, cela sent les frites. À toi de voir ce que tu peux embarquer !

On sonnait à la porte. Dupont se cacha et attendit qu'Innocence ouvre. Ils entrèrent dans la cuisine, Betty et lui, en marchant sur la pointe des pieds, et prirent une poignée de frites chacun. Cela brûlait,

mais pas au point de les laisser tomber par terre. Ils avalaient les frites comme s'ils étaient affamés depuis un bon moment et Dupont constata avec étonnement que Betty les finit avant lui. Elle prit une fourchette et remplit toute une assiette. Dupont attrapa quelques frites de plus en regardant avec jalousie l'assiette qui était soi-disant une assiette d'enfant. Il avait envie, tout à coup, que sa main prenne la forme d'un hérisson pour qu'il puisse accrocher les frites si appétissantes sur ses piquants.

Dupont entendit des pas dans la maison et ils sortirent tous deux à toute vitesse de la cuisine. Il laissa la gamine désobéissante monter l'escalier, quant à lui, il se précipita dans la salle de bains pour se laver les mains.

Une fois dans le salon, on s'aperçut vite de la bêtise qu'il venait de faire à l'expression de son visage.

- Ma chère, tu le connais bien, ce célèbre flic, voleur de frites, n'est-ce pas ? dit-il en regardant la chef du service médical, Innocence.

- J'ai l'impression d'assister à un cambriolage, lui répondit-elle en lui tendant sa main de doctoresse. Si je fais confiance à mon nez, il faudra qu'on te ligote avant de nous jeter sur les frites et avant que mes laborantins n'arrivent !

- À cet effet, je propose la ceinture du peignoir contre une portion de frites, intervint Anne en entrant dans le salon.

- Vous êtes des sauvages ! Comme si vous ne pouviez pas attendre, comme des gens normaux, que je finisse de préparer le déjeuner. Je ne prépare pas des frites pour les manger toute seule ! dit Innocence en protestant, sans vraiment faire semblant, et en prenant la direction de la cuisine.

- Attention ! Attendez-vous à entendre un cri ! dit Dupont tout bas. Et le cri suivit. Innocence apparut avec une grande fourchette à la main qu'elle tenait de façon menaçante.

- Betty a eu dix-huit et demi en technologie et..., dit Dupont en laissant sa phrase en suspens tout en se dirigeant vers la terrasse.

- Tu viens d'échapper à la punition encore une fois, mais c'est toi qui seras chargé de surveiller les frites dans la cuisine ! Et la professeur furieuse accrocha le tablier à son cou.

Avant qu'Anne ne l'ait désigné du doigt, Dupont ne comprit pas pourquoi tout le monde autour de lui éclatait de rire. Sur le tablier, à la place des habituelles cerises, fraises ou autres fruits et légumes, on voyait de belles frites.

Le rire dépassa, à nouveau, les limites de « la normalité » et on pouvait l'entendre dans toute « la fabrique ». Lorsque retentit la sonnette, ils éclatèrent tous les trois d'un rire qui allait jusqu'aux larmes. Ils se faisaient des signes entre eux pour aller ouvrir la porte, mais dès que l'un d'entre eux arrivait à reprendre sa respiration et essayait de se diriger vers la porte, l'hystérie les reprenait de plus belle. Les yeux pleins de larmes, Dupont cria en direction de la porte :

- C'est ouvert !

Les deux laborantins n'étaient jamais venus chez Innocence. Comme ils se rendaient compte que personne ne viendrait les accueillir, ils commencèrent à monter les marches tout seuls. prévenus de certains effets inattendus de la fameuse molécule, ils s'étaient équipés de masques, semblables à ceux qu'utilisent les cosmonautes.

La suite fut indescriptible. Leur supérieure, Innocence, en essayant de leur expliquer les raisons de ce fou rire finit par les contaminer. Dix minutes plus tard, Betty, Dieu seul sait comment, réussit à aller ouvrir la porte au médecin responsable de la sécurité dans l'institut, Madame Alexandra Colin, venue voir Innocence. Ce qu'il vit lui fit peur – toutes ces personnes à terre, pliées en quatre en proie à un rire irrépressible – et il finit par appeler au secours les pompiers.

Anne parvint à reprendre le contrôle et emmena le médecin hors du séjour. Rien que le fait d'imaginer l'arrivée des pompiers finit par calmer tout le monde pendant un petit moment jusqu'à ce que l'un des laborantins se mette à décrire le fou rire qui avait atteint tout le monde et les contorsions hilarantes de ses collègues avec leur masque à gaz sur le visage. L'hystérie reprenait par moments, moins prolongée qu'avant et entrecoupée cette fois-ci de hoquets, à cause du manque d'oxygène. La doctoresse appuya sur quelque chose qui se trouvait sur son bras, se calma et alla rejoindre le médecin. Le médecin, sous le regard attentif d'Anne qui n'arrêtait pas de tout contrôler, était en train de téléphoner pour annuler l'intervention des pompiers. Ils revinrent tous les trois dans le séjour, afin de calmer les autres.

- Je ne veux pas que vous me racontiez les raisons pour lesquelles on était en train de rire tout à l'heure comme des fous ! Dupont, allez fumer votre cigarette dehors et enlevez votre tablier, dit Innocence d'une voix autoritaire.

Il ne fallait pas prononcer le mot « tablier » ! C'est comme si elle lui avait dit de rendre son tablier. L'hystérie les reprit de plus belle et personne d'entre eux n'arriva à se calmer avant l'épuisement total. À ce moment-là, le médecin leur ordonna, par gestes, de tous se séparer et finit par quitter la maison le premier. Ils le virent dans la cour, plié en deux. Ils le suivirent dehors, les uns après les autres. Dupont se reprit une fois arrivé à la hauteur de l'atelier de péniches. Si quelqu'un de l'extérieur observait la bande il aurait pensé qu'ils étaient légèrement fous. Avaient-ils des problèmes de ce côté-là ? Le doute le fit revenir sur terre. Pour être vraiment sûr que la crise d'hystérie ne le reprenne pas, Dupont essaya de s'imaginer qu'il avait remis le tablier de tout à l'heure. Sans effet ! Cela ne l'influença plus et il pouvait revenir sur ses pas et rejoindre les autres !

En rentrant, Dupont croisa le médecin traitant et lui demanda s'il connaissait les raisons de ce fou rire qui les avait pris. Celui-ci lui répondit que c'était une réaction naturelle de l'organisme, pour éliminer le stress accumulé. Apparemment, ils en avaient eu un besoin immédiat.

Innocence, même sans avoir préparé d'autres frites, les invita à déjeuner. Les docteurs avancèrent des explications complexes pour justifier les fous rires. Le déjeuner fut accompagné par une bouteille de vin vieux de plusieurs années. Ils plaisantaient, mais leur rire restait dans les limites du raisonnable. Tous s'accordèrent pour dire que, question travail, c'était un jour sans. Les laborantins réussirent tout de même à effectuer les tests pour lesquels ils étaient venus : personne n'était souffrant ni atteint d'un quelconque virus. Voilà pourquoi Anne proposa à tout le monde d'aller visiter les nouveaux bains russes qui venaient d'ouvrir, dans le village d'à côté. « On goûtera tous au fouet qu'ils utilisent pour être en bonne santé », ajouta-t-elle en souriant.

□

L'un des deux laborantins refusa avec regret, car il était obligé de remplacer le fouet par la roulette du dentiste. Sans quoi ce serait la troisième fois qu'il allait reporter ce rendez-vous par peur de la douleur. Maintenant, il avait tout le courage nécessaire, grâce au fou rire dont il avait bénéficié, pour affronter l'épreuve. Le médecin traitant, quant à lui, décida de prendre Innocence avec lui et l'emmener à son cabinet où il comptait accrocher le panneau « en grève » sur la porte. Leur syndicat les avaient appelés à faire grève le jour d'avant pour passer d'un tarif de vingt-deux euros par consultation à vingt-trois euros, mais le médecin avait estimé que le lendemain cela aurait plus d'impact.

Dupont supposa que le médecin profiterait de son déplacement en voiture avec Innocence pour l'interroger sur son état de santé, sur le trajet vers le cabinet. Cela ne l'inquiétait pas, car même le médecin était un grand fan d'Innocence. Anne prit Alexandra dans sa voiture et demanda à Dupont de monter avec les deux laborantins dans leur voiture de service.

La file de voitures prit la direction du cabinet dentaire. Ils abandonnèrent à son triste sort le brave laborantin tremblant dans la salle d'attente du dentiste, avec qui il n'avait rendez-vous que trente minutes plus tard. Ensuite, ils prirent la direction de l'appartement de Dupont qui récupéra sa propre voiture. Enfin, ils laissèrent la voiture de service des laborantins sur le parking de l'Institut et partirent avec Serge, l'autre laborantin, en direction des bains russes.

□

Vendetta était hors d'elle. Les petits Tsiganes qui travaillaient sous ses ordres avaient réussi à arriver à temps aux bains russes, mais n'étaient pas entrés. La vapeur qui allait soi-disant abîmer leurs dictaphones leur servait de prétexte pour rester dehors. Malheureusement, ces dictaphones, aussi vieux soient-ils, étaient le seul équipement efficace pour enregistrer les conversations – tout autre appareil servant à écouter ou à observer, même le plus moderne et le plus sophistiqué, était mis hors service par l'appareil dont se servait Anne. Les nouveaux dictaphones numériques ne fonctionnaient pas non plus. Comme quoi il n'y avait que ces antiquités, ramenées de Roumanie, qui fonctionnaient à merveille. Ils réussirent même à neutraliser le système d'alarme qui était installé. Malheureusement, il fallait que quelqu'un prenne le risque d'y entrer, à chaque fois. Car, même si la propriété était immense et facilement accessible, le risque existait toujours. Les greniers de « la fabrique » s'étaient transformés en quartier général des jeunes Roumains. Les enregistrements continuaient.

À cause de la vengeance promise, Vendetta était obligée de prendre des mesures par rapport à quelques prisonniers pour les faire taire : soit dans le vrai sens du terme, soit en les soudoyant. Elle effectua un prêt sur gage de l'or et des diamants qu'elle possédait. Après cela, elle prit une grande partie de l'argent, bien plus que la somme nécessaire, afin de pouvoir continuer la filature. Elle voulait partager avec quelqu'un ses découvertes et prendre des conseils auprès de têtes pensantes. Mais au bout du compte,

son instinct de bête sauvage faisait qu'elle jugeait les événements et prenait les décisions finales toute seule. Vendetta attendait de voir l'issue des événements, ce qui, selon elle, ne prendrait pas plus d'une semaine.

□

Dupont se sentait comme un phénix qui venait de renaître de ses cendres. Il ne s'était pas attendu à ce que le sauna produise un effet aussi bénéfique sur lui... Serge, le laborantin, était tellement détendu qu'il réussit à peine à articuler quelques mots pour lui conseiller un endroit où garer la voiture. Et c'est tout juste s'il ne s'était pas allongé sur le banquettes arrière. Dupont ressentait une petite jalousie envers lui qui n'était pas obligé de conduire et pouvait profiter pleinement de l'insouciance de cet après-midi. Il attendait impatiemment de se retrouver sur le fauteuil de relaxation. Cela lui rappela non seulement qu'il avait cassé le sien pendant ses crises de colère, mais aussi qu'Anne voulait qu'ils se retrouvent tous les trois à « la fabrique » le soir même. Dupont avait très envie de s'y opposer et de ne plus s'intéresser à toute cette histoire, du moins pendant un petit moment, mais il savait très bien qu'il ne le ferait pas. Il ne faisait pas partie de ceux qui remettent le travail au lendemain.

Il déposa Serge et prit le chemin en direction de son appartement. Il avait envie de changer de vêtements. La voix électronique de son répondeur diffusa celle de sa belle-mère qui savait se montrer pleine d'attention et d'inquiétude envers lui. Il fallait que Dupont lui téléphone à tout prix sans quoi elle était capable de commencer des recherches dans tous les hôpitaux pour le retrouver. Il promit à son beau-père, sur qui il était tombé en passant le coup de fil, d'effectuer la visite du studio qu'ils lui avaient trouvé, afin de ne plus profiter de leur F4 qui selon eux était trop spacieux pour une personne seule. Oui, il était grand temps de résoudre ce problème, mais... Dupont n'avait pas aucune envie de s'en occuper. À tel point qu'il se demandait s'il ne valait pas mieux payer la différence de 400 € pour le loyer à ses beaux-parents à qui cette somme manquait dans leur budget de retraités.

Le loyer du studio était de 450 € et il préférait payer la différence de prix plutôt que de devoir se réhabituer à vivre dans un endroit qu'il ne connaissait pas. Ce goût amer qu'il ressentait, lui rappelant qu'il était un « arbre déraciné », ravivait d'anciennes blessures. Une petite alarme, quelque part au fond de lui, lui signalait qu'il avait oublié quelque chose. Il sortit en vitesse de chez lui sans même s'en préoccuper, car il ne voyait pas ce que cela pouvait être.

□

- Je m'attendais à ce que tu arrives un peu plus tard ! dit Innocence à Dupont avec un sourire. Anne n'est pas encore arrivée et j'en profite pour passer un moment d'insouciance dans la galerie.

- Dans ce cas, nous allons être deux, répondit Dupont en se souvenant du grand canapé ovale qui se trouvait là-bas et dont Jean-Michel était si fier. Il ne pouvait pas être comparé à l'effet produit par les fauteuils de relaxation, mais les tableaux d'Yvonne allaient chasser toutes les questions qui affluaient sans arrêt dans sa tête.

- Je vais te préparer du café dans la cafetière à verseuse pour que tu puisses en prendre à volonté. Mais si tu veux fumer..., ce sera sur la terrasse ! Tu sais très bien que Jean-Michel interdit que l'on fume dans la galerie.

- D'accord ! répondit Dupont prenant la direction de la terrasse. Vous, les non-fumeurs, êtes de vrais terroristes sans une once de tolérance ! À cause de la persécution que vous exercez sur nous, les fumeurs, bientôt nous n'oserons même plus montrer notre nez dans la rue de peur d'affronter votre regard de gens bien-pensants.

- Je t'en prie, Dupont ! Ne recommence pas ! Nous en avons discuté assez longuement et à plusieurs reprises ! Si l'État ne tirait aucun bénéfice de la vente de votre drogue en empochant au passage vingt pour cent des ventes, c'est toi qu'on mettrait en prison, dans la même cellule où tu as osé emprisonner Betty. À l'évidence, Innocence allait lui rappeler cet épisode pendant très longtemps. Il réfléchit quelques instants en se demandant s'il ne serait pas utile d'expliquer à Innocence que, selon la loi, même pour une aussi petite quantité, les mineurs encouraient des peines de prison avec sursis. Puis il renonça, ravala sa salive et sortit prendre sa portion d'air empoisonné.

La maîtresse de maison lui rapporta le café dans une grande tasse, comme il aimait, et continua avec le sourire aux lèvres :

- Je vous ai promis qu'une fois que j'aurai terminé mes recherches sur cette molécule, je consacrerai mes prochaines recherches à une autre molécule capable de faire oublier le tabac pour toujours. À condition bien sûr, que l'on m'en donne la permission, car les intérêts financiers et autres priment sur la

santé, dit Innocence avec tristesse.

- Prends soin de toi, avant de t'occuper des autres, dit Dupont, puis il devint confus en se souvenant que c'étaient les paroles d'Anne. Innocence comprit sa réaction et le laissa à ses réflexions sur le contenu de sa phrase.

- Je descends, dit Innocence, et je te laisse seul. Je voudrais continuer la méditation que j'avais commencée avant ton arrivée en m'imaginant le bruit provoqué par le fouet des bains russes et non les volutes de fumée de ta cigarette... Les dernières paroles prononcées par Innocence s'estompaient peu à peu.

Dupont monta l'escalier, entra dans l'une des chambres d'amis et, malgré le froid qui régnait à l'intérieur, finit par s'allonger sur le lit.

Dupont se réveilla engourdi. Il remarqua qu'on l'avait couvert, mais apparemment, son corps gelé n'avait pas toléré la délicate attention de la maîtresse de maison. Sa veste était tellement froissée qu'elle ressemblait à de la pâte à modeler. Il l'enleva. Il trouva un pull en cachemire appartenant à Jean-Michel et l'enfila par-dessus sa chemise. Avec ses manches enroulées jusqu'aux coudes, il avait l'air étrange, mais cherchait un moyen pour se réchauffer. Dupont descendit dans le salon, se remplit un verre de bourbon, mais aperçut ensuite une bouteille d'eau-de-vie bulgare, et reversa le bourbon dans sa bouteille. L'eau-de-vie avait pris un léger goût de whisky à cause des quelques gouttes de bourbon restées au fond du verre, mais l'odeur de raisin, mélangée aux herbes magiques et médicinales, envahit son corps et l'enveloppa d'une chaleur venue de son pays natal. Il s'allongea sur le canapé et chercha une cigarette dans ses poches ; n'en ayant pas trouvé, il monta l'escalier pour en chercher une dans sa veste tout en se disant que, finalement, un studio avait ses avantages.

- J'espère que tu ne vas pas t'enivrer ! Si je me souviens bien l'eau-de-vie bulgare se boit avec le horsd'oeuvre

! lui envoya Anne en guise de bonsoir, tout en entrant dans le séjour.

- Innocence est dans la galerie et je ne sais pas où se trouvent les hors-d'oeuvre, essaya de se défendre Dupont.

- Dans le réfrigérateur. Si tu l'ouvres, tu peux aussi trouver ton fromage préféré, la feta. L'huile se trouve sous l'évier et le piment rouge dans le placard de gauche. Car la feta, c'est bien connu, se déguste légèrement huilée et saupoudrée de piment rouge, n'est-ce pas ? ! Tu peux ramener aussi les petits verres prévus spécialement pour cet alcool. C'est bien toi qui en avais fait cadeau à Innocence et Jean-Michel pour l'anniversaire de leur mariage. Ils se trouvent quelque part dans l'un des placards au-dessus de l'évier. Tu trouveras bien. Si l'on prend l'apéritif, faisons-le au moins dans les règles de l'art selon votre tradition bulgare. Je vais descendre pour sortir Innocence de sa transe médiatique. Cela doit lui suffire pour aujourd'hui, décida la générale en chef.

Rapidement, Dupont découpa le fromage en petits cubes, les assaisonna avec de l'huile et les saupoudra de piment rouge. Le découpage en petits cubes faisait aussi partie de la tradition. Il retrouva les verres spéciaux et dressa la table du salon. La bouteille, remplie d'eau-de-vie, y prit place. Dupont vida son verre et remplit les trois petits verres. Au moment où il se dirigeait vers la cuisine pour y laisser le grand verre qu'il avait pris, les deux dames entrèrent.

- Ce n'est pas juste ! s'exclama Dupont. Vous vous êtes mises sur votre trente-et-un comme si c'était Noël. Et moi, alors... ? dit-il en levant les mains dans un geste de désespoir.

- Oh, ce n'est pas bon pour toi de faire le coq ! Ce ne serait pas mal si ta fierté d'Artaban prenait d'autres proportions pour que l'on soit sur un pied d'égalité, finit par le mettre à sa place Anne. Nà zdravé (Santé) ! continua-t-elle avec un fort accent, mais en prononçant le mot en bulgare et en levant son verre.

- Nà zdravé ! répondirent Dupont et Innocence en souriant et en trempant leurs lèvres dans l'alcool. Leurs fourchettes se retrouvèrent suspendues au-dessus de la seule assiette dans laquelle était servi le fromage, chacun attendant son tour pour en piquer un cube. Leurs yeux pétillaient.

- En un instant, j'ai pu voir dans vos yeux les montagnes bulgares couvertes de verdure, dit Dupont en essayant d'exprimer ce qu'il ressentait.

- Nous le savons déjà, répondit Innocence. Les montagnes qui se trouvent dans tes yeux sont bien plus nombreuses que celles qui se trouvent dans les nôtres. Elle lui fit un clin de l'oeil.

Après le toast, ils s'assirent et Innocence plia ses jambes en froissant impitoyablement son pantalon de soie. Dupont et elle commencèrent à rire, mais Anne, la cerbère, intervint immédiatement et les arrêta

net :

- Ça suffit, je trouve que nous avons eu notre dose de rire pour la journée ! Il est temps de revenir aux choses sérieuses. Maintenant c'est à toi de parler, dit-elle en regardant Innocence. Monsieur Dupont et moi, nous t'écoutons. Cette fois-ci, même ses blagues n'arrivaient plus à détendre l'atmosphère. Tu peux commencer par les faits que nous connaissons déjà et, sache que tu n'as pas à t'inquiéter ! Nous ne nous trouvons pas devant un tribunal. Nous essayons de nous aider les uns les autres mutuellement !

- C'était à toi de commencer, normalement. Innocence essayait d'y échapper, mais sa tactique ne marchait pas.

- En prenant en compte la journée d'aujourd'hui tu as eu la possibilité de recharger suffisamment tes batteries. Logiquement, maintenant tu devrais être prête à affronter l'évidence en face ! Il n'y aura pas de meilleure occasion. Bon courage ! dit à son tour Anne en regardant Innocence avec un clin d'oeil.

- Je dois commencer par quoi ? Nous nous connaissons tellement bien que... De plus, depuis hier, j'ai appris que tu es au courant même de certains de mes secrets professionnels. Alexandra m'a fait comprendre que tu es au courant de bien plus de choses qu'elle, moi et le responsable de l'Institut pris ensemble ! Les membres de la commission ne peuvent pas être contrôlés. Je te crois ! Mais..., quant à Vladi, en tant que policier il n'a pas le droit d'avoir cette information !

- Ne t'inquiète pas pour cela ! Si la confidentialité te pose un problème je peux demander à ce que tu sois contactée par le CNRS, mais pour cela ils seront obligés de contacter ton supérieur hiérarchique, bien sûr. Par la suite, il t'informera, lui-même, qu'à ce niveau, c'est moi qui décide qui peut être mis au courant de quoi.

- Que tu sois informée de tous les événements qu'on ne faisait que deviner, c'est un fait. Le laborantin en question est déjà mort. Tu as raison quand tu soutiens que nous aurions pu mourir avec lui s'il ne s'était pas trompé. La pression est terrible ! Il n'y a pas que moi qui ai besoin de repos, mais toute l'équipe de chercheurs. La voix de la maîtresse de maison prenait de plus en plus d'assurance. Le risque est trop grand ! Même les Russes qui en général ne s'inquiètent pas concernant le nombre de victimes parmi les chercheurs, même eux ont fini par abandonner ces recherches, n'est-ce pas ? Les Américains nous observent comme si nous faisons partie des souris cobayes que l'on tient enfermées dans un laboratoire. Je sais très bien que Stefan est de l'un des leurs, mais je m'en fous royalement. Il est le seul qui puisse me remplacer. Et si les Yankees ne le payaient pas, il aurait accepté la proposition du test, que lui faisaient les Suisses, sans réfléchir. Je ne sais pas quel est son complexe, mais il ne jure que par l'argent. Ses capacités énormes sont subordonnées à la motivation financière et il risque fort de se laisser influencer par les Russes contre une importante somme d'argent. Mon Dieu, je n'aurais jamais cru que j'allais arriver un jour à de telles conclusions, quant à m'exprimer de cette façon, n'en parlons pas ! Le choc avait provoqué la crispation de son visage.

- Pour Dupont, tout ce que tu dis en ce moment, ce sont de nouvelles informations, mais pas pour moi, intervint Anne. Pour te rassurer, je peux te dire que Stefan ne peut même pas respirer sans que l'on ne l'enregistre ! Et cela ne concerne pas que les Américains ! Ils sont au courant uniquement de ce que l'on veut leur fournir comme information. Il faut savoir que nous ne nous trouvons pas en Bosnie et les intérêts nationaux français existent aussi, indépendamment des leurs. Jusqu'à quand – on ne peut pas le savoir, mais pour l'instant on tient bon !

- Ce n'était pas en Bosnie, mais au Kosovo que j'ai eu un échec, intervint Dupont.

- En ex-Yougoslavie si tu préfères, cela ne change rien ! Eh oui, c'est bien pour ça que j'ai choisi cet exemple, dans le but de t'atteindre personnellement ! Pour te faire comprendre que tu n'es pas le seul à être victime de cette douleur ! Mais la douleur partagée est à moitié soulagée ! dit Anne.

- Vraiment ? intervint Innocence qui avait fini par « se réveiller ». – Si vous rajoutez les problèmes de ces derniers temps à mes problèmes personnels, vous comprenez très vite pourquoi j'ai accepté d'être « malade » pendant cinq jours. Si je deviens aussi accro à l'Institut que toi de ton service anti-drogues, regarda-t-elle Dupont, les conséquences en seront imprévisibles.

- Je pensais que tu allais commencer par-là, l'interrompt Anne. Nous comprenons ces problèmes-là bien mieux que tu ne te l'imagines et ils sont peut-être plus faciles à partager.

- Oui et non ! continua Innocence. Je sais que Jean-Michel se rétablira. Mais le choc de le voir dans un tel état fait que je me trouve quasiment dans le sien. Je n'avais jamais cru à l'attachement maternel jusqu'à maintenant. Depuis que c'est arrivé, je comprends que si Betty n'existait pas je l'aurais probablement déjà rejoint au service de psychiatrie. Et non pas en tant que simple visiteur. J'ai réussi à

concentrer ma colère sur le crétin qui fait partie du personnel de la banque et à qui nous devons toute cette tragédie. Si j'étais un homme, je lui aurais arrangé son sourire de gosse de riche ! Il se trouve que j'ai contacté certaines de mes relations et on lui prépare sa démission ! Il est sûr que cela ne nous rendra pas l'argent, mais au moins je pourrais dormir sur mes deux oreilles ! Innocence nota que Dupont se préparait à la contredire, mais continua son monologue en le regardant : Je suis au courant que c'est la politique de la banque en question, mais les banquiers ont les bras un peu trop longs. Et il se trouve que le moment est mal choisi pour que l'on change de banque !

- Les vérifications que vous vouliez que je fasse et que j'ai effectuées grâce à mes collègues de la police financière, m'ont permis de connaître le vrai coupable, mais tu connais probablement déjà son nom si tu te prépares à lui donner une leçon. Derrière lui se trouve tout un groupement qui, par ailleurs, est lié à tout un tas de banques ! Et oui, il est vrai qu'ils ont les bras un peu trop longs, c'est le moins que l'on puisse dire. Sur ce point je suis d'accord avec toi. Le visage viril de Dupont exprimait le soulagement qu'il ressentait en donnant cette information. Il se souvenait maintenant combien de temps et d'énergie, il avait dépensés pour préparer Innocence à cette information qui finalement pouvait être expliquée en quelques répliques très simples. Dans le contexte actuel, ces phrases sonnaient même comme une chanson – on avait l'impression d'entendre les cris des oiseaux, tellement elles étaient simples.

- Il est plus facile de couper les bras lorsqu'ils sont longs ! – Intervint Anne. – Peu importe combien de fois vous allez changer de banque ; tu peux me croire : elles sont toutes pareilles ! Je n'ai pas envie de rentrer dans des analyses complexes, mais ton Bill Clinton préféré fait partie des plus grands coupables de cette machination. Autrement dit, excepté quelques banques musulmanes dont l'existence est basée sur d'autres principes que les principes financiers et les principes de gain, il y a des nouvelles banques coopératives, fondées sur le principe moral, qui sont en train de voir le jour aux États-Unis. Il est, malheureusement, un peu trop tôt pour savoir quelles proportions cela pourra prendre. Une partie des Américains en ont assez de casser leurs comptes uniquement au nom de pourcentages plus élevés ou d'actions plus intéressantes. La banque en question s'agrandit de jour en jour. Maintenant, avec un ton moins passionné, Anne rajouta : Mais les enjeux sont à un tel niveau que les concurrents peuvent la ruiner d'un instant à l'autre. C'est une alternative qui n'est pas encore exploitée, mais elle mérite tout de même notre attention ! Le moment n'est pas encore venu – nous lui consacrerons du temps durant la seconde phase !

- Nous parlons de choses qui nous dépassent de loin et notre discussion ne fait que renforcer la douleur, intervint Dupont. Les « intérêts » américains m'ont pris deux ans de travail inutile et ils ne représentent rien d'autre que la plus grande déception de ma vie. Le groupe pharmaceutique, coupable de la mort de ma famille, appartient à hauteur de quarante pour cent aux fonds de pensions américains. Que me restet-il ? Accuser les retraités de vouloir toucher l'argent qui leur est dû ?

- J'avais prévu la journée d'aujourd'hui pour l'intervention d'Innocence, intervint Anne sagement. Mais la synthèse que tu fais des raisons qui ont provoqué une telle douleur chez toi est on ne peut plus claire. Je vous propose que nous marquions une pause et que nous allions dîner. Qu'en dites-vous ? Comme nous ne t'avons pas laissé te préparer, ma chère, je vous invite au restaurant ! dit Anne.

- C'est d'accord, mais à condition que je puisse passer par chez moi pour me changer, sourit Dupont. Dans quel restaurant voulez-vous aller ? Je viendrai directement sur place.

- Devine ! Regarde bien la liste des sociétés victimes des mêmes escrocs, que tu as reçue de tes collègues de la brigade financière ce matin. Il n'y en a qu'un de restaurant, lui répondit Anne.

- Concerné par la même banque ? interrogea Innocence.

- Oui, mais uniquement par cette agence. Je vous montrerai, demain, les statistiques du département et... les statistiques nationales ! Mais derrière elle, indépendamment du fait que ce soit affiché sur un écran ou que ce soit imprimé sur papier, se cache la douleur de familles entières, dit Anne.

- Je n'ai pas envie d'y penser le soir ! dit Dupont d'un air fatigué. Je n'ai pas fini de régler mes propres problèmes pour m'occuper de ceux des autres !

- Oui, tu as raison, mais nous n'allons pas rester affamés tout de même ! J'ai oublié de te demander : est-ce

que cela te dérange de rester dormir à la maison pendant ton arrêt maladie ? Innocence le regardait avec un sourire charmant sur les lèvres. – Prends quelques vêtements chez toi, car si Jean-Michel te voyait avec sa Ralph Lorrain préférée, il te tirerait les oreilles. Son visage souriant avait du mal à cacher la confusion qu'elle ressentait en faisant cette remarque.

□

La soirée se passa sans émotions, c'était soi-disant pour éliminer le stress et goûter à des choses simples. Le repas était bon et préparé selon les traditions alsaciennes : bien copieux. En fin de soirée, ils comprirent que le patron du restaurant était l'une des victimes du conseiller financier de Jean-Michel. Et il était dans la même situation désespérée, on pouvait le voir à la noirceur de ses yeux, remplis de rage, qui transparaissait malgré son hospitalité professionnelle.

Anne avait décidé de les gâter avec quelques films, court-métrage, en noir et blanc de Laurel et Hardy. Ayant pris sa dose de rire de la journée, après les films, chacun se dirigea vers sa chambre.

□

Le lendemain matin, Dupont alla courir un peu. Il avait pris son survêtement, mais pas ses poumons de réserve. Sa santé, il l'avait laissée dans les caisses des producteurs de tabac. Au lieu de se sentir « tonifié », il se sentit encore moins bien. Dupont réussit à atteindre la boulangerie du village, acheta des croissants au chocolat pour le petit-déjeuner et les journaux quotidiens.

Lorsque la gamine partit à l'école, Anne convoqua le conseil de guerre comme on pouvait s'y attendre. Dupont comprenait qu'aujourd'hui c'était son tour de creuser sa propre douleur et il n'était pas très enthousiaste à l'idée de ce qui l'attendait, mais il le devait sinon à Anne, la « Madame Je Sais Tout », du moins à Innocence.

Il se demandait par quoi commencer. Anne lui laissa le choix. Il exposa brièvement l'histoire de son intégration difficile et le changement de nom dans le but d'éviter la xénophobie. Le goût amer qu'il ressentait en racontant cette période de sa vie était insupportable et, en faisant cela, il avait l'impression de jeter à la corbeille tous ses succès.

- Ne va pas aussi vite ! l'arrêta Anne. C'est important pour toi, si cela ne l'est pas pour nous, que tu puisses sortir toute cette tristesse que tu as enfouie au fond de toi, en la verbalisant. Une fois canalisées, nos douleurs, la mienne, la tienne, celle d'Innocence et de Jean-Michel, seront harmonisées et elles nous seront nécessaires pour nous aider à nous battre tous ensemble, l'interrompit Anne en terminant sa pensée d'un air rêveur et mystérieux.

- De quoi tu parles ? Nous battre contre qui ? Contre quoi ? l'interrogea Dupont, énervé d'avoir été interrompu au beau milieu de sa confession.

- Je ne peux pas te répondre maintenant, mais tu comprendras un peu plus tard ! Nous avons le temps ! Abstiens-toi de poser des questions, et raconte-nous s'il te plaît ! Ta tentative de t'en sortir avec une sorte de synthèse préparée à l'avance était très habile, mais tu n'y arriveras pas comme ça. Nous ne te demandons pas des détails du genre : de quelle couleur étaient les cheveux de l'assistante sociale qui mettait les nerfs de ton père à vif, car elle n'arrivait pas à se trouver un autre travail ! intervint Anne.

- Comment le sais-tu ? Les yeux de Dupont sortaient de leurs orbites. Il était perplexe.

- C'était ton premier écrit en langue française. Tu n'avais que sept ans lorsque tu avais adressé, personnellement, une lettre au directeur de toutes les assistantes sociales. Il avait risqué sa place à l'époque, car la lettre n'était pas correctement adressée. La secrétaire, entre les mains de laquelle s'était trouvée la lettre, avait reconnu l'écriture enfantine et l'avait ouverte. Elle pleurait pendant la lecture de ta lettre. Ses collègues l'avaient vue et à leur tour ils avaient commencé à avoir les larmes aux yeux tout en lisant ta lettre. La page qui contenait ta lettre avait fini par arriver entre les mains des supérieurs hiérarchiques. Aujourd'hui, cette lettre enfantine est conservée par le conseil général comme une relique.

- C'est ça ! N'importe quoi ! Les douzaines d'histoires larmoyantes sont oubliées en même temps que la douleur à laquelle elles sont liées ! dit Dupont.

- Oui, c'est bien ce que je dis ! Nous ne voulons pas de détails sentimentaux. C'est précisément cette lettre qui a permis à ton père d'être recruté au conseil général, n'est-ce pas ? Tu ne dois pas sauter la période de ton enfance à cette vitesse-là ! C'est dans l'enfance que se trouve le début de tout, c'est l'enfance qui contient la clé de voûte !

- Je ne suis pas d'accord ! répondit Dupont. Ce n'est pas à mon âge que nous allons analyser mon intégration. C'est trop tard. Si j'avais la possibilité de revenir dans le temps, j'aurais aimé choisir un autre nom de famille. Mon père l'avait choisi en pensant qu'il allait nous permettre de nous fondre dans la masse et il avait eu raison. Même si Dupont est devenu un nom de famille extrêmement courant, il est très loin du nom Foutchadgiev que de nombreux Français n'arrivent pas à prononcer. Tellement il est difficile pour eux.

Tout en contrôlant le contenu de ce qu'il voulait révéler, le policier commença à faire des allers-retours dans les différentes périodes de sa vie. Il contourna habilement les détails les plus importants sans oublier toutefois de mentionner sa grande déception à l'égard de l'opinion publique française qui s'était laissée manipuler par les médias qui cherchaient à justifier l'agression en Yougoslavie.

Ensuite, Dupont raconta très brièvement son histoire avec Pierre qu'il avait trahi de façon inadmissible sous prétexte « d'intérêts nationaux ». Sa douleur atteignit son paroxysme lorsqu'il essaya de raconter brièvement la perte de sa femme, Yvonne, et de ses enfants. Il n'y arrivait pas, mais personne ne l'interrompit, personne n'essaya de le corriger. Il n'aimait pas parler de lui. Dupont ne comprenait pas dans quel but il devait raviver ses blessures en racontant tout cela... Il cheminait à nouveau sur les routes épineuses sur lesquelles il avait été obligé de marcher autrefois.

Après avoir terminé son monologue il se sentit, étrangement, bien mieux qu'avant. Sa confession avait pris peu de temps et ne comportait pas de détails sentimentaux.

Anne leur accorda une pause.

Lorsqu'elle les laissa seuls, ils étaient de très bonne humeur.

□

- Aujourd'hui c'est le jour des résumés, apparemment. Ce n'est pas un problème. Le but principal c'est que nous arrivions à partager nos douleurs.

- Je ne sais pas pourquoi, mais cela me rappelle les cours magistraux... Mais il n'eut pas le temps de terminer sa phrase.

- Arrête de me taquiner ! Anne le remit à sa place. C'est mon tour. Il faut que je puisse commencer par quelque chose, n'est-ce pas ?

- Votre histoire a déjà été racontée par les journaux. Tu l'avais racontée il y a bien longtemps de cela, donc... rien de neuf, répondit Innocence en cherchant « une issue de secours ». Elle n'aimait pas cette tension qui commençait à s'installer entre ses amis.

- On ne peut pas en placer une avec vous. Vous n'étiez pas comme ça hier. Oui, c'est vrai qu'une grande partie de l'histoire vous est déjà connue. Brièvement, pour que vous la mémorisiez bien...

L'informaticienne marqua une pause comme pour souligner les mots qui allaient suivre et continua : Le début de toute cette affaire date d'il y a dix-huit mois avant qu'elle n'arrive à la connaissance de mon mari. L'un des fils de Kadhafi s'était installé à Genève, avec sa nouvelle épouse, qui au moment des faits était enceinte. Pour qu'on le laissât tranquille, il décida de n'en informer personne. Ce qui, apparemment, ne lui posa aucun problème pour insulter les femmes de chambre d'origine africaine. Dans certains pays d'Afrique, c'est une « tradition » qui est encore existante. Dans notre société, nous appelons cela un délit. Autrement dit, il avait dépassé le seuil acceptable même par rapport à ces traditions en question. Par conséquent, les filles, qui étaient concernées, avaient fini par craquer et avaient couru au poste de police. Les policiers avaient réussi à prendre leurs témoignages, accompagnant ceux-ci de leurs plaintes. Après cela, les flics s'étant rendus à son domicile, arrêtaient Monsieur Le Prince. Le fils Kadhafi protesta avec force insultes du genre « N... ta mère ! », les menaçant de représailles et de sévices exemplaires à leur encontre. Les flics finirent tout de même par le « calmer », même s'ils furent obligés d'utiliser des pratiques peu orthodoxes, tout en déposant, à leur tour, plainte contre lui pour ses menaces proférées à l'encontre de ce qu'ils avaient de plus cher au monde. L'histoire avait pris des proportions inimaginables et à un moment donné les relations diplomatiques entre la Suisse et la Lybie furent interrompues. Les filles, « éduquées et bien dressées », comme toutes les Africaines, retirèrent leurs plaintes, mais pas les flics. Pour les protéger des « conseillers » du prince, les autorités administratives suisses délivrèrent aux femmes de chambre des papiers avec une identité nouvelle. La plus jeune des filles n'avait que quinze ans et fut envoyée poursuivre ses études secondaires à... Strasbourg. L'enfant fréquenta l'école en faisant tout son possible pour ne pas se faire remarquer. Douze mois plus tard, les services de Kadhafi lui mirent la main dessus. « Les conseils » plus que musclés des hommes de Kadhafi eurent pour effet de l'envoyer d'urgence à l'hôpital dans un état grave. À partir de là, tes collègues n'ont pas réussi à briser son silence. Je sais que cela n'a pas dû être facile pour eux. D'une façon ou d'une autre, Pierre décida de s'occuper de cette affaire. Il finit par ne pas écouter les conseils de sa femme, « c'est-à-dire de moi » et par aller rendre visite à cette victime pendant qu'elle était à l'hôpital. Vous connaissez l'amour qu'il éprouve envers ce continent. Cet amour associé à son charme eurent raison des réticences que la demoiselle pouvait avoir à l'égard de tous les autres. Elle lui raconta la véritable histoire. Fort de sa confiance en la justice et en la

grandeur de la France, Pierre commença l'enquête, indépendamment de l'avis défavorable de la procureure. Jusqu'ici, il n'y a rien de neuf pour vous, n'est-ce pas ? Dupont et Innocence firent oui de la tête. Dupont, quant à lui, réussit à étouffer un bâillement. Pierre réussit à démêler les fils et rencontra, bien sûr, des difficultés incontestables. En se plongeant dans cette affaire sordide, il fut obligé de lever le voile de la corruption venant de Libye, et qui mettait en cause énormément de responsables politiques. Ces derniers firent tout ce qu'ils purent, c'est-à-dire beaucoup, pour stopper son enquête. Il avait acquis des preuves indiscutables qui accablaient même le ministre de l'Intérieur. Encore une fois, il préféra ne pas écouter mon conseil et continua à s'occuper de la trace africaine. Il finit par partir en Afrique, considérant que son statut de représentant de la justice de la cinquième puissance mondiale suffirait pour le protéger. Il avait réussi à découvrir un ordre écrit de la main de Kadhafi lui-même, lorsqu'il « disparut ».

- Apparemment toi aussi tu n'as pas envie de nous raconter les détails de cette affaire, comme Dupont ! Cela, nous le savons déjà ! intervint Innocence.

- Tu as raison ! soupira Anne, en inspirant profondément. Désolée, je pensais que je pourrais tout vous dire de cette affaire, mais il se trouve que je me suis trompée. Maintenant je comprends pourquoi Dupont a fait un résumé, c'est trop difficile de parler de choses qui vous font mal. Mais je vous ai exposé quelques détails. J'admets qu'à la différence de Pierre, les informations que j'ai recueillies, je les ai obtenues d'une façon illégale. Par contre, j'y suis arrivée bien plus vite que mon mari, et de façon bien plus efficace. Les informations en question prouvent l'intervention de certains de nos politiciens, ainsi que la participation personnelle et directe de Kadhafi. Dans cette affaire s'emmêlent des intérêts stratégiques politiques et financiers. Sa banalité et le dégoût qu'elle provoque repoussent la plupart des gens à qui elle a fini par laver le cerveau. Par conséquent, non seulement ils ne comprennent plus, mais ils ne veulent plus comprendre. C'est l'effet recherché, afin que l'on ne fourre pas notre nez dans de telles affaires, même lorsqu'elles concernent la vente d'armes françaises en Afrique. Par contre, lorsqu'on commence à parler de nouveaux emplois qui seront créés ou d'anciens qui ne sont pas encore supprimés, cela attire l'attention de la population. La fin justifie les moyens ! Pour assurer une paix sociale dans notre pays et pour renouveler les commandes d'armes dans nos usines qui assurent le pain quotidien à des milliers de foyers en France, on produit la mort. Beaucoup d'hommes politiques commencent à jouer à la roulette russe avec le diable, dans le seul et unique but de prendre la place des Russes ou de « l'Oncle Sam ». Dans un jeu aussi dangereux, même si l'on gagne temporairement, on est sûr qu'au final, on sera perdant. Jean-Michel avait réussi à découvrir qu'une partie des commissions, appelées « dessous de table », était reversée sur certains comptes bancaires en France, pour sponsoriser des hommes politiques, voire certains syndicats. Des hommes d'affaires, en étroite collaboration avec les politiciens des deux camps, se retrouvèrent impliqués personnellement, en prenant au passage plusieurs millions. Récemment, l'un d'entre eux fut condamné à treize mois de prison, seulement ! Quant à tes « voleurs de poules » – Anne regarda Dupont –, combien de grammes de drogue devraient-ils vendre pour acquérir de telles sommes ? Ce n'est pas la peine que tu me répondes, c'est une question rhétorique. En remontant la piste de toutes ces affaires financières et en enquêtant sur les nouveaux riches de notre pays sur la base de certains documents hautement confidentiels, Pierre tomba directement sur ceux qui touchèrent l'argent en provenance d'Afrique. Le piège dans lequel il se retrouva là-bas était digne d'un film policier ! Je vous l'épargne, car je voudrais que Dupont garde tout de même un peu de respect à l'égard des services de sécurité de l'État. Ceci dit, je dispose d'informations prouvant que notre pays a envoyé certains « spécialistes », afin de procéder au « nettoyage » du problème en Afrique. Je détiens toute l'information que mon mari voulait avoir de son vivant et qu'il rechercha en vain, pendant des années et des années !.

- Oui, mais tu as piraté les données des services secrets de l'État et... Le visage d'Innocence était blanc comme un linge.

- J'ai piraté les données non pas d'un pays, mais de tous les pays participant à ce « pacte commercial », répondit Anne d'un ton insolent. Je savais très bien que tous ces faits sur lesquels j'ai mis la main n'ont aucune valeur juridique. Par contre, ils ont une certaine valeur politique. Je les avais en ma possession, mais c'est à partir de là qu'ont commencé tous mes problèmes. Ces preuves n'intéressaient PERSONNE. Peu importe les personnes à qui je les montrais et le poste qu'elles occupaient. Les collègues de Pierre ne voulaient plus communiquer avec moi. J'ai été convoquée à Paris à deux reprises. Et à chaque fois, on me proposa des postes importants mais à certaines conditions. J'ai continué ma

bataille. J'ai même procédé à du chantage au nom « des intérêts nationaux ». J'étais devenue folle ! Anne regarda ses deux amis d'une façon provocante. C'est vrai que lorsque j'ai été hospitalisée dans un service de psychiatrie, j'étais réellement folle. Je n'ai pas encore trouvé ce que l'on a fait avec moi ou ce que l'on avait mis dans les liquides que je buvais, mais je n'ai toujours pas renoncé à trouver la réponse à cette question. À l'hôpital, je m'étais fait à l'idée qu'il fallait savoir obéir. J'étais devenue une telle artiste dans l'art de l'obéissance, qu'ils ont fini par me laisser sortir au bout de deux mois. J'ai même accepté l'un des postes que l'on m'avait proposés. Devinez lequel ? Mes documents secrets sont toujours utilisés, afin de mettre la pression sur des politiciens ou des pays, mais cette fois-ci au nom de nouveaux « intérêts nationaux ». Ce chantage a permis la vente de nos avions de guerre qui, quoique meilleurs, sont un peu chers et difficiles à entretenir. Les yeux d'Anne brillaient de mille lumières et on avait l'impression qu'ils allaient sortir de leurs orbites, mais ni Dupont ni Innocence n'osèrent la prendre dans leurs bras pour la consoler. La fureur qui se dégageait d'elle ne permettait aucune intervention. Cette rage, tenue si longtemps sous contrôle, les paralysait et ils avaient l'impression d'être plongés dans une panique hypnotique.

- Les Russes et les Américains font les mêmes choses, voire pire encore ! L'officier tenta de défendre ses propres illusions.

- On m'a laissée sortir de l'hôpital, mais la folie est restée au fond de moi ! continua l'ingénieur informatique sans faire attention à ces propos. De la même façon qu'elle se trouve en chacun de vous. Elle nous détruit et nous transforme en individus très dangereux pour notre entourage qui, lui, n'y est pour rien. Pendant ce temps, les coupables, cachés derrière la raison d'État et des intérêts politicofinanciers,

vivent tranquillement leur vie, sur le dos de nos souffrances !

- Qu'est-ce qui t'arrive ? Tu ne vas pas nous dire que tu es devenue communiste maintenant ? osa l'interrompre Dupont tout en sachant que ce qu'il disait n'était qu'une boutade.

- Les utopies ne nous servent pas ! Il faut quelque chose de réel et d'efficace, répondit Anne immédiatement, avec une voix douce à laquelle on ne s'attendait pas.

- Quoi ? demanda Innocence au nom de tous les deux.

- La discussion représente la seconde phase de la thérapie, répondit Anne.

- Et la troisième consiste en quoi, si ce n'est pas un secret ? demanda Dupont intrigué.

- C'est encore trop tôt pour en parler. Il faut procéder étape par étape.

- Mais tu as déjà un plan, n'est-ce pas ? sourit Innocence, très contente, sans attendre vraiment une réponse à la question qu'elle posait.

□

Le groupe des « fous » qui participaient à ces séances admit deux nouveaux membres. Le fait que Docteur Alexandra Coline demande à en faire partie ne surprit pas Innocence. Son intuition féminine ignore toute opposition logique de sa part. La douleur était visible sur le visage d'Alexandra comme les montagnes sur une carte géographique. On n'avait pas besoin de regarder ses yeux pour comprendre ! La rage qui se dégageait d'elle était suffisamment expressive. C'était frappant !

Dupont a eu du mal à accepter sa présence parmi eux. Les épaulettes de général de son ex-mari ne lui permettaient pas de la voir, telle qu'elle était vraiment en tant que personne. Mais la perte de leurs enfants respectifs leur permit de réunir leurs forces en un pacte mortel ! Quant à Serge, c'est Anne qui l'avait amené et présenté aux autres. L'histoire qu'ils entendirent était tellement étrange qu'ils demandèrent des preuves à Madame la membre de la commission de sécurité d'État. Dupont effectua des vérifications, le plus vite et le plus discrètement possible. Il fut obligé d'admettre que ses collègues avaient été piégés et Serge était réellement celui qu'Anne leur avait présenté. Tout à coup, en se rappelant la conversation qu'ils avaient eue aux bains russes, chaque pièce du puzzle prenait sa place. Dans le sauna il était devenu bavard, alors que d'habitude, il était taciturne. Était-ce eux qui l'avaient accepté parmi eux ou était-ce lui qui les avait acceptés ? Peu importe ! Maintenant, ils faisaient partie du même monde !

Chapitre 3

La réaction

Après de longues et pénibles « introspections » dans la tristesse psychologique de chacun d'eux, Anne décida que le moment était venu de discuter de la deuxième et de la troisième étape – les causes et la réaction éventuelle.

Ils avaient tous compris que les raisons étaient masquées derrière des « intérêts de société », voire « nationaux », qui n'étaient pas très clairs. En creusant un peu plus, ils découvraient toujours le même groupement de personnes. Leur nombre était considérable – environ dix mille. Mais comparé aux personnes qui leur servaient de cobayes et dont la vie était en jeu, leur nombre était insignifiant. Les manipulateurs avaient oublié ce que les mots humanité, bienveillance, morale ou valeur religieuse signifiaient. ILS représentaient le nouveau pouvoir mondial. Le nouveau système non capitaliste. Ils en étaient la cause et la raison !

Ils étaient **LE SYSTÈME** !

« Le système » avait entrepris un nouveau type de guerre non déclarée. Pas uniquement contre un pays en particulier ou contre un groupe ethnique, mais aussi contre l'humanité. Contre le monde entier !

Le but – s'emparer d'absolument tout pour en faire cadeau au groupe en question.

On se rendait bien compte que même les empereurs romains d'autrefois seraient devenus verts de rage et de jalousie devant tant d'insouciance et devant ce train de vie aisé à outrance !

Cela paraissait normal car ils avaient le vrai pouvoir au niveau mondial ! Ils avaient réussi, en utilisant des méthodes jésuites, à subordonner le monde entier et à imposer leur autorité à l'humanité en obtenant tout ce qu'ils voulaient sans problème ! Aucune importance si l'on appelait cela « le libre échange », « les intérêts nationaux » ou « la justice » - chacune de ces méthodes était bien plus efficace que celles de leurs prédécesseurs, les empereurs romains. Voilà pourquoi cette clique se permettait de profiter de tous les bénéfices possibles et imaginables.

Les nouveaux dirigeants mondiaux étaient de type cannibale.

□

Anne retrouva des articles de journaux au sujet des dix revenus les plus élevés aux États-Unis pendant l'année 2008. Le montant cumulé était de 2,2 milliards ! Le revenu annuel, rien que pour le financier Stephen A. Schwarzman, en 2008, n'avait été que de 702 440 573 dollars !

Au même moment, en France, cela représentait les revenus annuels de 40000 personnes payées au SMIC. Autrement dit, environ 20 000 d'entre nous. Certes, le conseiller financier en question était très intelligent ! Mais au point d'être 20 000 fois plus intelligent que chacun d'entre eux... C'est comme si sa tête était assez longue pour relier Berlin et Paris. Comment arriverait-il à le supporter au quotidien ? Le pauvre !

Si Anne avait choisi l'année 2008 ce n'était pas un hasard. C'était l'année qui, sans aucun doute, grâce au « génie » du conseiller financier avait entraîné la bulle immobilière qui entraîna la crise de 2009 ! Mais combien avait-il gagné de la crise elle-même ?

- Je suppose que nous sommes d'accord avec les conclusions que tu en as tirées ! La voix de Dupont trahissait sa nervosité. Qu'est-ce que tu veux exactement ? Qu'on fasse la révolution peut-être ?

- Dans les révolutions, il y a toujours eu beaucoup trop de victimes. Certaines même eurent un effet contraire – faire revenir l'humanité des années en arrière, rajouta Alexandra avec une certaine douleur dans sa voix.

- Je suis d'accord avec vous ! Nous ne ferons pas de révolution ! Anne rassura tous les participants.

- Ils ont beaucoup trop de pouvoir entre leurs mains et il n'y a rien qui puisse les ébranler ! Même si nous arrivons à nous débarrasser de deux ou trois d'entre eux, ce qui reste impossible, les autres vont finir par nous écraser comme des insectes ! ajouta Serge.

- Donc, si je comprends bien, selon toi nous sommes réellement 20 000 fois plus bêtes qu'eux et nous méritons notre destin ? demanda Anne d'une voix provocante.

- Écoutons ce que tu prévois, intervint prudemment Innocence. Je comprends mieux maintenant la paranoïa d'Anne et cette machine bizarre qu'elle utilise, ajouta Innocence d'un signe de tête, en désignant la machine en question qui bloquait tous leurs téléphones et toute connexion à Internet à l'intérieur et autour de la maison.

- Pour justifier mon acte, je vais vous lire un extrait d'un roman bien connu : « *Chaque pays dispose*

d'une telle machine judiciaire, avant de se retrouver dans un échec général aussi bien politique qu'économique et moral. L'auréole de son passé glorieux doit sa continuité aux tribunaux, à la police, à la gendarmerie et aux certaines bandes de racailles bien vénales. » Devinez qui et quand avait-il écrit ces lignes ? – Et sans attendre la réponse, Anne dit : C'est Yaroslav Hašek dans son roman satirique immortel et inachevé « Le bon soldat Švejk », il y a environ cent ans de cela !

Les mesures de répression à l'époque se trouvaient entre les mains des dirigeants des pays. De nos jours, les notions de pays, d'État servent à tous ceux qui se les approprient pour de se substituer aux dirigeants. Le monde entier se trouve entre les mains du système qui détient aussi les tribunaux et tous les pouvoirs. À notre époque, chaque parole de Hasek est juste et précise.

Les participants à la thérapie discutèrent du plan qui devait être mis en place. Ils travaillèrent parfois ensemble, parfois individuellement sans un instant de répit. Et comme par hasard, juste au moment où ils réussirent à finaliser tous les détails, ils décédèrent tous, contaminés par la peste...

□

Vendetta comprit ce qui s'était passé en essayant d'écouter les derniers enregistrements. Le fait que le lecteur de son ordinateur portable n'arrivait pas à les lire ne l'inquiétait pas trop. Ses connaissances dans le domaine informatique étaient largement suffisantes pour comprendre le génie d'Anne. Heureusement personne, même pas la spécialiste en informatique, ne pouvait atteindre les informations dont Vendetta disposait, tant que sa machine n'était connectée pas à Internet. Quant aux enregistrements originaux, ils étaient enfermés dans un coffre à la banque. Il n'y avait pas de copies et elle ne voulait pas en faire, afin de ne pas prendre de risques.

Les caravanes reprirent leur chemin avec une partie du camp des gens du voyage. Elle ne pouvait pas laisser les gamins à la rue, elle les installa donc dans un hôtel. Mais ils avaient été arrêtés, là-bas, par la PAF, la police aux frontières, qui effectuait un contrôle. Vendetta avait été obligée de demander à une de ses connaissances de se présenter comme leur tante. Les documents – faits à la va-vite – finirent par briser les barrières. Les enfants avaient passé quasiment douze heures en garde-à-vue et Vendetta savait que les poulets étaient obligés de les laisser partir avec un adulte. Ou sinon, de leur trouver de la place dans un établissement spécialisé pour mineurs, qui risquait comme toujours d'être plein à craquer. Les flics savaient leur pouvoir limité et les enfants rentrèrent, le jour même, avec leur « tante ». Vendetta décida qu'ils pouvaient être logés dans l'appartement, qui avait été loué pour la filature de Dupont. Il y avait une chambre qui restait disponible.

Quelques jours plus tard, les hommes du fameux Don Doménico arrivèrent à l'improviste. Elle fut tellement stressée qu'en sortant avec eux, elle oublia son ordinateur. Dans leur voiture elle se rendit compte de son erreur, mais ne fut pas inquiète, car elle possédait un code d'accès. Les jeunes, eux, ne connaissaient pas de tels outils électroniques et leur fonctionnement sophistiqué.

Vendetta les avait sous-estimés. Lorsqu'elle rentra à l'appartement, épuisée de toute sa journée, l'un d'entre eux était encore absorbé par un jeu électronique. Il abandonna l'appareil immédiatement, mais trop tard pour que Vendetta ne s'en aperçoive pas. Elle s'énerva contre lui, mais sous le coup de la fatigue, elle n'avait pas du tout envie de penser à ce qu'il faisait. Vendetta savait très bien que les hommes du boss ne l'avaient pas crue un instant et que le lendemain ils allaient revenir pour effectuer leur interrogatoire. À la différence des interrogatoires effectués par les flics, lors de ceux des hommes de Don Doménico elle avait le choix entre parler ou mourir. Aujourd'hui elle devenait de moins en moins persuasive. Elle était obligée de leur donner l'information, même si celle-ci n'était que partielle. Cela lui permettrait de les rassurer.

Vendetta mit l'ordinateur sous tension et remarqua que la diode de la WIFI clignotait. Pendant qu'elle tombait dans les pommes, Vendetta visualisa le visage d'Anne qu'elle connaissait très bien.

L'eau froide lui fit reprendre conscience. Elle voyait les yeux noirs, couleur d'huile, du gamin qui lui souriait en face. Vendetta éteignit leur brillance en lui donnant une claque et sortit de l'appartement à la vitesse d'un TGV. Elle prit la voiture et roula très vite. Elle était furieuse.

Lorsqu'elle entendit la sirène des flics elle n'eut pas le choix - elle fut obligée de s'arrêter. Vendetta essaya d'user de tous les prétextes qu'elle connaissait, afin de raccourcir le temps de l'interrogatoire et de baisser le montant des sanctions qu'elle encourait. Les justifications approximatives qu'elle utilisa eut pour effet de les énerver davantage. Une heure plus tard, après avoir consciencieusement appliqué toutes les lois qui, selon eux, s'appliquaient dans la situation, les flics la laissèrent tout de même partir avec plusieurs amendes conséquentes.

Le banquier qu'elle connaissait n'était pas là. La jeune fille qui était assise à sa place derrière le guichet lui désigna le bout de la longue queue et lui demanda poliment de se joindre aux autres personnes qui attendaient.

Une heure et demie plus tard, au bout de sa patience, Vendetta ressortit avec les cassettes audio dans les mains. Elle ne réagit même pas en voyant l'amende sur le pare-brise. Elle retrouva le dictaphone, inséra la première cassette et appuya sur le bouton lecture puis la seconde et continua jusqu'au bout des enregistrements. Sa tête faillit exploser, elle avait l'impression qu'elle était remplie du même bruit sourd et muet que celui qu'elle entendait sur les enregistrements.

Quelques dizaines de minutes plus tard, après avoir repris ses esprits, elle mit le contact et se dirigea en direction de « la fabrique ». Cette fois-ci, en respectant la vitesse autorisée. Elle n'avait pas préparé de réponse dans l'éventualité d'un contrôle, mais elle n'était pas surprise de voir le cordon de policiers qui avait arrêté le trafic dans cette direction-là. Vendetta abandonna la caisse et continua à pied. Elle regarda le policier qui avait essayé de l'arrêter. Le désespoir visible dans ses yeux lui servit de laisser-passer. Elle continua. À cent mètres environ de la maison, se trouvait un barrage de services spéciaux, bien épais, qui montaient la garde. Certains d'entre eux portaient des masques à gaz, d'autres non. Leurs visages, que l'on voyait derrière les masques, trahissaient leurs sentiments de perplexité et de peur. Tout autour, approchaient des hommes en scaphandres de cosmonautes d'un pas indécis.

Vendetta essaya de leur expliquer que « la contamination » n'était rien d'autre que du bluff, mais elle se rendit compte que cela sonnait faux. Alors, en faisant semblant d'obéir à l'ordre de partir qu'on lui avait donné, Vendetta contourna l'église et sauta par-dessus la petite haie qui séparait les locaux de service.

Quelque part par là, dans le grenier, attendait la dernière cassette. C'était sa dernière chance. Elle se faufila habilement, désespérément et audacieusement entre les baraques, qui étaient couvertes de plantes grimpantes, jusqu'au moment inattendu de son rendez-vous avec la balle qui la choisit pour cible.

□

La présence de cette femme, à cet instant et cet endroit précis, resta un mystère non seulement pour les autorités compétentes, mais pour tout le monde. Les services spéciaux disposaient d'informations – même si elles n'étaient pas confirmées –, sur un attentat qui était en train de se préparer et dont la cible était le colonel Dupont. L'acte suicidaire restait inexplicable. Dix jours plus tard, ils arrêtaient deux gamins d'origine roumaine, en possession d'un lap top dernier cri. Après avoir effectué les vérifications qui s'imposaient, les policiers constatèrent que cela faisait longtemps que la femme en question surveillait le colonel depuis un appartement qu'elle avait loué et qui se situait juste en face du sien. L'information qu'ils trouvèrent sur son ordinateur personnel démontrait qu'elle était liée à des groupements islamistes extrémistes. Mais même en possession de cette information, personne n'y crut. Dans le milieu, tout le monde savait que son changement de religion était juste une couverture pour pouvoir travailler plus facilement dans les quartiers sensibles. Le service de sécurité de l'État avait fait des recoupements de fichiers et il s'avérait que la piste des islamistes était fautive.

Chapitre 4

Jean-Michel

Après quarante-huit jours passés dans le service psychiatrique et grâce aux conseils avisés d'Anne, Jean-Michel obtint des médecins l'autorisation de sortir. Lors des visites, pendant son séjour à l'hôpital, après avoir constaté qu'il était en train de se rétablir, ses amis et lui effectuèrent une « thérapie de groupe » dans le parc de l'hôpital. Jean-Michel réussit à exprimer sa douleur bien plus facilement que les autres, peut-être grâce aux médicaments que l'on n'arrêtait pas de lui donner.

Lorsqu'il rentra chez lui, les participants à la thérapie commencèrent à discuter de la seconde étape du plan. À la grande surprise de tous, Jean-Michel était le mieux préparé d'entre eux. Il exposa sa proposition à voix haute et étonna même Anne. Ses longues études d'économie faisaient de lui quelqu'un d'irremplaçable.

Jean-Michel était à l'aise dans ce domaine et sa riche expérience lui permettait de savoir comment réagir pour réussir dans les milieux du business.

Il s'était brûlé les ailes dans un domaine qui lui était bien connu – ne dit-on pas que le cordonnier est toujours le plus mal chaussé ? Cela faisait des années entières qu'il travaillait avec des banques et des conseillers financiers qui le payaient convenablement pour ses capacités. Grâce aux avis inestimables qu'il prodiguait à ses clients, Jean-Michel put s'offrir une vie aisée et intéressante.

Malheureusement, le dernier conseil en date, si « précieux », lui avait joué un tour. Non seulement il avait perdu tout ce qu'il avait gagné en bourse, mais en plus, tout ce qu'il avait réussi à épargner avec Innocence, ces dernières années. Le coup qu'il avait reçu était inattendu – un coup de poignard dans le dos.

Le plan qu'il avait échafaudé durant son séjour au service psychiatrique, allait lui servir à envoyer au diable ce salaud de banquier qu'était Halère. Et il ne serait pas le seul.

Dupont lui avait communiqué les noms de ses supérieurs ceux qui avaient « pris leur part ». Que le plan qu'Anne avait préparé réussisse ou non – celui qu'il avait construit lui-même allait les venger de toutes les souffrances qu'ils avaient subies. De toutes les humiliations qu'on lui avait infligées. De toutes les blouses blanches qu'il avait dû regarder et de toutes les camisoles de force qu'on lui avait enfilées. Ces fils de pute l'avaient sous-estimé. Ses relations s'étendaient des boss des gangsters jusqu'aux personnalités bien connues, qu'elles soient politiques ou judiciaires. Il avait rendu tant de services... Maintenant c'était à leur tour de lui rendre la pareille.

Jean-Michel savait que certains parmi eux essaieraient de faire la sourde oreille, voire de le trahir. Il n'en avait pas peur, car il détenait des preuves incontestables. La honte et la peur n'existaient plus en ce qui le concernait. Tout ce qu'il éprouvait c'était de l'emportement et une envie irrésistible de vengeance. Être avocat oblige à oublier ses scrupules – voila ce qui lui donnait le sentiment d'une grande force, d'un grand pouvoir !

Il n'avait pas peur d'être rayé de l'ordre des avocats.

Ce moral d'acier qui le caractérisait depuis son enfance et auquel il tenait énormément, ce moral-là se trouvait écrasé par les conneries des banquiers ! Ils avaient provoqué Jean-Michel ! Il savait une seule chose – s'ils le cherchaient, ils allaient le trouver !

Il se souvint de Don Doménico – le mafioso dont le nom faisait trembler plusieurs continents. Il se souvenait des paroles du Don, vingt ans plus tôt : « Dottore, il suffit que tu dises un mot, et la personne disparaît ». À cette époque, cette phrase l'avait fait rire ouvertement ! Mais plus maintenant...

Avocat nouvellement installé, il travaillait déjà dans l'un des cabinets les plus prestigieux de la région. Un client, haut placé, leur avait demandé de s'occuper de l'affaire Don Doménico. Ils se consacraient rarement aux affaires pénales, mais ce client avait insisté lourdement. Comme Jean-Michel était le plus jeune de tous, à l'époque, dans ce cabinet, ils avaient fini par lui confier cette affaire.

Le Don, qui à l'époque n'avait que quarante ans, avait été arrêté, car il avait roué de coups une prostituée. Jean-Michel le rencontra dans le local prévu pour les avocats et qui se trouvait dans le soussol

du commissariat. L'Italien, en comparaison avec le policier qui l'avait sorti de la cellule, avait l'air d'un nain. Mais même s'il était de taille réduite, on voyait bien qu'il était très costaud. Ses épaules étaient bien plus larges que celles du flic qui faisait deux mètres. Don Doménico s'exprimait dans son dialecte italien et Jean-Michel et lui se comprenaient à peine. Il niait avoir été l'auteur des faits qu'on lui

mettait sur le dos, à tel point que même Jean-Michel finit par le croire. Lorsqu'il lui avait demandé qui pourrait vouloir le noyer dans cette affaire, le Don lui avait dit qu'il n'était que de passage et ne connaissait personne. Il lui avait confié qu'il n'avait pas « d'intérêts » dans cette ville et que, par conséquent, il n'avait pas de juristes sur place pour le défendre. Le jeune avocat avait vite compris comment Don Doménico s'était retrouvé dans de sales draps. Le Don avait déjeuné dans le bar de Jaffer et, bien sûr, avait complimenté Fidjé. Apparemment, c'était quelque chose de très correct, car il chercha longtemps à se souvenir de la phrase exacte qu'il avait utilisée. Jean-Michel lui avait expliqué quels étaient les tarifs du proxénète marocain, et le problème fut résolu en quelques heures.

La fille de joie avait retiré sa plainte en expliquant que son nez cassé et sa lèvre gonflée, qui crevaient pourtant les yeux, étaient des blessures consécutives à une « chute dans l'escalier ».

Jaffer empocha dix milles euros. Il avait donné, très généreusement, trois cents euros sur ces dix mille euros et trois jours de congés à sa gagneuse. Il s'était même vanté auprès de Jean-Michel qu'il avait pu « acheter » trois femmes albanaises et qu'il avait encore assez d'argent pour s'en payer cinq de plus. Étant donné les actes qu'il avait réellement commis et qui lui étaient reprochés, bien que non prouvés, le Don aurait pu prendre, dans des dizaines d'autres pays, des centaines d'années de prison. Mais il ne voulait, pour rien au monde, être emprisonné et accusé d'actes dont il n'était même pas au courant. La preuve en est que trois mois plus tard il avait été condamné à vingt ans de prison, sans aucune protestation de sa part, mais cette fois-ci aux Pays-Bas. Il avait été accusé de six assassinats, mais n'avait été inculpé que pour un seul d'entre eux. Avant le procès, les témoins avaient, bien sûr, disparu sans laisser de trace ! Les autorités avaient réussi à préserver l'un des témoins de ses tentacules de pieuvre, et cela avait été suffisant pour le condamner.

Don Doménico était arrivé à la conclusion que Jean-Michel était l'un des meilleurs avocats et lui promit de le protéger. Dans une autre affaire criminelle, concernant un autre de ses clients, qui se plaignait beaucoup de ses codétenus, Jean-Michel avait fait passer le mot comme quoi il était sous la protection de Don Doménico, et les problèmes avaient tout de suite disparu.

La carrière de Jean-Michel prit un envol rapide.

Une dizaine d'années plus tard, pendant sa randonnée dans les Pyrénées, Dupont lui avait expliqué qu'il devait garder une certaine distance par rapport à « ses intérêts italiens ». C'était un ordre plutôt qu'un conseil. Jean-Michel avait fait le nécessaire afin de renoncer aux contrats qu'il avait avec les deux sociétés, dont lui avait parlé son ami policier. La première réaction des blanchisseurs d'argent fut de le prévenir que sa démission volontaire n'était pas acceptée. Après avoir insisté, tout de même, une 4x4, couleur vert foncé, l'avait filé pendant toute une semaine. En évidence à l'intérieur de la voiture, on distinguait clairement les biceps et les armes. L'avocat avait téléphoné à son ami le flic et les gros bras disparurent. Lorsque sa fille fut enlevée, Jean-Michel faillit baisser les bras.

Son ami Dupont ayant vite compris la situation lui conseilla, cette fois-ci, d'aller rendre visite à son copain, le petit Italien, qui se trouvait en prison. Il s'était exécuté immédiatement. Jean-Michel et Don Doménico s'étaient rencontrés seul à seul. Dix minutes après avoir quitté la prison aux Pays-Bas, Innocence lui avait téléphoné. Elle avait le souffle coupé. Leur fille venait d'être ramenée à la maison saine et sauve avec plein de jouets.

Les suppositions selon lesquelles Don Doménico tirait les ficelles s'avèrent fondées. Les deux sociétés en question, les nouveaux riches, qui avaient fait pression sur l'avocat, blanchissaient en fait l'argent de l'Italien. Par la suite, Jean-Michel avait réussi à changer de cabinet et à résilier ses contrats avec ces sociétés, cette fois-ci, sans le moindre problème. Le Don avait tenu parole, il le protégeait, même quand ça allait à l'encontre de ses intérêts. L'avocat continua à voir des clients riches dans le monde entier.

Il se souvenait de ce qui était arrivé à Jaffer. Il s'imaginait la situation lorsque cela arriverait au banquier, Halère. Don Doménico avait demandé à l'Arabe de prendre la place de sa prostituée et de lui rembourser les dix mille euros en faisant exactement le travail de celle-ci. C'était une vengeance terrible, mais qui lui avait servi de leçon. Rien qu'à imaginer Halère dans une telle situation, Jean-Michel sentait toute la tristesse au fond de lui s'évacuer peu à peu. Il se prit même à sourire.

Il se souvenait du député, dont on avait retrouvé une somme d'argent au Luxembourg, qu'il avait soidisant

oubliée. Jean-Michel réussit à monter une opération financière assez compliquée, ressemblant à un puzzle, même si cela lui coûta un avertissement personnel non officiel de la part du collègue de Dupont qui travaillait au service financier. Mais officiellement, ils ne pouvaient rien faire car l'opération

était légale. Tout avait été exécuté avec une précision inimaginable et dans le respect des lois.

– Occupez-vous de votre législation ! lui rétorqua-t-il avec un clin d’oeil.

Actuellement ministre de l’Économie, le député en question ne pourrait pas refuser de lui rendre service, même si Jean-Michel était sûr qu’il n’aurait pas envie de le faire !

C’était vrai, que pendant ses vingt-cinq années de carrière, les clients de ce rang étaient nombreux. Avec certains de ces contacts et les nouveaux comploteurs – c’est-à-dire Anne, Dupont, Innocence et d’autres –, les salauds allaient payer cher leurs actes !

Ses mains le démangeaient – ou plus précisément tout son être « le démangeait » dans l’attente de la revanche !

Anne voyait en lui un allié redoutable dans le projet de thérapie commune qu’elle préparait depuis si longtemps !

Chapitre 5

Alexandra Colin

Alexandra Colin, épouse Vigneron, entrait dans sa cinquante-troisième année ce printemps. On la complimentait toujours pour son apparence en la rajeunissant de dix ans. Autrefois, quand elle marchait dans la rue, les regards des hommes s'attardaient sur elle brillants comme des miroirs. Elle avançait fière alors qu'eux avaient les jambes en coton en voyant sa beauté exceptionnelle. Elle était différente, inattendue... Impossible de la décrire en trois mots : la couleur de ses yeux clairs dont la lumière se réveillait dès le matin, était encore plus marquée et plus mystérieuse vers le soir, juste avant son sommeil. Son visage était pâle, couvert d'un fond de teint très léger, à peine perceptible. Ses cheveux bruns, longs et bien épais, couvraient ses épaules et ressemblaient aux ailes d'un corbeau, ponctués ici et là de quelques touches poivre et sel. Son corps restait fin et svelte, mais desséché. La maigreur de ses jambes rappelait les formes décharnées d'une nuit hivernale soulignant la fatigue accumulée, même sous les pantalons et les jupes droites que les couturiers lui confectionnaient sur mesure. Elle avait pris l'habitude d'utiliser des produits cosmétiques pour leur odeur agréable, et différentes huiles, crèmes et laits de toilette pour leur onctuosité et leur douceur.

À la grande déception de ses nombreux fans, après son divorce, elle décida que désormais les hommes ne tiendraient plus de place dans sa vie. Elle était bien consciente que toute son attention s'était maintenant reportée sur Bertrand, son fils. Plus le temps passait et plus Alexandra était convaincue du bien-fondé de sa décision.

Après l'enterrement de son fils et probablement aussi à cause de son mariage qui était en train de se dissoudre, ses pensées se détournaient de temps à autre de lui. Il faut dire aussi que tous ces honneurs militaires l'excédaient et aucun de ces rituels ne la soulageait de cette douleur causée par la perte de son fils unique. La douleur d'une mère !

Personne, même pas Monsieur Vigneron, ne réussit à la comprendre. Pour lui, Bertrand avait été tué comme un officier de vingt-neuf ans et comme un héros. Mais qu'en était-il de son père ? Où était le véritable père de Bertrand ? Celui qui l'avait élevé, éduqué ? Celui dans les pas duquel il avait marché ? L'officier Vigneron se comporta avec dignité comme « l'ordonnait sa dette d'officier », mais pas comme la dette d'un père envers son fils.

Et Alexandra, alors ? Elle les comprenait tous les deux ! Bien sûr qu'elle se rendait compte des risques de cette profession. Voilà pourquoi elle ne voulait pas que son fils soit militaire ! Mais son avis intéressait-il quelqu'un ? L'opinion d'Alexandra resta lettre morte, elle n'avait de place que dans son journal intime.

Il fallait poursuivre la tradition familiale des Vigneron qui datait de plusieurs siècles. Alexandra respectait la continuité des familles, lorsqu'elle était assurée de façon naturelle et non à coups de sermons et d'influences incessantes.

Dans la famille de l'une de ses amies, on élevait des chevaux de race et le début de cette tradition remontait à deux siècles plus tôt. Mais l'élevage d'animaux de race était une passion, il représentait le pain quotidien, la fierté de la famille et le symbole de cette famille. Quant à l'avenir de son fils unique – avait-elle mis au monde un fils et non une fille dans le seul but de lui imposer une chaîne de traditions familiales avec tous les préjugés qui en découlent... ? Et le fait d'avoir donné vingt ans de sa vie et de sa carrière pour éduquer et élever Bertrand comme l'homme le plus intelligent et le plus solide, alors... ? Était-ce dans l'ordre des choses ?

Son mari avait réussi à mettre dans la tête de leur enfant les valeurs du système militaire. Il lui avait transmis la fierté que leur famille éprouvait du simple fait de servir la Patrie. Tant que tout ceci n'était exprimé que par des paroles et des sentiments, Alexandra ne s'y était pas opposée. Mais lorsque son mari avait réussi à mettre dans la tête de Bertrand qu'il fallait qu'il fasse l'EMS (École militaire de Strasbourg), Alexandra s'était vivement opposée à cette idée. Sa souffrance devint énorme lorsqu'elle comprit qu'il était trop tard pour en dissuader son fils.

Le jeune homme voulait réellement perpétuer la tradition de leur « grande » famille. Les conseils maternels demeurèrent vains !

L'un des arguments incontestables de Bertrand était le chômage qui touchait cruellement les jeunes diplômés, alors qu'en s'engageant, il aurait la garantie de signer un contrat de travail de dix ans minimum. Elle était persuadée que son père n'allait pas permettre que son fils soit envoyé dans l'un des

« points chauds » de la planète. Or, le père et le fils avaient réussi, à eux deux, à réduire son opposition incessante et à la faire capituler. Mais elle avait fait plutôt semblant.

Elle voyait dans ce jeune homme en uniforme un autre homme, beau, élégant et bien bâti. Pour elle, il était magnifique, peu importait à quel point il essayait de paraître sérieux, c'était son fils à elle ! À chaque fois qu'il souriait et qu'elle voyait la fossette sur la joue gauche de son fils, Alexandra était émue et se remémorait l'enfance de Bertrand, souvenirs bien conservés dans les albums photos et dans sa solitude de femme qu'elle éprouvait désormais. La discipline qui s'avérait difficile pour d'autres ne représentait aucune difficulté pour lui. Son père avait fait de lui un vrai soldat dès son enfance. Il faut dire que la spécialisation civile qui permettait de bonnes perspectives pour l'avenir, après le service militaire, plaisait à Alexandra, aussi.

Mais l'avenir..., il n'y avait pas d'avenir !

Lorsque le bataillon, dans lequel travaillait son fils, avait été envoyé au Kosovo, Alexandra n'arrêta pas de prendre la tête de Monsieur Vigneron à ce propos. Il se vit contraint d'intervenir, afin de demander que son fils ne soit pas envoyé là-bas. Vigneron fils se rebellait, fit des manières et exprima son mécontentement de toutes les façons possibles et imaginables. Mais dans un premier temps tout ceci s'avéra inutile et sans résultats. Deux mois plus tard, Vigneron fils finit tout de même par partir au Kosovo, mais uniquement lorsque, s'étant renseignée sur les événements sur place, Alexandra comprit au vu des informations obtenues qu'il n'y avait aucun danger. Digne du nom de la famille des Vigneron, Bertrand avait fini par se trouver mêlé à une brouille militaire suite à laquelle il avait été réellement blessé.

Alexandra, furieuse, avait menacé de lui accrocher cette médaille en boucle d'oreille pour qu'il s'en souvienne à tout jamais. Le radieux sourire de Bertrand la fit fléchir et lui épargna la punition. Vigneron père avait juré devant elle : « La guerre des Balkans sera sa dernière mutation ». Il y avait suffisamment de bataillons en France où il pouvait servir !

Alexandra reprit son travail dans les milieux médicaux dès l'entrée de Bertrand à l'EMS. Autrefois, elle avait mis sa carrière entre parenthèses, afin de pouvoir l'élever.

Elle étudiait pendant de longues heures, afin de rattraper le temps perdu et se remettre à la page. Malheureusement, l'avance de ses collègues s'était avérée trop grande. Les rattraper, c'était mission impossible ! Alexandra fut mutée dans un institut en tant que responsable d'un service médical. Et cela grâce aux années « d'expérience » qu'elle avait cumulées en congés sans solde durant des années. Le poste demandait beaucoup de discipline et une bonne organisation – et tout le monde savait qu'elle possédait ces qualités. Ses collègues l'appréciaient, mais en même temps, il le faut dire, ils la craignaient. Alexandra imposa des règles et des protocoles stricts qui renforçaient la sécurité et l'hygiène au travail, et diminuaient les risques potentiels encourus. Or, les incidents survenus dans de tels laboratoires à l'étranger avaient été provoqués par des négligences dans ce domaine.

Alexandra, en tant qu'être humain, soutenait l'envoi de forces militaires en Afghanistan. Elle comprenait très bien que la société ne pouvait pas se permettre d'abandonner le peuple afghan entre les mains des talibans. Mais elle savait aussi qui, et pour quelle raison, les avait « inventés ». Autrefois, elle avait même essayé de prévenir, par l'intermédiaire de son mari haut placé, du danger de soutenir sur place de tels hommes. Son mari avait compris aussi, qu'une fois les Russes partis, ils seraient totalement contre l'occident en raison de leurs valeurs si différentes. Cela dit, c'était les États-Unis qui tiraient les ficelles, et ce fut comme s'il parlait à un mur.

En tant que mère, Alexandra ne pouvait pas accepter que les jeunes Français soient envoyés pour se battre contre des fanatiques, armés et corrompus par les pays développés depuis des années entières. Elle ne voulait même pas entendre un seul mot en ce qui concernait Bertrand. Ce fut là probablement son erreur ! En sous-estimant l'influence sous laquelle il avait grandi, elle espérait que son fils n'irait pas jusqu'à la décevoir en partant volontairement.

Malgré cela, il partit. D'autant qu'il avait tout prévu sans même que son père soit prévenu ! Lorsqu'ils furent informés, Bertrand se trouvait déjà dans les montagnes et combattait.

Alexandra en était malade ! Elle n'arrivait plus à fermer l'oeil, ni le jour ni la nuit ! Les problèmes de sommeil remplacèrent le fond de teint sur son visage ! Alexandra ne comprenait pas le calme avec lequel réagissait Monsieur son père ! Même à l'âge de vingt-neuf ans, Bertrand restait son fils ! Elle regardait tous les journaux télévisés et toutes les émissions ayant trait à ce qui se passait là-bas. Elle n'arrêtait pas de téléphoner, tous les jours, au ministère en utilisant le nom de son mari ! Suite à cela, ils

avaient fini par bien se disputer ! Cela ne l'empêcha pas de continuer ses coups de fil. Toute information qu'elle pouvait obtenir signifiait pour elle de l'espoir ! Elle vit, dans les longs reportages télévisés, l'atmosphère et les conditions dans lesquelles vivaient les soldats. Alexandra ne comprenait rien aux tactiques et aux stratégies militaires, mais cela ne l'empêchait pas de prendre la tête du général Vigneron en incriminant l'absence d'une technique d'observation moderne, même des plus rudimentaires. Elle ne comprenait pas pourquoi, jour après jour, les soldats devaient déminer toujours les mêmes routes alors qu'une fois de retour à la base, les talibans eux avaient déjà posé de nouvelles mines !

– La webcam que tu as achetée, il y a quelques mois, pour la modique somme de trente-deux euros, est sans fil et transmet l'enregistrement dans un rayon allant jusqu'à cinquante mètres, n'est-ce pas ? avait-elle demandé un jour à son mari.

– Oui, pourquoi ?

– Je suppose qu'il y a des caméras qui sont bien plus petites et bien plus discrètes tout en ayant un plus grand rayon de retransmission.

– Oui, bien sûr qu'il y en a ! J'ai vu que tu les avais trouvées sur Internet ! Et alors ?

– Elles ont la taille d'un bouchon et effectuent des retransmissions en couleur, et même pendant la nuit ! En plus de cela, elles ont une couverture qui peut aller jusqu'à quelques kilomètres dans les zones dégagées !

– Sois gentille et ne me fais pas perdre mon temps avec des bêt..., avait essayé de répondre Vigneron.

– Je ne te fais pas perdre pas ton temps ! le coupa-t-elle. J'essaie de comprendre pourquoi vous n'utilisez pas ces caméras-là qui peuvent être discrètement cachées en-dessous des pierres ! Est-ce qu'elles coûtent plus cher que la vie de nos enfants ? avait continué Alexandra.

– Ce ne sont pas des enfants, arrête de dire n'importe quoi ! Ils sont formés pour des conditions extrêmes et ils savent très bien ce qu'ils font ! lui avait répondu Vigneron énervé.

– Ils savent, ils savent... ! Ils savent comment mourir, avec leurs corps déchirés en mille morceaux ! Et ces mêmes bombes américaines et françaises, fournies pendant la guerre avec les Russes. Placées sur leur chemin, le même que celui qu'ils ont déminé la veille ! continuait Alexandra. Voilà ce qu'ils savent !

– Alexandra, pourquoi tu fourres ton nez dans des choses auxquelles tu ne connais rien ? Il y a des personnes qualifiées pour cela ! Il y a tout un service au ministère qui s'occupe de ce type d'observations...

– Et alors ? Ils observent, et alors ? On ne peut pas voir par le satellite, qui place quoi et à quel endroit. Et ces talibans en plus n'ont pas d'uniformes, alors... ! Comment peut-on différencier des citoyens « pacifiques » des autres ? Pendant le jour, ils se cachent derrière un sourire de convention. Mais dès que nos hommes s'éloignent un peu, ils ressortent leurs armes bien cachées et tirent sur eux comme sur des pigeons !

– Je te prie d'arrêter, Alexandra ! Tu... dépasses les limites !

– Je quoi... ? Je sais que j'exagère un peu ! Et vous alors ? Vous leur avez appris à faire la guerre ! À se battre pendant une vraie guerre. Ce qu'ils font là-bas, ce n'est pas une guerre... ! Tu ne comprends pas ou quoi ? Il n'y a pas de ligne de front qui indique la séparation entre les deux camps ennemis ! Il n'y a pas d'ennemi véritable ! Tout ce qu'il y a, ce sont des actions terroristes dans leur dos !

– Nous allons finir par nous disputer, tu peux en être sûre ! Vigneron montait le ton. Sa voix devenait menaçante.

– Explique-moi une dernière chose et j'arrête, je t'en prie ! La police, du moins dans les films, utilise des substances qui permettent de découvrir si quelqu'un a tiré dans les dernières quarante-huit heures, n'est-ce pas ? Pourquoi ne pas équiper nos hommes avec de tels détecteurs ? Au moins ceux qui font semblant de leur sourire ouvertement ne pourraient pas, quelques instants plus tard, leur tirer dans le dos ! Peu importe le prix de cette substance, elle ne coûte sûrement pas plus cher que la vie de nos enfants !

– Tu regardes beaucoup trop de films criminels. Je t'ai déjà dit : il y a des personnes compétentes qui sont chargées de réfléchir et de s'occuper de tous ces détails ! Sur ce, Vigneron quitta la pièce.

□

Le lendemain, un vendredi, Bertrand fut tué de dos à une distance de trente mètres. La famille afghane

qui habitait à cet endroit-là et devant laquelle la patrouille était passée avait disparu sans laisser de traces.

La douleur s'empara d'Alexandra telles les chutes de Niagara ! Elle poussait des cris et hurlait dans un accès de désespoir. Elle se demandait si de grandes quantités d'alcool ne ferait pas disparaître cette douleur ! Elle avait même essayé. Elle se versait un verre de whisky dès son réveil. Mais Dieu sait pourquoi, au fond du verre, elle voyait apparaître le regard de son fils. Comment pourrait-elle boire cela ? Et si elle cassait le verre en le jetant contre le mur ? Qu'allait-il advenir du regard ? L'alcool fut rayé de la liste des moyens susceptibles de l'empêcher de fondre en larmes et de chasser les questions et les blessures tapies au fond d'elle.

Sa colère s'accumulait jour après jour dans son âme en couches de tristesse bien épaisses. Elle essayait de la résorber jusqu'à ce que son expérience médicale lui permette de diagnostiquer un collapsus.

Alexandra contrôlait sa fureur. Elle devait continuer à vivre. Il lui arrivait de se demander de plus en plus souvent s'il fallait réellement continuer à vivre. Était-ce une condition obligatoire ?

Était-ce normal de survivre au décès de son propre enfant ?! Une mère est faite pour protéger son enfant ! Et non pour pardonner en lui survivant avec tout cet amour inemployé au fond du coeur ! En enterrant son enfant, on se coupe de tout espoir et de tout projet d'avenir.

Et dire que c'était son propre père qui l'avait préparé et qui l'avait envoyé à la mort...

Le temps passé dans l'entourage d'autres femmes, mères de soldats tués, la soulageait un peu. Quelques mois après leur divorce, son mari avait « pris » sa retraite bien avant l'âge convenu. Elle comprit que Vigneron n'avait pas épargné ses supérieurs avec de nombreuses questions qu'il avait auparavant qualifiées de « bêtises ». Elle ne lui pardonna pas l'impardonnable, consciente que, lui aussi, faisait partie d'un grand système. Même s'il n'en était qu'un simple maillon.

□

Quelques mois plus tard, dans une vieille fabrique, transformée en propriété privée, Alexandra imaginait et préparait le nouveau plan d'attaque contre ce système international !

Chapitre 6

Serge Kirshmann

Serge était d'origine allemande. Cela faisait vingt ans qu'il habitait en France, mais il n'avait pas voulu se faire naturaliser. À ses yeux, ce n'était « qu'un détail » qui, pourtant, ne lui permettait pas d'avancer dans sa carrière, indépendamment de toutes les qualités qu'il possédait. Ses capacités professionnelles étaient bien plus nombreuses que celles qui étaient requises pour un laborantin.

Il y a six mois, il faisait partie d'une équipe qui travaillait sur les nanotechnologies. Durant les années qu'il avait passées sous la direction du Professeur Countz, il était devenu le bras droit de celui-ci sans avoir eu besoin de s'imposer ou d'imposer ses idées.

Autrefois, durant sa vie à Paris, l'Alsacien qu'il avait subi l'attitude bien particulière de certains de ses collègues. Serge détestait toutes les moqueries concernant son accent allemand et, à chaque fois, il essayait d'expliquer que l'Alsace se trouvait bel et bien en France ! C'était un des points communs entre lui et le Professeur. Les qualités que Serge possédait dépassèrent rapidement le stade de sympathie et de compassion chez le vieux professeur.

Cela n'empêche, ce dernier avait deux grands problèmes avec Serge.

Primo, il ne parlait que lorsqu'il ne pouvait pas faire autrement. C'était carrément un phénomène pathologique. Mais il le faisait tout de même si on lui posait des questions qui demandaient de longues explications. Il faut remarquer cependant que même dans ce cas, il répondait de façon claire mais très synthétique.

Secundo, Serge ne prenait jamais l'initiative, sauf s'il était seul et qu'il n'avait pas le choix. Ce qui arriva un jour avec l'une des armoires est un exemple flagrant de cette facette de son comportement. Son chef direct, Marcel, lui avait demandé de l'aider à déplacer l'armoire massive, couleur marron, qui contenait les dossiers, du couloir du rez-de-chaussée où elle se trouvait au bureau de la comptable au cinquième étage. Sans dire un mot, Serge avait pris l'armoire par un bout et ils l'avaient trimbalée sur cinq étages. Une fois sur place, la comptable leur avait demandé pourquoi ils voulaient emporter l'armoire dans son bureau. Sous le regard étonné de Marcel, elle expliqua qu'entre-temps, le responsable de service avait décidé de ne pas l'utiliser et que Serge était présent lors de cette conversation.

- C'est vrai cela ? lui avait demandé Marcel.

- Oui.

- Et pourquoi tu ne m'as rien dit ? Tu es un..., avait crié le petit chef hors de lui.

- Vous ne m'aviez rien demandé, avait répondu Serge calmement.

- Tu ne vas pas bien ou quoi ? T'as trimballé ça avec moi et maintenant on va être obligé de la redescendre pour la laisser là où elle était ? n'arrête pas de crier le cadre en colère.

- C'est vous le responsable. Vous donnez les ordres, moi, je les exécute.

- Débarrasse-moi le plancher ! Tu n'es qu'un robot ! Il demanda même sa démission.

Professeur Countz ne permit pas qu'on le mît dehors, même si cela lui était arrivé, à lui aussi. Il n'oublierait jamais la fois où, croyant parler de dos à son assistant alors qu'il s'agissait de son laborantin, il lui avait demandé d'effectuer des recherches très complexes. Il s'attendait à ce que le jeune assistant les réussisse, tout en sachant qu'il allait rencontrer, probablement, des difficultés.

Le soir, il avait surpris Serge en train de terminer les expériences. Sans l'interrompre, et tout en se rendant compte de ce qu'il faisait, il était allé voir l'assistant et s'était disputé avec lui. Celui-ci avait nié avoir reçu un tel ordre. Ils étaient entrés dans le laboratoire :

- Pourquoi c'est vous qui effectuez les recherches ? lui avait demandé le Professeur.

- Parce que ce sont vos ordres, lui avait répondu Serge.

- Mais c'est à mon assistant que j'avais chargé de faire ça...

- Non, Professeur Countz, il était sorti de la pièce.

- Pourquoi vous ne m'avez rien dit ?

- Vous ne m'avez rien demandé.

- Et maintenant ?

- Maintenant c'est bon, tout est prêt. J'ai enregistré les résultats obtenus dans le protocole.

Les deux scientifiques regardèrent le travail qu'il avait effectué et les protocoles qu'il avait enregistrés.

Les documents étaient en ordre. Stupéfaits, ils lui avaient accordé un congé de trois jours. Les capacités

de Serge semèrent le doute dans leur esprit, et cela avait provoqué un contrôle car il n'était pas exclu qu'il puisse être un espion. Le service compétent leur répondit qu'il connaissait parfaitement le phénomène Serge. Il avait déjà effectué plusieurs contrôles, par le passé, en raison de ses aptitudes, mais sans aucun résultat. Il avait promis d'en effectuer encore un, car ces recherches étaient classées top secret.

Professeur Countz s'habitua à l'aide précieuse de Serge et lui donnait de plus en plus d'ordres à exécuter. Un jour, soucieux de son poste, l'assistant avait demandé à Serge :

- Ne voudriez-vous pas vous inscrire à la faculté par correspondance ? Cela vous permettrait d'obtenir un diplôme correspondant au travail que vous faites.

Serge lui, avait répondu la chose suivante :

- Non. Je ne fais pas grand-chose, je ne fais que ce que vous me demandez !

Rassuré par cette réponse, l'assistant était allé faire la cour à la nouvelle secrétaire et avait laissé Serge exécuter les ordres.

Des années avaient passé. Serge, qui n'avait même pas obtenu le BAC, était promu au grade de laborantin en chef. Cette promotion n'avait pas changé les relations dans leur équipe. Serge continuait d'écouter et d'exécuter les ordres, tout comme avant. Si quelqu'un n'avait pas bien réfléchi avant de lui donner des ordres, c'était tant pis pour lui.

Pour respecter le code, toutes les expériences effectuées par Serge étaient signées par l'assistant Youssef.

Youssef, qui vivait en pleine euphorie sa nouvelle aventure amoureuse avec sa collègue du troisième étage, attendant impatiemment la fin de la semaine, avait, au lieu d'effectuer les recherches, délégué cette besogne à Serge. Mais, distrait par ses désirs, au lieu de lui confier la tâche quotidienne, il lui en donna une autre. Il se trouvait que c'était la base du projet. Comme d'habitude, le laborantin exécuta cet ordre sans dire un mot. Le vendredi après-midi, à quinze heures quarante-cinq, tous les membres du personnel de l'institut se préparaient à rentrer bientôt chez eux. Mais pas Serge. À dix-huit heures, il s'acheta une dizaine de sandwiches au jambon et à l'emmental et retourna au laboratoire.

Lorsque, le lundi, Youssef arriva à son travail, il retrouva Serge endormi sur sa chaise. Il s'apitoya sur son sort, et alla signer les protocoles de son « propre travail ». Il ne prit même pas la peine de lire le contenu des protocoles. Il avait gardé l'image du corps voluptueux de Cristelle, sa collègue du troisième étage. Ils allaient se revoir un peu plus tard autour d'un café au lait.

Le Professeur Countz arriva vers onze heures. Il trouva Serge en train de charger un camion. Il devint furieux que l'on se permette d'abuser de la gentillesse du laborantin au lieu de laisser les hommes à tout faire accomplir leur travail. Le Professeur se dirigea vers le bureau du chef administratif. Il le gronda pour avoir utilisé Serge comme un homme à tout faire, et se dirigea vers le laboratoire. Le chef de l'Institut, l'ayant vu, le convoqua dans son cabinet. Il avait l'air complice et gentil. Countz n'aimait pas ce bureaucrate, mais il était habitué à l'existence de certains responsables comme lui.

À sa grande surprise, le directeur l'accueillit avec son plus grand sourire, qu'il réservait, en général, aux ministres, et lui dit :

- Mes salutations les plus sincères, Professeur ! Je savais bien que votre équipe représente l'élément clé de notre institut. J'ai déjà téléphoné au ministère. Le ministre viendra nous rendre visite, aujourd'hui, à quatorze heures pour vous exprimer ses compliments personnels. J'ai été prévenu que le ministre sera probablement accompagné par le Premier Ministre. Alors, je voudrais vous demander d'aller préparer un peu le laboratoire à cet effet. Ils vont peut-être demander où a été découvert ce miracle.

- D'accord..., eut à peine le temps de répondre Countz, avant que le goujat ne le mette hors de son cabinet. Mais je n'ai rien compris.... Sa phrase resta en suspens devant la porte fermée...

Le Professeur arriva au laboratoire qui était vide et calme. Il remarqua sa seconde assistante et lui fit signe de la main. Elle travaillait en alternance avec une autre partie de son équipe, mais était, apparemment, déjà au courant de la nouvelle, alors que lui ne l'avait pas encore apprise.

- Mes félicitations, Professeur...

- Que s'est-il passé ? Je ne comprends rien ! l'interrompit-il.

- N'avez-vous pas lu les derniers protocoles ? Nous avons trouvé une vraie solution pour intégrer des composantes nano thérapeutiques dans un tissu de coton.

- Quoi... Comment... ? L'étonnement sur le visage du Professeur provoqua une confusion chez l'assistante à cause des autres personnes présentes à cette conversation.

- Venez ! Elle le prit par le bras et l'entraîna dans le bureau. Je sais que c'est Youssouf qui a effectué les recherches, mais sous votre direction, tout de même. Elle émit un rire charmant. – Regardez !

L'assistante ouvrit rapidement les fichiers.

Countz prit place et commença à lire les protocoles. Il resta dans cet état, pendant un long moment, sans rien dire. Enfin, lorsqu'il eut terminé sa lecture, il demanda :

- Où se trouve l'essai ?

- L'un des essais, et l'original des protocoles, ont été transmis au directeur de l'institut. Mais Youssouf en avait effectué deux. Nous avons préféré garder le deuxième en lieu sûr. Un peu perturbée, l'assistante emmena le Professeur là où se trouvait le coffre. Elle composa la combinaison et prit la boîte.

- Je veux voir l'essai dans mon bureau ! Les mains de Countz tremblaient. Dès que l'assistante eut mentionné le deuxième essai, le Professeur avait compris ! Son assistant n'effectuait jamais deux essais ! Jamais !

C'était bien caractéristique de Serge. L'une de ses qualités exceptionnelles ! Les yeux du Professeur se remplirent de larmes ! Il se souvenait l'avoir vu travailler vendredi après-midi. Il était revenu sur ses pas, car il avait oublié les clés de chez lui. Il était furieux à ce moment-là. C'est après avoir fait cinquante kilomètres, et après avoir supporté les bouchons qu'il devait revenir chercher ses clés. Ce n'était que devant la porte de son appartement, en cherchant dans ses poches, qu'il s'était souvenu que les clés se trouvaient dans la poche de sa blouse. Elle était accrochée dans son bureau à l'institut. Lorsque le professeur fut de retour chez lui, il était dix-neuf heures. Il avait préféré ne pas entrer voir Serge, car il allait passer sa colère sur lui. Il avait donc laissé la leçon de morale pour lundi. Il allait le gronder, bien sûr. Serge ne devait pas laisser les autres abuser de sa gentillesse, et le faire travailler en dehors des horaires !

- Le matin, je l'ai vu aider au chargement du camion, après avoir effectué... Les larmes coulaient sur le visage du vieux Professeur. Quel homme !

- Il y a un problème, Professeur ?

- Non ! Je suis ému ! Countz essuya ses larmes. Où est Serge ? demanda-t-il.

- Youssouf lui a donné un jour de congés. Regardez ! L'assistante inséra le fichier et sur l'écran de l'ordinateur apparut la découverte de Serge.

- Et Youssouf, alors ? Où est-il ? articula Countz tout bas.

- Le directeur de l'institut lui a demandé de se présenter au rendez-vous avec le préfet de la région. Il était heureux comme un gamin, ajouta-t-elle. Moi aussi, je suis très heureuse de ce qui arrive ! Je ne comprends pas la douleur que je vois dans votre regard !

- Tu sais très bien qui a effectué les essais, n'est-ce pas ? lui demanda le Professeur.

- Mais Serge ne fait qu'exécuter vos ordres à la lettre, répondit l'assistante en répétant ce que Serge disait souvent.

- As-tu fait attention à l'ordre que j'avais donné ? Serge note toujours mes ordres. Regarde ! – Le Professeur ouvrit les protocoles. Tout en haut figurait l'ordre qui leur avait été donné par le Ministère. Celui du grand chef ! Serge ne se trompe jamais ! C'est « l'ordre » que notre Youssouf amoureux lui a, sûrement, délégué par erreur. L'ordre que je lui avais donné ne demandait qu'une à deux heures de travail, car on était déjà vendredi après-midi.

- Quelle importance ? Serge fait partie de notre équipe ! Vous l'avez promu au titre de laborantin en chef, n'est-ce pas ? dit-elle d'un air insouciant qui correspondait bien à ses vingt-trois ans.

- Oui, ma chère ! Maintenant, rentre chez toi et change-toi pour la visite des ministres ! Le désarroi du Professeur devenait de plus en plus grand.

C'était la première fois depuis toutes ces années que le Professeur ne savait pas comment réagir. Officiellement, le bonhomme n'avait même pas le droit d'être au courant des essais effectués à ce niveau-là ! Voilà pourquoi en bas des pages de tous les protocoles, figurait toujours la signature de Youssouf. Si au moins il avait pu discuter avec son assistant avant qu'il ne rencontre tous ces politiciens ! Il fallait qu'il demande conseil à son épouse ! Elle connaissait très bien Serge et l'appréciait énormément !

- Si tu dis la vérité, ce sera un malheur pour vous tous, lui dit sa femme avec de la tristesse dans sa voix. Cela se retournera même contre Serge ! Te souviens-tu de ta réaction lorsque tu constatas son talent pour la première fois ? En plus, ils cherchent déjà un prétexte pour t'envoyer à la retraite.

- Je ne mérite pas de recevoir des compliments et des honneurs.

- Tu as tort ! Qui s'est battu pour que Serge puisse rester dans votre équipe, indépendamment de son caractère particulier ? Qui lui a donné une chance pour qu'il puisse effectuer des essais aussi compliqués ?

- Ma chérie, tu ne comprends pas. Et le Professeur éclata de nouveau en larmes. Ce matin, je l'ai vu charger le camion avec les hommes à tout faire, alors qu'il avait déjà travaillé pendant, au moins, soixante-douze heures consécutives ! Sa voix tremblait et ses paroles suivaient le rythme des hoquets.

- On trouvera bien un moyen pour que Serge obtienne son dû ! dit la femme du Professeur après un long silence et d'une voix mal assurée. Maintenant téléphone au Docteur Ohl, et demande-lui un rendez-vous. Après ça, rentre à la maison ! Ce sera bien mieux pour toi que d'exposer toute ton équipe à un tel risque !

La femme du Professeur avait une logique irréfutable et Countz décida de suivre ses conseils. Il appela son assistante. Il attendit qu'elle revienne après avoir fermé la porte extérieure. Il lui dit qu'il ne se sentait pas très bien. D'ailleurs, cela se voyait. Ensuite, il lui dit de transmettre à Youssouf qu'il lui déléguait la responsabilité de représenter leur équipe. Il la chargea de lui prendre rendez-vous chez le médecin, après quoi le Professeur vérifia qu'il avait bien les clés de la voiture sur lui cette fois-ci.

Les médias étaient déjà sur les traces de Youssouf et, avant que le directeur de l'institut ne puisse le prévenir de quoi que ce soit, les grands compliments pleuvaient déjà de partout ! Les microphones et les caméras étaient déjà allumés. Les journalistes se bouscullaient afin d'être parmi les premiers à annoncer la nouvelle. Quelqu'un avait vendu la mèche à propos de la présence du Premier Ministre. Ce qui l'avait mis, dans une colère noire, car cette découverte devait rester confidentielle. Ce tapage médiatique risquait de provoquer l'arrivée d'espions de tous bords.

Dans son enthousiasme, le jeune homme oublia la déclaration de non-divulgaration des secrets professionnels qu'il avait signée. Le Professeur ne pouvait pas être accusé de cette gaffe. Il était absent pour des raisons de santé. La secrétaire du préfet, qui s'était permis de passer un coup de fil à l'une de ses amies journalistes, fut licenciée. Mais finalement ce n'était pas elle ni Youssouf. Mais le frère de ce dernier qui, exprimant la fierté familiale, avait appelé les journalistes.

L'équipe dans laquelle travaillait Youssouf avait été officiellement décorée. Le Professeur reçut même une médaille. Ensuite, il fut mis à la retraite. Il avait droit à un repos bien mérité. Tous les membres du groupe furent replacés et le service dans lequel ils travaillaient fut fermé.

Countz donna à Serge une grande partie de la somme reçue à l'occasion de cette découverte. À sa demande, il fut employé comme simple laborantin auprès de l'une de ses amies, Alexandra Colin.

Serge, ou Serioja, Kirshmann était un véritable Allemand de par ses origines. Ses parents étaient allemands, mais nés au Kazakhstan. Autrefois, le pays faisait partie de l'URSS. Lorsqu'il commença à aller à la maternelle, Serge apprit rapidement la langue russe. Dans leur classe, de très nombreux enfants étaient dans le même cas que lui. Plus tard, il apprit le dialecte cosaque. Cela lui permit de jouer avec Stjopa, son meilleur ami. Lorsqu'il commença à étudier l'écriture, il maîtrisait déjà trois langues. Il fit la connaissance de Cheptir, avec qui il était en classe. Ils devinrent les meilleurs amis au monde. Une année, ils passèrent même leurs vacances estivales au Turkménistan. Serge parlait déjà la langue.

L'école lui paraissait simple et intéressante. Serge commença à sauter des classes. En faisant la connaissance d'autres amis des autres républiques soviétiques, il apprit aussi le chinois et le roumain. À l'âge de douze ans, il était déjà en terminale. Serge rentra à l'université, pour la première fois, à l'âge de quinze ans. Lorsqu'il s'inscrivit à d'autres études supérieures, il avait dix-neuf ans. Pendant le service militaire, il acquit la maîtrise de nombreuses technologies spécifiques. Le système de l'URSS le destinait, même si c'était à son insu, aux services du KGB. Mais le rouage communiste n'était plus huilé et finit par éclater en mille morceaux, entraînant dans sa chute l'ordre qu'il avait instauré.

Quand Serge finit son service militaire avant tous les autres, il s'inscrivit à la faculté de Moscou pour étudier la physique quantique. Il étudiait avec plaisir et sa vie changea profondément. Il ne sut jamais pourquoi la démocratie divisa les citoyens en communautés ethniques. À ce moment-là, il comprit que si on les appelait « les Allemands » ce n'était pas pour rien. Il avait étudié à l'école, lors des cours d'histoire, comment Catherine La Grande avait fait venir environ un million d'Allemands, en leur proposant d'être architectes et bâtisseurs en Russie. En dehors du salaire, elle leur avait proposé des terres immenses. Mais plus tard, après la révolution, ces terres furent nationalisées. Il savait tout cela, mais ne voyait pas en quoi cela regardait sa famille. Jusqu'au jour où la situation se dégrada et força certains « Allemands » à partir vivre dans leur pays d'origine. Sa famille aussi. Sa mère voulait qu'il

termine ses études à l'université de Moscou et il y resta seul. Son père voulait le transférer dans une faculté en Allemagne. C'est à cette époque-là que leurs galères commencèrent. Les études qu'il poursuivait à Moscou s'avérèrent, en Allemagne, « interdites pour les Russes », comme on les appelait déjà dans leur ancienne nouvelle patrie.

Blessé dans le plus profond de son être, son père avait décidé de réclamer ses droits, pensant qu'il vivait enfin dans une vraie démocratie.

Il finit par être écrasé dans le vrai sens du terme par un 4x4.

Serge, étudiant en quatrième année, car on lui avait reconnu beaucoup d'examens qu'il avait réussis lors des études supérieures précédentes, partit vivre en Allemagne, avant d'avoir obtenu son diplôme. Ils s'occupèrent de l'enterrement de son père. À sa mère, il dit que de toute façon ses qualifications n'étaient pas reconnues en Allemagne. Son père avait été enterré au Kazakhstan, comme il l'avait voulu. Cela finit par leur coûter toutes leurs économies. Ils déménagèrent à huit cents kilomètres, à Achern, une petite ville près de Baden-Baden. Un de leurs concitoyens (un Cosaque d'origine allemande), qui s'était enfui depuis vingt-cinq ans, était devenu maire de cette ville. Il leur trouva un grand appartement. Mais en contrepartie, sa mère, professeur de lettres, dut changer de métier et devint femme de ménage. En suivant les conseils de Valère, Serge décida de ne pas chercher de poste qui correspondrait à ses diplômes. Cela dit, les démarches que son père avait effectuées, trouvant qu'il devait être traité d'égal à égal avec les Bavarois, continuaient à déranger quelqu'un dans les hautes sphères du pouvoir. Voilà pourquoi il fut rapidement licencié. Le maire, Valère, leur expliqua qu'il y avait une loi qui venait d'être votée pour la restitution de leur nationalité allemande et qu'ils avaient le droit de changer leurs nom et prénom... C'était, selon lui, la solution à leurs problèmes. Il leur avait choisi des noms de famille d'origine allemande avec tout un passé, mais il fallait qu'ils sortent d'Allemagne dès que le changement serait fait.

C'est ce qu'ils firent en s'installant à Strasbourg. Quelques années plus tard, la mère de Serge, tiraillée entre trois pays et deux mondes, abattue de tristesse après la mort de son mari, décéda. La douleur de son fils devint comme un puits sans fond dans lequel on se noie.

À partir de ce moment-là, il oublia toute communication avec les autres. Il ne répondait que si c'était indispensable. Par contre, il communiquait avec celui ou celle que les hommes appelaient Dieu. Il lui demandait tout le temps : « Pourquoi ? Pourquoi ! ».

Des années plus tard, lorsque par le plus simple des hasards, il s'était retrouvé dans la compagnie d'un certain Dupont aux bains russes, Serge eut un début de réponse.

Quelque mois plus tard, Dupont et lui décédèrent, atteints de la peste sibérienne.

Chapitre 7

Simon

Le téléphone sonnait.

- Allô ? répondit Simon, énervé, à cause des coups de fil incessants des commissaires-priseurs.

- Nous sommes au courant de vos problèmes avec la banque « Crédit SKB ». Il est très clair pour nous que vous êtes tombé dans l'un des pièges de votre conseiller, Monsieur Halère. Par conséquent, vous êtes en train d'être ruiné.

La voix était métallique et Simon faillit raccrocher.

- Nous avons la solution à vos problèmes ! continua la machine. Nous vous rappellerons d'ici une heure, afin de vous permettre de réfléchir. Subitement, la ligne fut coupée. Simon n'eut même pas le temps de répondre quoi que ce soit.

Un client entra dans la boulangerie et Simon reprit son attitude habituelle « d'excellent commerçant ».

Madame Langlois remarqua qu'il ne lui proposait pas d'acheter quelque chose d'autre, comme à l'accoutumée (« Et avec ça, Madame Langlois ? »), et que son comportement était loin d'être celui qu'elle lui connaissait. Elle acheta les croissants pour lesquels elle s'était déplacée et ils n'échangèrent que des politesses d'usage à la porte de la boulangerie. Les rumeurs, depuis des mois, couraient dans le quartier selon lesquelles Simon était en faillite. Mais qui croirait cela...

« Ce sont des bêtises ! criait Simon au fond de lui tout en réfléchissant. Il vaut mieux que j'appelle la police. Ou alors, que je prenne rendez-vous chez un psy... ». Certes, son problème était grave. À tel point que même la diaspora refusait de l'aider, alors que c'était un homme considéré par ses pairs. Sa maison avait été rachetée à un prix normal, pour éviter que, Simon en était persuadé, des membres d'autres communautés s'installent dans « leur » quartier. Avec les économies qu'il avait et l'argent qu'il avait emprunté à ses enfants, Simon réussirait à rembourser soixante-quinze pour cent de sa maudite dette. La banque dont il était client, depuis déjà trente-cinq ans, savait très bien qu'il pourrait rembourser ses dettes en payant des mensualités. Mais non ! Son conseiller ne partageait pas cette vision. Son prétexte, c'était la crise économique ! Il ne savait pas pourquoi, mais sa propre colère le rongait jusqu'à lui causer une horrible douleur... Il ne voyait pas d'issue. Fallait-il qu'il vende la boutique aussi et qu'il redémarre tout à zéro ? Il n'avait plus assez d'énergie ni de force pour vivre dans des situations instables. La seconde jeunesse que Simon vivait était en train de s'effriter. Tout en broyant des idées noires, il s'était constitué un compte d'assurance vie avec toutes les options. Ce n'était pas simple pour lui d'aller à l'encontre de ses principes.

Le téléphone sonna à nouveau le faisant sursauter. Simon décrocha le combiné sans dire un mot. Il écoutait. C'était la même voix métallique qui l'invitait, cette fois, à allumer l'ordinateur et... à regarder. Il ne comprit pas tout de suite, mais la ligne fut coupée. Simon alluma cette bête détestable que représentait pour lui l'ordinateur, et auquel il ne comprenait rien. Il l'avait acheté tout simplement parce que sa fille avait insisté. Elle s'occupait de la comptabilité, depuis son travail, sans même se déplacer jusqu'à la boulangerie. Tout cela grâce à Internet. La seule chose qu'elle lui avait demandée, c'était de relier la caisse et l'ordinateur et d'appuyer sur le bouton qui permettait d'imprimer.

La voix à l'autre bout de la ligne lui avait dit de regarder et il regardait. Des documents commencèrent à apparaître à l'écran. Sur certains d'entre eux figurait le nom de son conseiller à la banque. Le nom était entouré en jaune, ainsi que certains chiffres. Peu à peu il commença à comprendre. On était en train de lui expliquer le procédé qui avait été utilisé pour s'approprier les économies de certains clients comme lui. Dans cette affaire, le responsable de l'agence ainsi que d'autres associés étaient impliqués et avaient chacun pris leur part. Certains d'entre eux étaient même des personnes haut placées. Simon comprit qu'il n'était qu'une victime parmi des centaines. Il essaya d'imprimer les documents qui se succédaient à l'écran, mais sans succès. L'ordinateur reprit son écran habituel et le téléphone sonna encore une fois.

- Oui ? dit Simon, décidant de répondre.

- Vous voyez bien que nous avons en notre possession des documents qui prouvent la culpabilité de ceux qui vous mettent le dos au mur, lui affirma la voix étrange de son interlocuteur. Nous pouvons vous aider à récupérer tout ce que vous avez perdu : l'argent de vos enfants, votre maison... Nous vous aiderons ! Mais à certaines conditions ! Nos conditions ne sont pas simples, mais votre problème n'est pas simple à résoudre non plus. Notre première condition, c'est de ne parler à personne de cette proposition.

Après cela, la personne au bout du fil raccrocha.

« Je suis en train de devenir fou ! », articula Simon se parlant à lui-même à haute voix ; puis il téléphona à l'intérimaire qui le remplaçait dans les rares cas où il ne pouvait pas être lui-même au magasin.

Il se souvint tout à coup que, parmi toutes les preuves qu'il avait vues, il y en avait une qui concernait sa fille. Il n'avait pas pu lire tout ce qui était écrit, il avait juste eu le temps de l'apercevoir. Mais cela laissa chez lui un sentiment d'amertume. Ce n'était rien d'autre qu'un simple chantage ! Il n'avait jamais cédé à des choses aussi dégoûtantes. Ce n'était pas aujourd'hui que cela changerait ! Il composa le numéro de téléphone du commissariat de police. Avant même qu'il puisse tout expliquer, l'employée lui dit, sans chercher à comprendre, d'aller déposer sa plainte sur place. Simon n'attendit pas la fille qui le remplacerait pendant qu'il serait au commissariat. Il mit le panneau « FERMÉ » en verrouillant la boutique avec des gestes nerveux. Il se dirigea vers l'arrêt du tramway. Une fois que le tramway partit, il téléphona à sa fille Rachel et demanda à la voir de suite. Elle accepta, tout en étant très soucieuse et en lui demandant plus d'informations, mais la ligne téléphonique fut coupée et son téléphone s'éteignit. Simon ne réussit pas à le rallumer.

Au poste de police, la salle d'attente débordait de monde. Il y avait deux queues de sept à huit personnes devant chacun des guichets. « Cela ne fait rien, se dit-il. Ma fille sera là dans quelques instants ». Mais le temps passait très lentement, trop lentement... Cela faisait quarante minutes maintenant qu'il était là, alors que devant lui il restait encore trois hommes. Puis il aperçut Rachel. Simon demanda à la femme qui était après lui de lui garder sa place et sortit la rejoindre. Il la rassura et lui raconta rapidement ce qui lui arrivait. Elle le regardait sans pouvoir y croire, jusqu'au moment où il mentionna le document la concernant. Rachel devint blanche comme un linge. Elle le tira par le bras en lui disant qu'il valait mieux discuter dans la voiture. Il ne voulait pas rater son tour à la queue, mais elle insista. Il fallait en discuter avant de prendre une quelconque décision.

- Papa je t'en prie, essaie de te souvenir de tous les détails qui figuraient sur la page en question ! lui demandait sa fille.

- Une sorte de déclaration... concernant une certaine banque, mais pas la banque dans laquelle nous avons nos comptes. En plus de ton nom, il y avait la somme de cinquante mille euros qui était entourée, commençait à se souvenir Simon qui réalisa soudain que c'était la somme que sa fille et son gendre lui avaient prêtée.

- Papa, jusqu'ici je n'y croyais pas, mais là... là, je suis obligée d'admettre devant toi que nous sommes coincés. Tu te souviens du crédit que mon mari a emprunté l'année dernière pour payer l'appartement. Aucune banque ne voulait nous accorder un autre crédit et l'on nous conseilla de ne pas mentionner celui que nous avions déjà, si nous voulions en prendre un autre. Le crédit qui s'élève à cinquante mille euros est à mon nom et cette déclaration sert de garantie comme quoi aucun membre de ma famille n'est titulaire d'un autre prêt. Selon la loi, je suis pénalement responsable de ce mensonge. La banque risque d'exiger que nous remboursions notre dette immédiatement, alors que nous n'avons pas la somme en question pour la lui rendre, n'est-ce pas ? Dans ce cas, il faudra que l'on vende et..., Rachel éclata en sanglots.

- Ma chérie, tu sais très bien que je n'ai jamais laissé quiconque exercer de chantage sur moi. Simon faisait des efforts pour que sa voix garde un ton assuré, mais ses jambes commençaient à trembler. Je ne comprends pas pourquoi ? Pourquoi n'essaient-ils pas d'exercer du chantage sur ces salauds qui travaillent à la banque ? Il est évident qu'ils disposent de bien plus de preuves les concernant ! Et c'est sur nous qu'ils mettent la pression !

- Peux-tu-m'en dire un peu plus sur ces documents s'il te plaît ? lui demanda à nouveau Rachel.

- Ils étaient nombreux. Je me souviens de quelle façon les gains étaient partagés grâce aux contrats conclus, sans aucun danger pour ceux qui prenaient leur part. Mon cas est très insignifiant en comparaison avec les autres. Par contre, il me semble me souvenir d'un montant qui devrait correspondre aux gains totaux de l'arnaque dans laquelle notre agence est impliquée. Tu sais très bien que je n'y connais pas grand-chose dans ce domaine, mais cela crevait les yeux que les documents en question, s'ils sont authentiques, peuvent nous permettre de récupérer tout ce que cette bande nous a pris. En prononçant ces dernières paroles, Simon prenait davantage conscience de leur signification. C'était étrange, rien que la vision du document sur lequel figurait ton nom m'a mis dans une colère noire. Je n'ai même pas réfléchi à ce qu'ils proposaient, tant j'étais furieux et sous l'influence de leur chantage.

- Il y a quelque chose que je ne comprends pas, répondit Rachel.
- Leurs conditions, car ils m'ont imposé des conditions, bien sûr, ne sont pas simples selon ce qu'ils disent. La première condition qu'ils me demandent de respecter c'est de n'en parler à personne. Il faut que je garde notre conversation téléphonique parfaitement secrète.

- Mais tu n'as rien dit à personne d'autre excepté à moi, n'est-ce pas ? Comment pourraient-ils le savoir ? Informons-nous sur les autres conditions et nous réfléchissons ensemble. Il est impossible de prendre une telle décision, absolument seul. Sa fille mit sa main sur son épaule. Maintenant viens à la maison, on va y réfléchir tous les deux.

Les connaissances de Rachel dans le domaine de l'informatique dépassaient de loin celles de l'utilisateur moyen. Voilà pourquoi elle espérait « transférer » les documents en question à partir de l'ordinateur de son père sur le sien. Les deux ordinateurs étaient connectés en réseau privé.

Elle réussit à effectuer le transfert entre les ordinateurs ! Rachel constata que le format utilisé par ces documents lui était inconnu. Ils commencèrent à disparaître. On ne pouvait plus les récupérer après cela. Rachel constata aussi que chaque document restait affiché quinze secondes, après quoi, il disparaissait complètement, on ne savait pas où ! Tout en les lisant, elle essaya de sauvegarder les documents, mais sur l'écran de l'ordinateur apparut la phrase : « Êtes-vous sûr de vouloir formater tous les disques de votre ordinateur ? ». Rachel essaya d'autres méthodes, afin de sauvegarder les documents, mais à chaque fois l'information lui filait sous le nez et elle n'arrivait pas à lire les éléments les plus importants.

Les documents étaient plus qu'excellents, Rachel en était convaincue. En utilisant certains de ces documents et en engageant un bon avocat, ils pourraient se faire restituer tout ce qu'on leur avait pris. Elle arrêta ces tentatives de sauvegarde sur l'ordinateur. Elle essaya de prendre en sténo les références et les noms des documents. Elle réussit à en transcrire pas mal.

- Tu avais raison, Papa. Si ces documents sont authentiques nous pouvons récupérer l'argent qu'on nous a pris.

- De quelle façon, ma chérie ? N'as-tu pas remarqué qu'ils ont tous une griffe « correspondance interne – top secret » ? répondit son père.

- Je n'ai pas dit que ce serait facile ! Je pense pourtant que c'est possible ! Le son de sa voix n'était plus si convaincant. Oui, c'était une banque et non une boulangerie !

Tout à coup, le téléphone portable de Simon se ralluma et sonna. Il regarda l'écran, mais en dehors de « appel de l'étranger », il ne vit rien d'autre.

- Ce sont eux ! dit Simon paniqué en regardant sa fille. Bon, maintenant... ?

- Ça ne fait rien. Ne t'inquiète pas ! Décroche le portable et écoute ce qu'ils vont dire. Cela nous aidera à mieux connaître leur condition. Appuie deux fois sur ce bouton pour que je puisse écouter la conversation, moi aussi.

- Oui ! répondit Simon tout en allumant le haut-parleur.

- C'est la première et la dernière fois que vous êtes excusé pour le non-respect de notre accord, répondit la voix métallique. Nous nous attendions à ce que vous partagiez vos difficultés avec votre fille. C'est compréhensible. Le combat que nous menons vise les banques et certaines personnes, toutes-puissantes, qui ont oublié leurs propres limites, et non leurs victimes comme vous. Simon remarqua que la voix métallique parlait à une vitesse incroyable. Il faut comprendre aussi que notre prudence est tout à fait logique et humaine. La majorité de nos conditions sont liées à notre sécurité. Si vous aviez déposé votre plainte au poste de police, cela nous aurait empêché d'aider des victimes comme vous. Ce n'est pas un jeu ! Nous avons laissé exprès la possibilité à votre fille de regarder les documents dont nous disposons, mais maintenant qu'elle est au courant de tout cela, elle est soumise aux mêmes conditions que vous. La prochaine fois, nous ne vous donnerons pas de seconde chance, ni à elle ni à vous.

La ligne fut interrompue et le téléphone portable de Simon « tomba en panne » à nouveau.

- C'était la même panne que lorsque je t'ai téléphoné dans le tramway ! dit Simon, étonné, à sa fille tout en lui montrant l'écran vide du téléphone mobile.

- Apparemment ils ont une longueur d'avance en ce qui concerne la technologie du vingt-et-unième siècle ! répondit Rachel qui essaya de le rallumer en sortant et en remettant à nouveau la batterie du portable. Sans succès. Mais si tu réfléchis bien dans quoi ils fourrent leur nez et si tu prends en compte les personnes concernées, j'espère pour eux qu'ils sont vraiment très habiles !

- Qu'est-ce qui t'arrive ? la regarda son père d'un air mécontent. Tu oublies la déclaration que tu as

signée ? lui demanda-t-il.

- Papa, ma petite déclaration n'est qu'une goutte dans l'océan ! N'as-tu pas remarqué combien de victimes ont été touchées par seulement quelques personnes, suite au piège qu'elles leur ont tendu ? Et combien d'autres victimes y aura-t-il encore après nous ?

Leur réglementation m'a contrainte à faire une fausse déclaration pour pouvoir obtenir le deuxième crédit. Pourquoi fallait-il que je mente, alors que, de toute façon, ce serait moi qui paierais le deuxième crédit que j'ai emprunté et pas eux. Pour leur permettre de se laver les mains, n'est-ce pas ? Risque zéro et gains par millions ! Cela donne envie à n'importe qui d'être à la place de Robin des Bois !

- C'est étrange, ma fille. Que t'arrive-t-il ? Il y a sûrement du chantage dans toute cette histoire, qui n'est pas très claire en soi. Moi aussi, autrefois...

- Arrête, s'il te plaît ! Des gens comme eux ne chercheraient même pas à nous faire du chantage. En ce qui me concerne, le danger est réel, mais insignifiant à côté du risque que j'ai pris par rapport aux banquiers ! J'ai reconnu ma signature. Ils disposent d'une copie de mon dossier bancaire, alors que le document est tenu secret, même pour les contrôleurs financiers à moins qu'ils aient les permissions bien spécifiques qui les autoriseraient à en prendre connaissance. Ces gens sont nos sauveurs !

- Attends un peu, ne va pas si vite ! Attends qu'ils nous expliquent clairement ce qu'ils attendent de nous !-

Regarde ! dit Rachel. Pendant la conversation téléphonique, j'ai essayé de vous enregistrer en utilisant mon portable qui dispose d'un enregistreur. Le résultat, c'est que non seulement le fichier est introuvable, mais en plus il faut que je réinstalle tout. Ils sont vraiment très forts ! J'en suis convaincue ! L'enthousiasme de Rachel allait grandissant.

- Tu es devenue folle ou quoi ?! Ils arrivent à effacer l'information de ton téléphone portable et cela te réjouit ? Son père ne comprenait pas.

- Oui, je me réjouis, car il n'est pas uniquement question de tes cinquante mille euros ! Il faut que tu arrives à comprendre cela ! Je suis persuadée qu'ils ne font pas partie de la concurrence non plus, car ils nous ont montré d'autres documents aussi. Des documents qui concernent les mêmes ordures. Essayons de raisonner en gardant la tête froide ! Il vaut mieux que tu dises à la fille de te remplacer aussi bien aujourd'hui que demain ! Quant à moi, je vais appeler tout de suite pour dire que je prends les heures supplémentaires auxquelles j'ai droit. Le propriétaire va nous mettre dehors, de toute façon. Il en a marre de dépenser son argent pour payer des salaires.

- Ma chérie, je comprends très bien que ce que tu vois te donne des ailes. Il faut que tu saches que dans ce monde, chaque chose a son prix ! Le vieillard essayait de lui donner de sages conseils.

- Papa, je dois t'avouer quelque chose ! Lorsque j'ai appris que ce salaud de Halère t'avait piégé, je cherchais déjà le moyen de lui régler son compte. Attends, je sais très bien que c'est un péché ! Comme tu vois, je ne l'ai pas commis, mais je suis convaincue qu'il le mérite. Depuis que c'est arrivé, maman pleure des journées entières ! Mon frère a trouvé encore un travail pour boucler ses fins de mois et pour vous aider à payer les crédits. Tout cela pour que ce sale fils de pute puisse conduire une Audi Q7 et son chef une Ferrari ? Tu as travaillé toute ta vie. Et pourquoi ? Pour nous faire crouler sous les dettes ? Ce n'est pas à toi que j'en veux et tu le sais très bien ! Si nous pouvions, nous n'hésiterions pas à emprunter trois cent mille euros et c'en serait terminé avec nos dettes et nos maux de tête, tu le sais très bien ! On aurait été obligé de payer, pendant toute notre vie, le luxe de ces salauds de première ! Mais non, non seulement on ne nous en donne pas la possibilité, mais on nous la refuse même ! J'ai l'impression que c'est fait exprès, afin de saisir aussi la boulangerie !

En entendant ces paroles, son père eut l'air d'une plante fanée. Dans son regard apparut une douleur noire et il sortit rapidement de la pièce. Il ne voulait pas que sa fille le voie dans un tel état. Il ne voulait pas de cette colère noire. Ce n'était pas quelqu'un de coléreux, bien au contraire. Mais à ce moment-là, tout son être était secoué par cette rage et ses lèvres tremblaient sous la pression des mots qui voulaient en sortir.

- Pourquoi mon Dieu ? Pourquoi moi ? Toute ma vie, j'ai travaillé honnêtement. Je n'ai fait de mal à personne ! Pourquoi m'as-tu choisi pour remplir mon âme de colère ? Pourquoi veux-tu que je me mette en colère ! Ne m'inflige pas cette souffrance ! Je vendrai la boulangerie aussi s'il le faut et je paierai si tel est ton désir. Je t'en prie, enlève cette colère de mon âme ! Ne me soumets pas à l'influence du Diable ! Donne-moi les forces nécessaires pour résister à la tentation !

- Je t'en prie ..., rentre à l'intérieur ! lui demanda sa fille en le prenant dans ses bras. Les gens écoutent

ce que tu dis et ensuite, ils vont raconter n'importe quoi sur nous, dit-elle.

- Pardonne-moi, ma fille ! articula Simon tout bas. Je ne m'étais même pas rendu compte que je parlais à voix haute !

- Écoute ..., la plupart des gens sont au travail, il n'y a personne autour de nous ! lui mentit sa fille, en voyant les voisins qui quittaient soudain leurs balcons, piqués au vif par ses gémissements.

Rachel l'allongea sur le canapé et mit de la musique juive. Elle connaissait très bien l'influence thérapeutique qu'elle produisait sur son père. Il lui avait raconté que lorsqu'il écoutait cette musique il avait l'impression de voir la Palestine, son âme s'envolant au-dessus de la Terre Sainte. Rachel ne s'était pas trompée. Simon était parti dans les bras de Morphée.

Elle téléphona à sa mère et lui demanda de venir. Elle lui dit que son père était avec elle et qu'il était légèrement souffrant, mais que ce n'était pas grave. Elle lui demanda aussi de faire une tourte pour le dîner. Elle savait que lorsqu'elle disait avoir de l'appétit, cela faisait plaisir à sa mère. C'était aussi une façon de nourrir les autres grandes bouches autour d'elle.

Elle jeta une couverture sur Simon qui dormait maintenant et s'assit devant l'écran de l'ordinateur. Elle décida de rétablir les fichiers disparus. Elle n'était plus inquiète. Bientôt, Rachel comprit qu'un « cheval de Troie » avait envahi son ordinateur. Le programme antivirus ne détectait même pas le danger. Et même quand Rachel activa son antivirus qui était censé le supprimer, il lui demanda le code d'accès d'administrateur, ce qui était ridicule. Car elle était la seule administratrice et utilisatrice de cet ordinateur. Après cela, le fichier en question disparut sans laisser de traces. Rachel se rendit compte que, toute seule, elle n'y arriverait pas. Voilà pourquoi elle se connecta sur Internet pour chercher de l'aide. Dès l'instant où elle se connecta sur le site de vérification, sur l'écran de l'ordinateur apparut la locution suivante : « error system ». Après cela, l'ordinateur s'éteignit tout seul. Rachel essaya de le redémarrer mais en vain.

Oui, ils étaient vraiment très forts. Elle ne s'attendait pas à autre chose, mais une vérification s'imposait. L'ordinateur se ralluma tout seul, mais en système DOS*, alors que Rachel ne disposait pas d'un tel système. La phrase qui apparaissait à l'écran était en anglais : « Control is the best way to convince ». Ensuite, l'ordinateur redémarra sans aucun problème fonctionnant à nouveau comme si de rien n'était. Rachel finit par l'éteindre. Elle concentra son attention sur son téléphone portable et à son grand étonnement, constata que l'information qu'elle avait soi-disant perdue tout à l'heure était bien à sa place. Bien sûr que les enregistrements d'aujourd'hui n'y étaient pas, mais... Cela dit, le fait de retrouver intactes ses données personnelles lui épargna pas mal du temps pour leur transfert à partir de sa carte mémoire externe.

Les pièces du puzzle commençaient, peu à peu, à se mettre en place. Rachel comprenait de mieux en mieux la situation. Elle se rendit compte que le risque que ces inconnus avaient pris était mille fois plus important que le sien en signant la déclaration en question. Elle pourrait être accusée et condamnée à cause de cette fausse déclaration, mais ce serait une condamnation avec sursis. Elle pourrait être sanctionnée et obligée par injonction de restituer la somme immédiatement. Les sanctions qu'elle encourait étaient bien lourdes, mais aucune d'entre elles ne menaçait physiquement sa vie ! En même temps, pour de telles actions contre les banques, vu le niveau des personnes impliquées et de celles qui étaient visées, l'emprisonnement était sans doute l'une des sanctions les moins lourdes.

Ces gens-là avaient misé leur vie ! Et pour être sûrs de ne pas être trahis, ils avaient besoin d'avoir en face une garantie équivalente au risque encouru ! Pour cela, l'argent et les biens étaient très insuffisants. Compte tenu leurs capacités, ils étaient capables de prélever bien plus, sans aucun risque, que les ordures de la banque. Grâce à l'accès à l'information confidentielle des organismes financiers, ils pourraient devenir riches en quelques minutes. Rachel comprit que ce n'était pas là leur but. Ne restaient que deux ou trois autres hypothèses.

Premièrement, ils pouvaient leur demander un service à elle et à son père. Mais lequel ? Rachel travaillait dans un cabinet comptable et entre ses mains passaient des documents très importants tous les jours. Indépendamment des avertissements qu'elle avait émis, son chef voulait avoir un contrôle total de sa comptabilité, même quand il était à l'étranger. Par conséquent, le serveur de données passait par Internet. Il était vrai que toutes ces informations étaient bien verrouillées. Mais le système de cryptage des banquiers était forcément plus sophistiqué que le leur. Donc, en toute logique s'ils voulaient avoir accès à certaines informations, ils pouvaient directement pirater le serveur de son entreprise. C'était logique, donc cette possibilité était à éliminer !

Quant aux croissants de son père, leur recette ne les intéressait sûrement pas. Elle était bien précieuse pour leur famille, mais pour des gens comme eux... Non, donc cette possibilité était à éliminer aussi. Deuxièmement, on pourrait leur demander de faire quelque chose, à elle ou à son père. Oui, mais quoi ? Ni l'un ni l'autre n'avaient une profession exceptionnelle, ils n'étaient en relation ni avec des trafiquants ni avec des personnes haut placées bénéficiant d'un pouvoir illimité... Rien de tout cela !

Ils n'allaient pas devenir des kamikazes tout de même. Puis, il fallait savoir aussi qu'une telle façon de voir les choses n'existe pas en Europe. Elle se disait que ce serait avec grand plaisir qu'elle mettrait son poing dans le nez de son chef pour le casser en mille morceaux sur leurs ordres (d'ailleurs, sans ordre, c'était possible aussi). Mais pour ce genre de travail, il y avait des spécialistes dont les services pouvaient être utilisés sans aucun problème.

Rachel en était sûre, ce n'était pas ça non plus – rien de tout cela ne pouvait garantir la sécurité de leurs mystérieux hackers ! « C'était le plus important », en tout cas, c'est ce qu'ils avaient dit dans leur message !

Mais voilà qu'une pensée s'imposa à elle avec une telle puissance que son esprit en brûlait ! C'était la vie ! Oui, leur vie ! C'était terriblement cruel de se rendre compte d'un tel fait, mais la logique était imparable et le puzzle, achevé ! Ces gens avaient misé leur vie ! Tout cela pour les aider à se venger de celui ou de ceux qui les avaient piégés ! Il était logique qu'ils veuillent mettre de l'autre côté de la balance sa vie à elle. S'il s'agissait de sa propre vie, Rachel ne s'en inquiétait pas particulièrement. Elle admettait que si elle pouvait éliminer ce fils de pute, elle le ferait, même en risquant la sienne !

Brusquement, elle se rendit compte que le contrat, dont elle ne connaissait pas encore les termes, pouvait bien englober son père aussi. Et là, elle n'était plus de tout d'accord, il n'était absolument plus question d'accepter !

Son père était quelqu'un de respectable. Elle n'était pas la seule à lui témoigner autant de respect, tout le monde l'aimait et l'honorait. La vie de son père avait une valeur bien plus élevée que celle de l'argent et des biens. Qu'ils aillent au diable ! Voilà les pensées qui traversaient l'esprit de Rachel.

Elle commença à se calmer, en pensant que tant que le contrat n'était pas signé, le danger n'existait pas ! Mais ses pensées n'arrêtaient pas de la renvoyer vers cette question en suspens. Ils avaient dit qu'elle et son père n'étaient pas les seules victimes qu'ils voulaient aider. À supposer qu'ils aient pris le rôle de Robins des Bois modernes, pourquoi voudraient-ils priver un vieillard de ses derniers jours ?

C'était à nouveau la même confirmation. La seule garantie de loyauté ne pouvait que supposer l'élimination éventuelle de quelqu'un en cas de trahison ! Mais ça lui paraissait inadmissible ! Être en relation avec des gens qui s'occupaient de règlements de comptes, même si leur mobile avait un but élevé, pour Rachel, c'était exclu ! Une fois sa décision finale prise, elle se sentit plus soulagée. Elle décida de s'occuper de la maison pendant que son père dormait.

- Excuse-moi, ma chérie ! Je n'ai pas l'habitude de dormir au beau milieu de la journée, mais je pense que j'ai eu ma dose de problèmes aujourd'hui et comme le sommeil possède des vertus bénéfiques...

- Oui, Papa. C'est vrai. J'ai pu vérifier certains détails. Peu importe qui ils sont, ils ont un champ d'action très grand. À mon avis, l'argent et les biens ne représentent pas un motif suffisant pour eux. Ils peuvent piéger tous les salauds qu'ils veulent, sans aucune difficulté.

- Comment ça ? Son père ne cachait pas son étonnement.

- Eh bien, l'information qu'ils ont voulu nous montrer se trouve au même endroit que celle, dont l'accès est illégal et qui touche à toutes les actions en bourse en train de grimper ou de descendre. Il leur suffit d'utiliser cette information de façon raisonnable et ils pourront devenir des millionnaires en un rien du temps, en même pas quelques jours. Quant aux biens, ils s'en achèteront grâce à l'argent gagné !

- Dans ce cas, je ne comprends pas ! dit-il.

- Admettons, mais j'en doute fort, qu'ils aient envie de s'occuper de « l'injustice dans ce monde ». Leur but est noble, mais naïf et dangereux. Bon, si l'on prend en compte le fait qu'ils aient envie de s'occuper de notre escroc, je dirais que c'est peut-être un peu moins bête, sourit Rachel. La clé de toute cette histoire, c'est de trouver la garantie qui leur donnerait l'assurance de risquer leur vie. Nous connaissons déjà le rôle que jouent les banques dans toute cette affaire. Par conséquent, les attaquer voudrait dire se jeter dans la gueule du loup, car elles servent le pouvoir ! Quant au pouvoir, c'est bien pour ça qu'il est instauré, car il ne se laisse pas attaquer ! C'est lui qui impose les règles ! Il a la possibilité d'enfermer ceux qui les transgressent, et s'il le faut, de les tuer ! Donc, ils risqueraient leur vie pour nous. Qu'est-ce qui pourrait leur garantir que nous ne les trahisons pas, si ce n'est justement notre propre vie ?

- Non, ça non, tout mais pas ça ! Je ne m'inquiète pas pour ma vie, elle touche déjà à sa fin...

- Arrête Papa, s'il te plaît ! Comprends-moi bien, moi ma propre vie, je ne la regretterais pas si cela peut me permettre de te rendre ta dignité et ton honneur, auxquelles tu as droit plus que tous les autres !

- Pourquoi faut-il que l'on se chamaille pour des choses qui ne sont pas très claires au bout du compte ? Oui, il est logique qu'ils demandent une certaine garantie qui équivaut au risque qu'ils prennent, mais...

- Ce n'est pas la mise demandée qui m'inquiète le plus, même si ta vie m'est bien plus chère que les dettes que nous avons. En cas de trahison, ils seront obligés de tuer. Autrement dit, ils sont prêts à le faire. Dans l'hypothèse où j'aie raison sur ce point, en quoi seraient-ils différents des autres ? dit-elle.

- Ma chérie, ne t'excite pas comme ça ! Après avoir marqué une pause, Simon continua : Je ne vois pas comment ni pourquoi on devrait les trahir, que ce soit toi ou moi. S'ils peuvent réellement nous aider à retrouver notre dignité, tout ce que l'on nous a pris et, par la même occasion, démasquer ces salauds, nous ne pourrions que leur rester redevables jusqu'à la fin de notre vie ! Quant au fait de tuer, ton grandpère a été décoré six fois pour sa bravoure ! Je suis fier qu'il ait pu nettoyer cette terre des nazis, qui ne voulaient rien d'autre que nous faire disparaître de cette planète ! Je sais déjà ce que tu vas me dire, que c'était en temps de guerre ! Mais, ce que ces salauds font maintenant, qu'est-ce que c'est à ton avis ? Un cambriolage en plein jour, habillé par les lois ! Tu as vu le nombre de leurs victimes !... Cela, ma chérie, porte un nom. C'est une guerre non déclarée, une guerre dont on tire les ficelles derrière les décors !

- D'accord, mais c'est à peine si tu n'as pas porté plainte au poste de police aujourd'hui ! Rachel avait du mal à comprendre son revirement soudain.

- Trahir qui ? Je ne les connais même pas et je ne sais rien d'eux. Je n'avais aucune preuve de ce que j'aurais pu révéler aux policiers. Souviens-toi que tous les documents qu'ils nous ont montrés ont disparu ainsi que toutes les conversations. Le sommeil m'a permis de retrouver mon calme et de reprendre mon sang-froid. C'est vrai, j'ai été affecté par le fait que ton nom figure sur les documents en question et j'ai attribué tout ceci à un chantage. Mais tu dis toi-même que ces gens n'ont rien à nous demander, car nous ne les intéressons pas, n'est-ce pas ? Ce sont bien tes suppositions et tu as raison, on n'a jamais essayé de nous faire chanter. Ce qu'ils ont fait, c'est de me pousser à t'en informer. Pourquoi ? Je n'en connais pas encore la raison ! Peut-être parce que c'est déjà un peu tard pour un vieillard comme moi, de mener une telle guerre tout seul ! Simon avait retrouvé son sourire.

- Tu prends toujours les choses comme ça, en rigolant ! plaisanta Rachel un peu plus rassurée, mais les paroles de son père laissèrent une empreinte dans son esprit.

« Oui, c'est vrai, se dit en lui-même Simon, nous sommes en guerre et notre rôle serait d'être la cible ». Simon et sa fille acceptèrent les conditions. Cela faisait des mois qu'ils prenaient des pilules bleues antiempoisonnement.

Grâce à leur avocat, ils récupérèrent tous leurs biens. Selon l'accord conclu avec la voix métallique, ils avaient le droit d'être servis par le super apprenti du nom de Halère, ancien escroc financier. Il avait accepté « bénévolement » d'être l'apprenti de chacune de ses victimes pendant trois jours par mois. Ses victimes étaient bien nombreuses et parfois on lui permettait de ne rester que deux jours. En contrepartie, lui et sa famille avaient le droit de recevoir la pilule bleue antivirus.

Quelque temps plus tard, lorsqu'il eut bien appris tous les métiers, la voix métallique le recruta pour prendre le poste principal de la nouvelle Banque coopérative. Ses nouveaux clients, ainsi que ses subordonnés, trouvaient qu'il était quelqu'un de pieux. Avait-il changé réellement ou devint-il quelqu'un d'autre, afin de pouvoir obtenir l'anti-virus – à ce stade, on ne pouvait pas le savoir.

La campagne de publicité de la nouvelle banque débuta sous l'initiative d'Halère. En utilisant son réseau d'amis et les procédés de sa vie d'avant, Halère, par des moyens subversifs, réussit à imposer une décision stratégique importante, exigée par la mystérieuse voix métallique. Tout cela se fit de telle façon que personne ne put soupçonner que sa banque était derrière tout cela. Suite à cette manipulation, les banques les plus importantes prirent la décision de créer des agences spécifiques, qui existeraient de façon non officielle. Elles étaient destinées aux gens moyennement fortunés et surtout à ceux qui étaient socialement défavorisés ! Le but non avoué des autres banques étant de faire couler ces filiales au moment où elles seraient juridiquement séparées de la banque mère. Ils ne pouvaient pas savoir que c'était justement comme ça qu'ils allaient creuser leur propre tombe.

Rachel quitta son travail et créa sa propre petite boîte de comptabilité. Elle n'avait que deux sociétés comme clients, mais gagnait bien plus pour un travail moins important que celui qu'elle faisait

auparavant. Elle consacra le reste de son temps au mouvement « Robin des Bois », comme elle l'appelait elle-même. Elle se transforma à son tour en « voix métallique ». Indépendamment du gros risque qu'elle prenait, elle se sentait épanouie. Rachel était devenue un simple maillon d'une organisation qui, en pratique, imposait la devise de sa patrie – Liberté, Égalité, Fraternité ! Lorsque le Président Obama fut en visite à Strasbourg, elle fit tout son possible pour obtenir sa part de « l'élixir » nommé justice. Elle savait très bien qu'aux États-Unis, le président était attendu par une autre voix métallique, afin de recevoir d'autres instructions. Les choses avançaient et cela commençait à lui faire un peu peur. Mais la justice vaut bien cela. Ils commençaient à voir les fruits de leurs efforts à l'échelle mondiale.

Quant à la voix métallique, elle préparait la chute irréversible de la Bourse !

Chapitre 8

L'Andouille

L'Andouille était le président du conseil de surveillance de « FIB – L'Andouille ». Il détenait des actions suffisantes pour s'assurer le contrôle des autres consortiums industriels et financiers. Au regard de sa position sociale et de son âge, il passait pour l'un de ceux qui avaient le mieux réussi à l'échelle mondiale. Dans son entourage, il comptait même quelques présidents de différents pays. Et quand, parfois, il ne réussissait pas à imposer à un poste-clé quelqu'un faisant partie de ses « marionnettes », il s'arrangeait pour que le poste en question soit pris par l'un ou l'autre politicien mondialement connu, appartenant à son parti. L'Andouille était l'adjoint du président du conseil (exprès, afin de ne pas subir directement les aléas politiques et autres) du MEDEF. À partir de ce poste-là, il appliquait sans problème sa stratégie de conquérant. Il était encore accro à l'argent, mais plus il en accumulait, moins cela le passionnait. Ce qu'il aimait follement, c'était le pouvoir que l'argent lui assurait.

Le pouvoir avait le don de l'enivrer. En un seul coup, il déplaçait les pions sur l'échiquier mondial et tout le monde s'accordait pour dire qu'il faisait partie des meilleurs à ce jeu. Il sacrifiait des pays entiers et des millions de vies humaines, mais c'est grâce à cela qu'il gagnait la bataille. Les géants de Wall Street le considéraient avec beaucoup de respect. Il avait mérité le droit de faire partie d'eux, mais même cela ne lui suffisait pas. L'Andouille avait envie de les mettre dans sa poche, mais il était bien conscient qu'il était encore un peu tôt pour de telles provocations. Par exemple, il fit en sorte que le marché d'armes avec la République du Tchad lui échappe. En toute logique, ce marché lui revenait de plein droit selon les usages avec cette ancienne colonie française. L'Andouille laissa à l'Américain le soin de se casser la tête avec les dragons chinois en lice pour ce marché. Il avait vite compris que l'ambition et les moyens asiatiques dépassaient de loin sa ténacité. Voilà pourquoi L'Andouille leur prépara quelques « surprises ». Son consortium financier les faisait tourner en rond. Il savait qu'ils allaient tomber dans le panneau sans même s'en rendre compte.

Il se souvint qu'il devait appeler son médecin personnel. Cela faisait deux jours maintenant qu'il se sentait bizarre. Il n'était pas malade, mais il y avait des moments dans la journée où il lui semblait distinguer les symptômes d'une maladie qu'il connaissait, sans toutefois réussir à déterminer laquelle. La veille, il avait fait faire des examens de sang. Le médecin l'aiderait à comprendre les résultats de ceux-ci. Il ne s'inquiétait pas, car son organisme était dressé de façon spartiate. Même lorsqu'il ne trouvait pas suffisamment de temps pour faire du sport, l'harmonisation entre son corps et son esprit ne disparaissait pas. Il se sentait comme un vainqueur et il était le vainqueur.

- Monsieur, votre médecin est arrivé, lui annonça son économe d'origine allemande. Il a demandé à vous voir à l'infirmerie, ajouta-t-il.

- J'arrive. Que personne ne nous dérange ! ordonna L'Andouille, puis il descendit à l'infirmerie, qui ressemblait plus à un laboratoire qu'à un cabinet médical.

- Bonjour, Monsieur. Comment allez-vous ? articula le Dr Gary de sa façon habituelle sans y mettre aucune servilité. Je voudrais que vous reportiez tous vos rendez-vous d'aujourd'hui. Après cela, il faudra demander à votre fille de venir à onze heures ici, ajouta le médecin d'une voix qui ne souffrait aucun refus.

- Qu'est-ce qui vous arrive, Docteur ? demanda L'Andouille aussi froidement que possible. Cela faisait des mois qu'il voulait recruter quelqu'un d'autre à cause de son arrogance, mais pour l'instant, il n'avait pas trouvé de remplaçant digne de ce poste. Il enregistra quelque part dans sa mémoire qu'il fallait élargir son périmètre de sélection pour le pourvoir. Il fallait qu'il se débarrasse de ce médecin au plus vite.

- Je tiens à ce que vous fassiez ce que je vous dis immédiatement. Si je commets des erreurs, je saurai les assumer. Je sais que vous ne m'appréciez pas et ce sentiment est réciproque.

- C'est entendu, répondit L'Andouille en donnant les ordres qui s'imposaient. Il était très énervé.

- J'ai peur que les résultats de votre prise de sang ne soient pas bons du tout, lui dit le médecin sans préambule. J'ai apporté un test spécial. Il nous permettra, en cinq minutes, de savoir s'il y a lieu de s'inquiéter ou pas. Asseyez-vous et ouvrez grand la bouche, s'il vous plaît. Je dois prendre une empreinte à partir de votre cavité buccale. Le médecin mit une serviette stérile sur la table et s'équipa d'un masque et de gants stériles.

- Ne devriez-vous pas enfiler une blouse stérile ? lui demanda L'Andouille en l'apostrophant.

- Ouvrez grand la bouche, s'il vous plaît ! s'écria le médecin laissant la question en suspens. Il préleva l'empreinte, l'enferma dans une éprouvette spéciale et secoua le tout.

- Je suis sûr de connaître ce test, mais je ne me souviens pas à quoi il peut servir ! demanda L'Andouille d'un ton un peu plus soucieux. Il voyait le visage du Dr Gary qui s'était bien assombri.

- Votre compagnie l'a racheté, huit mois auparavant, à un Institut scientifique implanté à Strasbourg. En général, il est utilisé pour découvrir diverses formes grippales. Il avait été créé pour détecter une molécule très dangereuse. Après la tragédie, bien connue, liée à cette molécule, toute expérimentation avec celle-ci a été interdite. À mon grand étonnement, selon des rumeurs que l'on ne peut pas vérifier, la molécule finit par voir tout de même le jour. Ses symptômes sont bien spécifiques et l'on peut difficilement les confondre avec quoi que ce soit d'autre, répondit le médecin inquiet. Le regard de L'Andouille se voila. Il vit la seringue, mais ne sentit pas la piquêre.

- J'ai mis une petite quantité d'un tranquillisant. Avec ou sans votre permission, je m'en injecterai un peu aussi. Sur ce, le médecin planta une autre seringue dans son bras. Vous me permettez, n'est-ce pas ? Et sans attendre la permission, le médecin s'allongea sur le lit qui était prévu pour les auscultations.

- J'ai l'impression que tout ceci n'est qu'un cauchemar. La banalité de la phrase ne l'intéressait pas. Si j'ai bien compris, il est question de la peste sibérienne, demanda-t-il, en espérant avoir une réponse à sa question, mais il n'en eut pas.

Docteur Gary ne supportait pas ce type si hautain, même s'il le gratifiait de primes assez élevées, en plus de son salaire mensuel, pour s'occuper de sa fille. Il n'oublierait jamais l'interdiction de L'Andouille, qui ne souffrait pas de contestation, de soigner son cuisinier. Celui-ci cotisait à la Caisse primaire d'assurance maladie. Par conséquent, qu'il aille consulter un autre médecin ailleurs ! Avant de venir, le médecin avait vérifié toute l'information qui était accessible sur Internet. La peste sibérienne ne pouvait pas se propager en tant que virus. Si elle existait, on aurait annoncé de nombreux cas de décès. Cela le rassurait, mais il avait pris deux tests, car, selon les résultats des analyses de sang, les symptômes d'Aurore et de L'Andouille coïncidaient à quatre-vingt-dix pour cent. Il voulait faire peur à L'Andouille, mais, au bout du compte, il eut peur lui-même.

- Demandez à Aurore de venir tout de suite ! s'écria L'Andouille. Appelez Sylvain et dites-lui que je l'attends d'ici une heure. Les négociations attendront un peu ! Il faut qu'il parte tout de suite ! La bête qui dormait en lui s'était réveillée, et elle donnait ses ordres.

- Docteur, combien du temps me reste-t-il à vivre ? Vous avez carte blanche pour tout ce dont vous aurez besoin ! Je veux connaître la vérité sur cette peste ! Quelles sont mes chances ? Je sais qu'elle est apparemment mortelle !

- J'ai regardé différents forums sur Internet. Certains affirment que le Professeur Innocence Berger avait réussi à trouver l'antidote avant de décéder. Cela dit, je n'y crois pas trop. Si c'était le cas, elle aurait pu sauver son mari et sa propre vie.

- Dites aux autres que je confère à notre petit docteur une procuration générale ! Oui, sans aucune limite ! Que mon juriste prépare les documents à signer ! Non, je ne veux pas de notaire, ce sera un document secret interne ! Après avoir donné ces ordres, L'Andouille raccrocha l'interphone.

- Que tous les spécialistes pharmacologiques soient convoqués ! Ceci dit, en connaissant leur nombre..., dit le médecin et il ajouta : Non, que les meilleurs d'entre eux viennent d'ici quatre heures.

- Que nos meilleurs pharmacologues soient ici d'ici deux heures ! L'Andouille répéta l'ordre. Effectuez des tests sur tout le personnel concernant la peste en question, dit-il en regardant le Dr Gary. Pourquoi n'est-elle pas encore arrivée, cette gamine ? cria-t-il dans l'interphone. Je ne veux pas savoir. Qu'ils entrent dans la salle de cinéma et qu'ils me la ramènent !

- Je sais que vous avez des relations au CNRS. Je voudrais parler au responsable du service concerné à Strasbourg, demandait au boss le Dr Gary.

- Sans problème. L'Andouille transmet les ordres et proposa un verre de whisky au médecin.

- Merci ! Même si je vais avoir besoin d'avoir les idées claires, ce sera sûrement mieux qu'une autre dose de tranquillisant. Donnez l'ordre que l'on nous apporte le nombre de tests nécessaires pour tout le personnel.

- C'est votre travail ! répondit L'Andouille tout en versant le liquide dans le verre.

Les deux hommes burent leur whisky d'une traite, après quoi le médecin alla à la bibliothèque. Il téléphona aux pharmaciens et commanda cent tests. Il leur demanda de les livrer tout de suite. Lorsqu'il eut l'adresse pour la commande, le pharmacien promit gentiment de les livrer personnellement dans les

trente minutes et en toute discrétion.

Il en avait marre d'attendre cette enfant. Aurore reproduisait le caractère horrible et despotique de son père, mais avec une pointe de douceur qui devait lui venir de sa mère. Les mauvaises langues disaient que L'Andouille avait enfermé la mère d'Aurore dans un établissement psychiatrique.

Le médecin alluma l'ordinateur avec l'intention de chercher d'autres informations concernant la maladie. L'écran bleu changea et montra une succession de documents que le médecin n'avait pas demandés au système informatique. Il voulut le redémarrer, mais son regard se posa sur le mot « Darfour » et un nom souligné en jaune. Il s'agissait du nom du camp dans lequel il avait travaillé en équipe avec « Les médecins sans frontières ». Apparemment, c'était un document interne par lequel L'Andouille ordonnait personnellement la vente (on ne pouvait pas comprendre de quoi). La mention « indépendamment de la présence du contingent médical » était aussi surlignée en jaune. Dr Gary reconnut la signature, apposée avec le tampon, qu'il avait vue plusieurs fois (pour éviter que le boss ne se fatigue à signer) sur les chèques pour payer ses honoraires. Il n'y avait aucun doute là-dessus. Le document disparut, tout à coup et, à sa place, apparut une note comptable. De nouveau, surlignée en jaune, il distinguait la mention de cinq cents mortiers, mille deux cents mines anti-personnelles américaines et sept cents fusils Kalachnikov fabriqués en Bulgarie. Il y avait également cent soixantedix gilets pare-balles... En bas de la feuille, toujours en jaune, était écrit qu'en livrant cette dernière commande, le contrat de deux cents millions de dollars était exécuté. Le mot « dernière » brillait sous le marqueur rouge qu'on lui avait apposé. Le médecin entendit des pas. Avant même qu'il n'arrive à tendre sa main en direction de l'ordinateur pour l'arrêter, il s'était éteint tout seul. Le médecin remarqua l'apparition de la diode rouge de la webcam.

Fritz, le secrétaire, entra dans la pièce et lui apporta la boîte contenant les tests qu'il avait commandés. Le pharmacien voulait le voir personnellement, mais un ordre de la part de L'Andouille lui interdit cette entrevue. Tout le personnel était à la disposition du médecin et mis sous quarantaine. On lui demanda s'il pouvait recevoir les gens les uns après les autres pour qu'ils puissent poursuivre leur travail.

- Faites une liste avec leurs noms. Cela me permettra d'effectuer les tests. Que chacun prévienne le suivant dès qu'il sera sorti de l'infirmerie, dit le Dr Gary. Vous serez le premier, mais je voudrais un patient de plus. Cela me permettra de ne pas perdre du temps en attendant le suivant.

- Oui, Monsieur ! lui répondit le secrétaire en inclinant la tête en signe de servilité. Il savait très bien que cela énervait le médecin au plus haut point.

Dr Gary monta dans son cabinet et commença à préparer les tests. Ses pensées le menaient au Darfour et à la boucherie qui y avait eu lieu et dont il put s'échapper par miracle. Il voyait les corps de ses confrères, explosés en mille morceaux par les grenades et emmêlés sur un tas avec des corps africains. Les corps étaient brûlants sous le soleil de braise. Le vent les attisait. Ils étaient mélangés et trempaient dans leur sang – énormément de sang et de gémissements. L'image était indescriptible. Le médecin se souvenait de la pensée qui l'avait envahi à ce moment-là : ils étaient tous égaux à présent. La mort ne demandait pas quelle était la couleur de leur peau : elle frappait !

Il remarqua qu'il y avait un deuxième béquet stérile et cela le fit revenir sur terre. Son professionnalisme prit le dessus et l'application des tests à la chaîne démarra ! Les dix premiers d'entre eux l'avaient un peu stressé, car il s'attendait à un résultat affichant une couleur bleue. Ensuite, il les effectua tout simplement, marquant le résultat négatif en face du nom de chaque patient. Fritz, qui était connu comme quelqu'un de très pédant et soigneux dans son travail, avait même imprimé une photo en face de chaque nom. Avec toutes ces données et le travail effectué sur chacun des patients, sa présence physique devenait inutile.

- Excusez-moi, Docteur, Mademoiselle Aurore est ici et je me suis permis de vous l'amener, avant même que son père ne soit au courant de son arrivée.

- Bien sûr. Qu'elle entre, après votre collègue dont je m'occupe en ce moment.

- Mais..., le secrétaire ne voulait pas s'imposer, mais... Il savait très bien ce qui les attendait tous deux, lui et le médecin, si L'Andouille apprenait que sa fille avait perdu ne serait-ce que trente secondes à patienter...

- Elle patientera deux minutes ! répondit le Dr Gary d'un ton sévère.

Lui-même avait besoin d'un peu de temps. Concernant le personnel, ceux qui en faisaient partie ne présentaient pas les symptômes à sa connaissance. Quant à Aurore : oui ! Elle les présentait ! Il finit le test suivant qui s'avéra négatif et inscrivit le résultat en face du nom. Après cela, le médecin ouvrit la

porte et invita, d'un geste théâtral, la gamine à entrer. Avec beaucoup de grâce, comme si elle habitait à la cour du roi, Aurore lui rendit une magnifique révérence et entra.

- Qu'est-ce que c'est que cela ? Un vrai miracle ? demanda-t-elle et cela améliora son humeur (autant que c'était possible dans cette situation).

- Un test de SIDA, répondit-il en la contrant et en se souvenant qu'elle lui avait posé des questions là-dessus.

Les réponses qu'il lui avait données l'avaient déçue, car, selon le médecin, le test était inutile à son âge.

- Oh, oui ! Donc, je suis déjà une adulte ?

- Oui, répondit le Dr Gary en contrôlant à peine le stress qui l'envahissait et il continua : Assieds-toi ici et ouvre grand la bouche. Voilà. Comme ça. Bravo !

- Quoi ? Vous voulez dire que c'est fini ?

- Si tu veux, on peut rajouter une piqûre avec le... ?

- Ah oui, c'est ça ! répondit la gamine gâtée qui sortit du cabinet du médecin en toute vitesse sans plus attendre.

Le médecin mit l'essai dans l'éprouvette, mais n'osait pas la secouer pour voir la couleur et obtenir la réponse. En l'espace d'un instant devant ses yeux, repassèrent les petits corps déchirés des enfants de l'infirmerie du camp en Afrique et sa main faillit casser l'éprouvette qui contenait l'essai tellement il la secouait fort. Sa coloration bleue ne serait pas étonnante : il était prêt à cela. Il ne savait ni comment ni pourquoi, mais son courage de médecin de guerre l'envahit à nouveau et lui rendit sa fermeté. Il avait été obligé de prendre des décisions sur-le-champ. Des décisions de vie ou de mort. Obligé de couper la jambe d'une gamine de cinq ans en espérant la sauver... Sauver quoi au juste ? Sa vie ou son existence ?

- Suivant ! dit-il suffisamment fort pour être entendu et il laissa l'éprouvette contenant l'essai prélevé sur Aurore sur son bureau. Il n'eut même pas le temps d'effectuer le test suivant quand, dans son cabinet, au lieu du prochain employé de maison qu'il pensait voir, entra L'Andouille à toute vitesse.

- Le test est positif ! articula le médecin, même si la question n'était pas formulée verbalement par L'Andouille. Je suis navré ! rajouta-t-il de cette voix remplie d'humanité qui lui était propre et qui transparaissait dans ses paroles. Vous pouvez compter sur moi. Je ferai même l'impossible pour sauver Aurore. Il se rendit compte de ses paroles et rectifia : pour vous sauver !

- Je vous crois, Docteur !

- Je vais terminer les tests aujourd'hui. Pour l'instant tous les tests effectués sont négatifs. Ensuite, il faudra réfléchir.

- Je peux trouver quelqu'un pour vous remplacer.

- Non, merci ! Ce ne sera pas nécessaire, mais une discrétion totale s'impose dans la situation présente.

- Oui, bien sûr. J'ai donné des ordres pour cela. Si vous vous souvenez, dans votre contrat, cette clause figure également. Comme dans les contrats de tous mes employés. Mais nous renforcerons la confidentialité.

Le Dr Gary remarqua que L'Andouille accepta plus facilement la nouvelle de la contamination de sa fille que la sienne propre. Son égocentrisme prenait des proportions illimitées.

- Écoutez, dans la salle d'attente patientent sept spécialistes. Je leur ai donné l'ordre d'effectuer toutes les recherches possibles et imaginables concernant la peste sibérienne. Officiellement, cette recherche est effectuée pour le futur développement et la prochaine stratégie de la société. À vous de voir ce que vous allez leur dire exactement et les détails que vous allez leur donner. Continuez les tests. Il faut tout de même que je sache s'il y a d'autres porteurs du virus ici, ajouta L'Andouille en sortant du cabinet.

- Au suivant !

Le médecin finit avec le personnel de maison et effectua un test sur lui-même. Excepté L'Andouille et Aurore, il n'y avait pas d'autres porteurs du virus. Il passa par la bibliothèque avant de descendre dans la salle de réunion. Il n'osa pas allumer l'ordinateur. Il faut dire aussi qu'il ne s'alluma pas non plus de lui-même. Le temps d'un instant, il crut qu'il devenait fou et que les preuves de l'agissement de L'Andouille au Darfour qu'il avait visualisées n'étaient qu'une illusion et les fruits de son imagination, puis il décida qu'il n'avait pas le temps pour s'occuper de telles bêtises. Alors, il prit la direction de la salle de réunion. Il avait rendez-vous avec tout le gratin scientifique spécialisé dans le domaine.

Il essaya de s'asseoir sur une chaise parmi eux, mais Fritz tira la chaise qui était désignée pour le président de séance et lui fit comprendre, incontestablement, que sa place était là ! Dr Gary n'avait pas

de temps à perdre avec des détails si insignifiants et prit la place qu'on lui désignait. Il regarda les hommes autour de la table qui gardaient tous le silence, plongés dans leurs réflexions. Le médecin fit signe à l'un d'entre eux, qu'il avait l'impression d'avoir déjà vu quelque part, et lui donna la parole. Celui-ci se redressa sur sa chaise et commença son rapport.

Il avait appris où et dans quelles conditions il était possible d'obtenir le minerai à partir duquel on pouvait extraire la molécule en question. Le minerai lui-même conservait la molécule longtemps, mais chaque scientifique qui y avait travaillé y avait payé de sa vie. L'extrait pur obtenu se volatilisait en quatre-vingt-dix minutes sans laisser aucune trace et sans changer l'air. Il fusionnait avec le dioxyde de carbone contenu dans l'air et s'évaporait sous la forme d'une substance inoffensive aux vertus similaires aux cendres de charbon. Il mentionna sa capacité extraordinaire de pénétration aussi bien que la méthode qu'ils avaient découverte et qui permettait de la conserver. Ce qui l'impressionnait c'était les vertus que certaines substances adoptaient à son contact. Il mentionna aussi le fait que certaines d'entre elles pourraient être fabriquées en utilisant une méthode synthétique et que leur laboratoire avait obtenu certains résultats dans ce sens, après de nombreuses recherches. Le Dr Gary, voyant son enthousiasme à expliquer la réaction de chacune des substances à son contact, l'interrompit et lui demanda de passer à la suite de son rapport.

Il comprit que les Américains effectuaient des recherches en faisant des expérimentations sur les rats. Il n'y avait pas eu de conséquences négatives en ce qui concerne les rats. Par contre, le laborantin qui avait été en contact avec eux était décédé deux jours plus tard.

Les Russes avaient renoncé aux expérimentations, il y avait déjà quatorze ans de cela. Une grande partie de leurs appareils étaient à « leur » disposition. Leurs recherches continuaient, mais c'était à leur collègue de leur en faire connaître les détails.

Dr Gary l'interrompit, car il se rendit compte qu'il commençait à donner bien trop de détails :

- Maintenant j'ai des questions à vous poser. Que ceux qui peuvent nous donner des détails nous les fassent connaître dans les limites de leurs connaissances : Savez-vous quels sont les scientifiques qui, ayant fait partie de l'équipe du Professeur Berger, sont toujours en vie et ceux qui ne le sont plus ? Savez-vous où elle se trouve maintenant ?

- Si vous permettez, prit la parole un jeune homme. Je faisais partie de l'équipe du Professeur Berger, même si je n'étais pas un élément très important. Je travaillais en tant qu'électro-physicien à l'Institut. Mais je n'étais pas directement lié aux recherches sur la molécule qui entraîne le virus. Je vais vous raconter ce que j'ai vu et entendu par des collègues proches. La clause de confidentialité que Monsieur L'Andouille nous a tous fait signer me permet de vous dévoiler des secrets soigneusement cachés, car, je vous le rappelle, il s'agit de la sécurité de l'État ! J'étais là, lorsque le malheur a commencé. Professeur Innocence Berger avait travaillé tard un soir sur le projet, lorsqu'elle s'était sentie mal. Elle avait appelé Serge à son secours, le laborantin de notre chargée de sécurité, Docteur Alexandra Colin, et il l'avait transportée dans le service médical de l'Institut. Ils n'ont rien décelé. Rassuré, il aurait décidé de la ramener chez elle. On m'a dit que son mari, Monsieur Jean-Michel Berger, aurait été là. Et sa fille Béatrice, aussi bien que deux amis de la famille, Dupont, colonel dans la police, et Anne-Solange, ingénieur. Professeur Berger aurait insisté pour que Serge reste à dîner chez eux, avec tous les autres ce soir-là. Il accepta, ce qui lui coûta la vie. Il n'aurait pas dû décommander la partie d'échecs avec un collègue. Une heure plus tard, elle aurait eu une crise et aurait fini par effectuer un test sur elle-même. Au grand étonnement de tous ceux qui étaient là, le test s'est avéré positif. Dans cette situation, le colonel Dupont avait imposé une quarantaine et avait passé un coup de fil à ses collègues. Ces derniers auraient prévenu le Dr Colin. Elle et son autre laborantin, Claude, étaient les seuls qui avaient pénétré dans la maison du Professeur Berger en utilisant des masques. L'homme était tellement émotif, que des gouttes perlaient sur son front. Je vous fais grâce des détails des deux jours qui suivirent. Personne ne voulait entrer dans cette maison contaminée. Même l'assistante du responsable du service médical de l'Institut, qui était normalement obligée de le faire, ne voulut y entrer sous aucun prétexte, la peur de mourir étant plus forte, et elle ne fut pas la seule. Après la mort des occupants de cette maison, leurs corps furent transportés à l'Institut. Les mesures de sécurité pour le transport avaient été telles que personne, à part son laborantin et le docteur Colin, ne virent ni ne touchèrent les victimes. C'est à peine si, contraint et forcé, Claude accepta de l'aider lors du transport des corps. Il faut dire qu'on ne se bousculait pas pour accomplir cette tâche, le chauffeur du véhicule spécialisé refusant de faire le voyage et laissant à l'assistant le soin de conduire lui-même l'ambulance. Il le fit car Alexandra Colin avait déjà

mis toute seule les morts dans des capsules hermétiquement fermées et ultra isolantes. Claude accepta juste de les monter à l'étage, mais rien et ni personne n'aurait pu l'obliger à rentrer dans la pièce où se trouvaient les corps. Pourtant, il aurait dû savoir que la peste disparaissait au bout de 90 minutes mais, malgré cela, tout le monde était mort de peur. La responsable du service avait effectué les autopsies elle-même

et avait délivré les actes de décès, co-signés par deux autres médecins experts, censés la seconder mais qui n'avaient même pas mis les pieds à l'institut par prudence. Pour cacher la vérité au monde, les informations officielles disaient que les décès étaient survenus suite à un choc électrique provoqué par la foudre. Elle avait soi-disant complètement brûlé la maison jusqu'à ses fondations ! Mais nous savons que c'est les autorités qui ont, de cette façon, totalement désinfecté le lieu. Les corps furent incinérés dans un mini-crématorium, livré à l'Institut spécialement à cet effet. Deux jours plus tard, la responsable du service médical, Dr Colin, fut admise dans une clinique psychiatrique à Strasbourg et soumise à une quarantaine assez stricte. De là, elle fut transférée à Paris, dans un centre encore plus sécurisé. Aux dernières nouvelles, elle devrait se trouver dans un centre très spécial aux États-Unis, mais officieusement, on le sait, elle n'est plus ni sur le territoire français, ni là-bas. Au grand soulagement de tout le monde, elle a complètement disparue. Les autres personnes, faisant partie de l'équipe du Professeur Innocence Berger, sont en vie...

Dans la salle de réunion fit irruption L'Andouille. Il salua les personnes présentes d'un geste à peine visible, puis leur dit qu'il changeait de stratégie et que pour l'instant la peste sibérienne ne faisait plus partie de ses priorités. Il leur demandait de continuer leur travail sur les projets auxquels ils consacraient leur attention auparavant. Après cela, il fit signe au Dr Gary de le suivre et ils quittèrent la salle de réunion tous les deux.

- J'ai trouvé la solution ! annonça le chef tout en marchant dans l'escalier. L'antidote en question existe déjà, mais il coûte trop cher, ajouta-t-il en murmurant. Son air mystérieux ajoutait à la monstruosité de son apparence.

- Je ne comprends pas ? dit le médecin.

- Ce n'est pas nécessaire. Venez avec moi ! L'Andouille ouvrit une porte, dont le médecin ne connaissait même pas l'existence. Cette pièce est le seul endroit où nous pouvons en parler. Elle a été construite spécialement pour parer à toute écoute électronique. Installez-vous ! l'invita-t-il presque gentiment, tout en allumant une cigarette. En bref, il se trouve que moi et ma fille nous serions contaminés. Que tout cela a été fait intentionnellement et que nous sommes mêlés à une histoire de chantage. Le médicament existe, mais on me le donnera au compte-gouttes. Le mystère est devant nous... La seule chose que je ne comprends pas, c'est comment ils s'y sont pris pour entrer dans mon bureau et me laisser le premier comprimé...

- Pourrais-je le voir, afin d'effectuer une analyse ? demanda le médecin.

- Non ! répondit L'Andouille d'un ton sec. Le message apparu sur mon téléphone expliquait que son effet était limité à trois minutes, à partir de ce moment-là. Et, sur l'écran de mon iphone, figurait un sablier réglé sur trois minutes. Je n'ai pas voulu prendre de risques d'autant que je sentais que la crise suivante allait s'amorcer. Alors, je l'ai tout de suite avalé et mon insupportable mal de tête a disparu immédiatement. Cela fait quinze minutes déjà que je ne ressens plus aucune douleur.

- Les crises systématiques à intervalles précis représentent l'une des caractéristiques principales de la peste sibérienne, expliqua le Dr Gary.

- Je sais ! répondit L'Andouille. Par la fenêtre, les arbres, pliés par le vent, dessinaient des paysages bien plus « optimistes » que les lèvres méchamment épaisses du chef. J'ai lu tout ce qui concerne les symptômes et... Mais si je comprends bien, dans peu de temps, il y aura un comprimé du même type pour Aurore, aussi ! Je vous le donnerai, afin que vous puissiez effectuer les analyses que vous voulez ! Elle peut supporter une crise de plus. J'ai donné des ordres pour qu'elle ne sorte pas, afin de rester sous votre surveillance. On est en train d'organiser le laboratoire le plus grand possible dans une de nos salles, à côté de la salle de réunion dans laquelle vous étiez tout à l'heure. Si je me souviens bien, la prochaine crise d'Aurore va commencer dans vingt minutes.

- Mmm... Oui, c'est à peu près cela. Mon agenda se trouve à l'infirmerie.

- Donc, c'est quelqu'un parmi mes employés de maison qui va mettre en évidence le comprimé en question ! Nous allons le démasquer. Après cela, nous aurons l'antidote de la peste sibérienne.

L'enthousiasme de L'Andouille était en contradiction totale avec les sentiments du médecin ! Vous ne

vous imaginez même pas ce que cela pourrait me rapporter !

- Mais vous risquez la vie de votre fille ! Dr Gary n'en croyait pas ses oreilles. Nous ne savons pas à quelle dose il faut prendre ce médicament afin de se faire soigner.

- Oui, le risque existe ! dit le chef, parfaitement d'accord avec le médecin. Qui ne risque rien n'a rien ! L'Andouille jeta son mégot et ferma la fenêtre. Venez ! Les deux hommes quittèrent la pièce.

- Excusez-moi, puis-je vous demander une pause de dix minutes ? La voix du médecin ressemblait au petit ballon d'un gamin envolé dans les nuages.

- Ce n'est pas le moment de se reposer ! L'arrogance de L'Andouille était à son paroxysme... Il n'y avait que lui qui était capable d'un tel comportement. Veuillez transférer les caméras de la pièce dans laquelle se trouve Aurore dans mon bureau ! ordonna-t-il à Fritz. Après cela, donnez à ma fille un DVD. Cela lui permettra de ne pas se sentir prisonnière.

Le dégoût que le comportement de L'Andouille avait provoqué chez le Dr Gary remonta jusqu'à sa gorge. Juste au moment où le médecin se préparait à exploser contre son patron, il vit le spasme de l'enfant sur l'écran. Sans plus rien demander, il partit en courant en direction de la pièce dans laquelle se trouvait Aurore. Malheureusement, les différentes pièces étaient toutes identiques et il perdit pas mal du temps avant de la trouver. En entrant, le docteur trouva la gamine par terre et le comprimé bleu sur le bureau. N'est-ce pas de cette couleur que l'on décrit toujours l'espoir ? Le médecin se saisit du comprimé et l'introduisit dans la bouche d'Aurore. Quelques secondes plus tard, elle allait bien et put se redresser. Dans la pièce, firent irruption deux des gorilles de L'Andouille qui mirent le Dr Gary à terre. Une seconde plus tard, arriva L'Andouille en personne, qui criait des injures, plus obscènes les unes que les autres.

- Sortez ma fille d'ici et laissez le médecin se redresser ! Qui t'a permis de lui donner le comprimé ? Tu es malade ou quoi ? criait-il contre le médecin.

- Je vous donne ma démission ! répondit le Dr Gary. C'était la goutte qui faisait déborder le vase de toute cette colère noire qu'il avait accumulée au fond de lui. Vous êtes...

- Personne ne peut donner sa démission tant que je ne l'y autorise pas ! cria le patron encore plus fort et, avec une cruauté bestiale, il ordonna : Emmenez-le au quatrième sous-sol !

Les gorilles embarquèrent le médecin, quatre étages sous terre, en prenant l'ascenseur. Ils l'enfermèrent dans une pièce qui ressemblait étrangement à une cellule de prison. Dr Gary entendit le tour de clé grincer dans la triple serrure de sécurité puis le pas des vigiles s'éloigner. Il cria en demandant de l'eau. Il avait soif et ses lèvres étaient toutes sèches. Il n'y eut pas de réponse. Il s'assit sur une sorte de lit métallique et finit par s'écrouler à terre.

□

- Monsieur, le petit docteur s'évanouit ! entendit L'Andouille dans l'interphone.

- Il n'a rien ! Tu n'es qu'un crétin, va ! siffla le monstre qui avait repris une apparence humaine. Je n'ai pas le temps de m'occuper de lui en ce moment ! Comment se fait-il que l'on ne puisse pas voir qui a laissé le comprimé sur le bureau ni à quel moment ? L'Andouille regardait le responsable de sécurité, expert en son domaine. Vous n'allez pas me dire qu'il est apparu tout seul comme dans les films de science-fiction ?! Cela fait trois fois déjà que je visualise les cassettes des trois caméras et il n'y a rien d'enregistré là-dessus. Comment expliquez-vous ce mystère ?

- Je ne peux pas l'expliquer ! dit le spécialiste en geignant. Il est impossible de visualiser les enregistrements des trois caméras en parallèle.

- Tu n'es qu'un con ! Cela veut dire quoi impossible ? C'est un fantôme qui met le comprimé sur le bureau, à chaque fois ? L'Andouille regarda le responsable de sécurité avec un mépris non dissimulé.

- Nous irons vérifier cela, Monsieur, et d'ici deux heures, vous aurez des informations. Je vous en donne ma parole ! répondit celui-ci.

- Hors de ma vue, tous les deux ! Vous n'êtes que des incapables et rien d'autre ! Je vous paie une fortune et vous ne savez pas faire votre travail ! Les yeux de L'Andouille reflétaient la fureur d'une bête ayant senti l'odeur du sang. Les deux gorilles quittèrent le cabinet de leur chef, la tête baissée.

- Où est le spécialiste de la téléphonie mobile ? hurla-t-il avec la force d'un volcan en éruption.

- Il est dans les bouchons et vous demande de l'excuser pour ce retard, intervint son secrétaire.

- Appelles-en un autre ! C'est urgent !

- Je l'ai déjà fait, Monsieur. Il y en a trois qui sont en route, mais c'est l'heure de pointe et... Paris, à cette heure-ci, est impénétrable, vous le savez bien. Puis-je emmener Mademoiselle L'Andouille à votre

appartement, avec votre permission ? Elle va bien maintenant, mais elle s'ennuie...

- Non ! Qu'elle attende !

- Puis-je, du moins, l'emmener dans la salle violette pour qu'elle puisse regarder un film ? demanda le secrétaire.

- D'accord ! Mais dans une heure et demie il faudra la ramener dans la salle quarante-sept. La crise suivante qui la guette doit la secouer dans deux heures. Et cette fois-ci..., montez plus de caméras ! vociféra L'Andouille dans l'interphone.

- À vos ordres, Monsieur ! répondit Fritz et il se dit en lui-même : Apparemment, « la voix métallique » a raison : la gamine doit être guérie plus vite que prévu ! Le comprimé rouge que l'on m'a donné spécialement pour elle fera son effet !

- Est-ce que mon laboratoire est prêt ? dit le chef en téléphonant à son chimiste.

- Oui, Monsieur. Je me permets de consacrer le temps qu'il reste jusqu'à la nouvelle crise de Mademoiselle Aurore pour l'équiper davantage ! Cela permettra de la moderniser et d'installer des équipements dernier cri. J'espère que vous me le permettez ?

- Ce n'est pas seulement que je le permets, mais je l'exige ! Aucune limite ! Je veux ce qu'il y a de mieux ! Choisissez deux ou trois assistants s'il le faut. Peu importe dans quelle société ils travaillent, mais qu'ils soient près d'une station de métro, car à cette heure-ci les bouchons empêchent les déplacements rapides ! Ce qui compte c'est qu'ils viennent immédiatement ! L'Andouille raccrocha le combiné de l'interphone.

□

D. Gary reprit connaissance. Il frémit. Il lui fallut quelques minutes pour retrouver ses repères. Quand il se souvint de ce qu'il faisait ici, c'est à peine s'il ne perdit pas conscience à nouveau ! Ses pensées se bouscullaient les unes après les autres dans sa tête, en se remémorant l'insolence de L'Andouille. Il réussit à les mettre dans le bon ordre, mais sans aucun effet. Qu'elles soient dans l'ordre ou dans le désordre, le médecin n'avait toujours pas les idées claires. Dans un premier temps, il décida qu'il était urgent pour lui de sortir de cette cellule. Voilà pourquoi il commença à cogner sur la porte métallique de celle-ci. Quelques instants plus tard, il entendit une voix qui lui ordonnait de cesser son vacarme. Il vit la caméra et se mit hors de lui, il commença à crier en demandant qu'on le laisse sortir. La diode rouge s'éteignit et il comprit que ses cris étaient inutiles. D. Gary mit ses mains dans ses poches et trouva son téléphone portable. Il le sortit et... miracle ! Il captait ! Il se cacha dans un coin de la cellule, afin de rester hors du champ de la caméra, puis appela la police. Il expliqua brièvement aux policiers qu'il était enfermé et leur indiqua l'adresse. Après cela, il interrompit rapidement la conversation pour ne pas être pris. Il s'allongea sur le lit, content de son acte, et attendit sa délivrance. La rigueur de sa condition commença à lui paraître acceptable tout à coup. Peu à peu, ses pensées devinrent plus claires et il put contrôler sa fureur.

S'il avait eu un miroir, le médecin aurait pu voir une colère noire, que le lecteur connaît si bien, inscrite sur son visage.

□

D. Gary s'informa de la santé de Mademoiselle Aurore, même s'il ne travaillait plus pour L'Andouille. Le crétin l'informa que l'expérimentation avait été négative. Il le tenait, malgré tout, pour responsable d'elle, de lui-même et de la plainte déposée auprès des flics selon laquelle il aurait été enfermé de force. S'il l'avait enfermé, c'était pour son bien, lui disait-il. C'était, soi-disant, pour le préserver de la contamination éventuelle qu'il encourait. Il l'avait voulu en pleine santé, car il avait compté sur son expérience des épidémies. Le médecin devina que c'était le prétexte que ce maudit homme avait présenté aux policiers pour échapper à la sanction.

Selon ce que disaient les juristes de L'Andouille, qui préparaient les documents, il allait tout lui prendre, même les vêtements qu'il avait sur son dos.

Le médecin n'avait pas peur. Après tout ce qu'il avait vécu en Afrique et en Asie, après tous les massacres dont il avait été témoin, il était difficile désormais de lui faire peur. Il se rendit compte qu'il allait perdre même le studio qui lui était resté après son divorce. Mais son confort lui importait peu. Il n'avait pas beaucoup d'économies. Il donnait les importants honoraires versés par L'Andouille et une partie du salaire qu'il gagnait à l'Association « Médecins sans frontières ». « Tout ce qu'il sait faire ce porc, c'est s'engraisser ! », pensa-t-il avec dégoût en se remémorant son ancien employeur.

Il s'intéressa tout de même au test négatif d'Aurore. Il téléphona à Fritz sur son portable personnel. Le

secrétaire de L'Andouille lui confirma cette information. Mille questions fusaient hors des tiroirs de ses pensées. Il alluma l'ordinateur dans l'espoir de trouver quelques réponses. Il se demandait comment étaient apparus les étranges documents qu'il avait visualisés à l'infirmierie lors des tests faits chez son patron.

L'avocat de L'Andouille lui téléphona en lui proposant une solution à l'amiable d'un montant de dix millions d'euros. En contrepartie, il se verrait obligé de guérir L'Andouille de la peste sibérienne. Le médecin n'en crut pas ses oreilles. Apparemment, lui et son chef étaient persuadés qu'il était à l'origine de cette contamination. En lui disant que tout n'était qu'affaire de négociation, le juriste lui demanda sans détours quelle somme lui conviendrait.

D. Gary se sentit, tout à coup, comme dans une porcherie et il raccrocha le combiné du téléphone. La diode rouge de la caméra brillait, alors qu'il n'avait pas allumé la webcam... Il s'assit devant le laptop et... il passa les trente minutes les plus étranges de sa vie.

On lui expliquait directement pourquoi L'Andouille avait été contaminé. Il avait la possibilité de visualiser à nouveau les documents qu'il avait vus à l'infirmierie. Il réussit à sortir un appareil photo et pris des clichés de l'écran de l'ordinateur portable. La voix métallique lui expliqua que la possession des preuves le mettait en situation de hors-la-loi. Ils allaient le laisser en imprimer un exemplaire. Cela les protégerait des représailles venant de la part de L'Andouille. Ce n'était pas pour présenter cette preuve devant le tribunal qu'ils lui permettaient de l'imprimer, mais pour l'utiliser contre son crétin de patron. Cette conversation, qui ressemblait à un dialogue improvisé sur une scène de théâtre, dura vingt-trois minutes encore. Après cela, le médecin alla dans sa cuisine, ouvrit la fenêtre et avança sa main vers le rebord. Il trouva le comprimé marron contenant le poison de la peste sibérienne, à l'endroit exact qui avait été indiqué. Puis, il l'avalait sans aucune hésitation. D. Gary était suffisamment intelligent. Il avait vu des loups triés sur le volet, au nombre d'une dizaine, qui étaient tous des as du milieu financier et tous corrompus, à l'instar de son ex-employeur L'Andouille. Dans son désespoir et face à cette bande d'hommes dépravés, il trouvait que c'était la bonne décision ! Ceux qui l'avaient contacté voulaient une garantie ! Eh bien, il la leur donna !

Il n'était pas un chasseur, mais il était, malgré tout, obligé de se préparer à la chasse. Il allait être obligé d'aller à la traque de loups enragés.

Lorsque, grâce aux juristes indiscrets de L'Andouille, les rumeurs commencèrent à courir à Paris que le D. Gary est capable de guérir ses patients de la peste sibérienne, on commença à l'inviter dans les milieux élitistes, afin qu'il s'occupe de personnes haut placées. Le simple fait qu'aucun de ses patients ne mourut, propulsa sa carrière et fit de lui le numéro un dans le domaine.

□

D. Gary, indiscutablement, les soignait ! De leur propre peste ! Il était devenu une petite partie de la *voix métallique*.

□

La peur et les douleurs eurent un effet bénéfique. La menace de nouvelles crises devenait un mobile suffisant pour inciter « les loups » au changement et à plus d'humanité dans leur comportement. Les personnes qu'il soignait exécutaient ses prescriptions à la lettre.

Chapitre 9

Fritz

Sur le chemin du retour vers chez lui, Fritz passa par le café de Jean-Claude, d'où il téléphona à Simon pour le remercier du gâteau qu'il lui avait fait. L'homme qui lui répondit lui expliqua qu'il s'appelait Halère, qu'il était son apprenti et qu'il ne manquerait pas de lui transmettre le message. Il l'avait même noté.

Le gâteau fondait dans la bouche en laissant un goût fantastique, comme une boule de glace lors d'un jour de canicule. Simon n'arrêtait pas de le surprendre avec ses talents de pâtissier.

Fritz était plus âgé que Simon. Leur différence n'était pas très importante mais suffisamment pour que Fritz se souvienne encore que le père de Simon, « Papa Coen » avait sauvé l'orphelin d'origine allemande des pattes des juifs qui mouraient d'envie de se venger.

Fritz n'avait jamais mis les pieds dans le camp de concentration où travaillait son père. Il avait à peine quatre ans, à l'arrivée des armées russes. Ses souvenirs, dans lesquels il voyait son père en uniforme de la Gestapo, devenaient de plus en plus flous, même s'ils ne disparaissaient pas totalement. En réalité, selon les explications que lui avait données plus tard son nouveau ... Papa Coen, c'était normal qu'il n'eût pas de souvenir de son vrai père, car il ne le voyait qu'une fois par semaine. Fritz et Simon avaient grandi ensemble, comme de véritables frères. Fritz ne comprenait pas l'attitude des Français envers lui. Par conséquent, dès l'âge de dix-huit ans, il avait essayé de retrouver ses repères en Allemagne. Il y réussit. Il retrouva des amis, des proches et de la famille de ses parents d'origine allemande. Mais la famille Coen resta à jamais sa véritable famille. Voilà pourquoi il était prêt à acheter à son frère non pas un, mais des milliers de gâteaux.

À côté de la merveilleuse choppe de bière bavaroise que le serveur lui avait apportée, se trouvait le comprimé bleu. Il le prit en cachette. Même sans les explications de son frère juif, il aurait adhéré à cette conspiration. Il était bien placé pour savoir de quels abus intolérables se rendaient coupables certains financiers comme son patron. Leur richesse insolente contrastait de plus en plus avec la misère environnante. Et il était révolté d'entendre que la cause de la crise était les ouvriers, qui ne travaillaient pas assez, et non ceux qui exploitaient tout le monde.

Heureusement, quelqu'un avait trouvé une façon assez originale pour leur faire avouer leurs magouilles ! Bientôt, grâce à sa participation, L'Andouille serait obligé de se dévoiler publiquement à la télévision.

Il se souvint du visage hypocrite de L'Andouille lorsqu'il comprit que sa fille n'aurait pas d'autres crises, car... son test s'était avéré négatif une fois de plus !

La conscience tranquille, Fritz reprit le chemin du retour avec le sentiment du devoir accompli.

Chapitre 10

Sacha

Russie – Moscou

Sacha se réveilla avec un terrible mal de tête. Il regarda sa montre. Il était déjà onze heures. Sa mère allait encore râler parce qu'il était resté à la maison au lieu d'aller en cours. Elle commençait à l'énerver avec son « Université de Moscou », tellement surévaluée...

La fille avec qui il avait fini la soirée lui parut inoubliable. Lorsqu'il réussit à la séduire, il eut le sentiment d'être dans un conte de fées, tellement cela lui paraissait incroyable. S'il n'avait pas bu autant, ils auraient peut-être atterri dans le même lit. Ce souvenir lui était tellement agréable qu'il lui fit oublier son mal de tête. Il se souvint de son accent, si étrange. Elle avait préféré ne pas lui dire d'où elle venait, de quel pays. Son prénom russe, Tatiana, ne lui correspondait pas du tout. Même son numéro de téléphone, elle n'avait pas voulu le lui donner. Maintenant qu'il était sobre, l'attirance physique qu'ils avaient éprouvée et qui a failli provoquer une relation biologique entre eux, lui parut bien étrange. En plus, ils ont failli le faire dans le bar. Et si les chiffres de son numéro de téléphone se cachaient dans la petite boîte qu'elle lui avait offerte, il n'avait pas compris pourquoi elle avait insisté pour qu'il attende le lendemain pour l'ouvrir.

Voilà que le lendemain était arrivé – se dit-il à voix haute en sifflant gaiement.

Cette petite boîte était singulière. Il la tourna dans sa main pendant une minute et se rendit compte que la veille il n'aurait peut-être pas pu l'ouvrir. Il n'aurait même pas pu jeter un oeil à son contenu. Hier, peut-être, mais aujourd'hui... Alors il l'ouvrit !

Il mit dans sa poche la liasse de dollars qu'il y trouva et lut l'inscription qui y était gravée en toutes petites lettres. C'était écrit en anglais, mais Sacha n'avait aucun problème avec cette langue. Voilà ce qui était écrit : « Je m'excuse à l'avance pour tous tes malheurs présents et à venir et pour tous tes tourments. Si je fais cela, Sasha (« Ce n'est pas la bonne orthographe de Sacha ! », se dit-il), c'est tout simplement parce que j'ai grand besoin de ton aide. Tu es le meilleur hacker au monde (« Ça, c'est bien vrai ! » se dit-il à nouveau) et l'humanité a besoin de tes services. Je suis navrée de te dire que tu seras obligé de faire ce qu'on te demande (« Obligé ? Oh lala qui peut m'obliger ? Elle est folle ou quoi ? »), mais tu comprendras tout dans peu de temps. Essaie de trouver des informations sur la peste sibérienne et ne t'inquiète pas : nous sommes plus forts que la maladie !

Ce billet s'autodétruit dans cinq secondes. Sacha reconnut la phrase utilisée dans le film « Mission impossible ». Cela provoqua chez lui un rire et il termina la lecture sans réfléchir : « Il faut que tu laisses cette boîte dans un endroit sûr ». Il regretta immédiatement son manque d'attention. Il n'en croyait pas ses yeux : le cadeau qu'il tenait s'auto-enflamma et se mit à brûler dans sa main. Sacha le rata pendant que celui-ci se transformait en cendres et consuma légèrement le tapis. Sacha courut chercher de l'eau. Lorsqu'il l'arrosa, il ne restait aucune trace de la petite boîte, même pas une quelconque empreinte de cendres. La petite boîte s'était transformée en tache qui, à son tour, disparut.

Son mal de tête de tout à l'heure revint de plus belle. Cela lui arrivait de boire plus que de raison, mais il savait très bien que ce n'était pas la même douleur ! Inquiet, il se souvint tout à coup de la « peste sibérienne ». Il alluma l'ordinateur et mit la page Internet sur Google. Ce qu'il lut ne lui plut pas, mais alors pas du tout !

Son esprit fonctionnait vite, très vite. Il écrivit le texte qu'il avait lu et dont il se souvenait. Il le rédigea en restant au plus près de l'information qu'il venait de lire. Après cela, il ouvrit la page sur laquelle figuraient les symptômes de la maladie et il comprit qu'il en était atteint et que c'était cela qui lui faisait mal à la tête.

Il éteignit l'ordinateur pour ne pas le casser dans sa colère ! Sa mère entra dans la pièce en ayant l'intention de râler encore, mais quand elle vit dans quel état il était, elle ferma doucement la porte et ressortit sur la pointe des pieds. Il se regarda dans la glace et vit ses yeux noirs de colère...

Sa colère le dérangeait dans les recherches qu'il effectuait. Bien sûr il respectait toutes les indications que lui avait données la belle de la veille, et qu'il ne revit plus. Plus jamais ! Sacha piratait des systèmes informatiques et pas n'importe lesquels ! Des systèmes qui appartenaient à des services et des personnes très haut placés. Parfois, rien que les noms et intitulés des instances, auxquelles ils appartenaient et dans lesquelles il introduisait le virus, lui faisaient peur, même à lui. Cela dit, derrière chaque piège qu'il

posait, il mettait un de ses « vers informatiques » afin de garder le contrôle. Sacha savait très bien que ceux qui lui demandaient ce service allaient tomber sur les conséquences de ces « vers ». Ils comprendraient alors avec qui ils essayaient de jouer.

Il y eut deux étranges événements qui survinrent entre-temps. Excepté cette maudite menace de mort, Sacha pouvait considérer que ses rêves les plus fous de ces derniers temps s'étaient réalisés. C'était la première fois qu'il passait devant les crétins de la bande du quartier, sans se faire racketter ou insulter. Il pensait que ce n'était qu'un hasard. Pourtant, cela faisait huit ans maintenant qu'ils le faisaient quasi quotidiennement. Le fait de devoir troquer ses vêtements de marque contre de vieilles nippes chaque fois qu'il s'introduisait dans le quartier, pour qu'ils n'augmentent pas « la taxe », ne le dérangeait pas trop. Les sommes qu'il leur donnait étaient insignifiantes. Insignifiantes, oui, mais pour sa situation actuelle ! Cela faisait des années que Sacha était obligé de leur donner tous ses kopeks qui normalement devaient lui payer son petit-déjeuner. Dès qu'il osait mettre un nouveau vêtement, acheté grâce au travail épuisant de sa mère, il se retrouvait entre leurs mains ! Plus terribles et plus humiliants encore étaient toutes leurs moqueries et le rabaissement auquel il était soumis. Écervelés et costauds comme ils l'étaient, ils le ridiculisaient devant tous les habitants du quartier. Parfois, lorsqu'il n'avait pas l'argent nécessaire pour se racheter, il était obligé de faire briller leurs tennis devant les autres gamins du quartier. Il y avait quelques années de cela, il avait supplié sa mère d'aller vivre ailleurs. Chose qu'elle n'avait pas pu faire. À l'époque, il ne la comprenait pas, mais maintenant il commençait à très bien comprendre la situation.

À l'époque où sa mère n'avait pas voulu qu'ils déménagent, il la détestait ! Il la détestait à cause de ce manque d'un père qui pourrait le défendre, aussi. À cause de la pauvreté dans laquelle ils vivaient, tous les deux ! À cause de ce qu'elle avait fait de lui en l'éduquant de cette façon. Il détestait le monde entier ! Sacha était devenu un ours et s'isolait même des enfants, peu nombreux, qui étaient prêts à partager leurs jeux avec lui. Pour les éviter, il préférait s'enfermer dans une bibliothèque. Il détestait les cours, les leçons et les professeurs, excepté le professeur de mathématiques. Intentionnellement ou pas, les professeurs aussi se moquaient du gamin squelettique et réservé qu'il était.

Sacha devint un rat de bibliothèque et les livres devinrent ses amis et son refuge. Il vivait par les livres et avec les livres. Il lisait tout le temps, même pendant les cours, ce qui lui valut de nombreux avertissements. Puis, Sacha obtint le premier prix régional en mathématiques et se vit décerner un prix par le maire de la ville. Peu à peu, les professeurs commencèrent à le respecter tous, excepté Monsieur Petrov. Le professeur de musique, Petrov, pouvait ravalier sa fierté et accepter que Sacha ne joue pas de cette maudite flûte, mais supporter le fait qu'il lise pendant ses cours... C'était hors de question ! Même le fait que son élève essaie d'en apprendre le plus possible sur la vie de compositeurs mondialement célèbres, pendant ses cours, ne lui inspirait aucune pitié.

Le cours était prévu pour jouer de la flûte et c'était tout ce qui intéressait le professeur ! La discipline était l'élément le plus important sur le chemin vers la réussite dans le domaine de l'art musical ! Monsieur Petrov en était l'exemple vivant ! Avec beaucoup de travail et un caractère de fer, il était devenu le professeur qu'il était aujourd'hui, alors qu'autrefois il avait été un petit berger dans un coin perdu !

Dans la bibliothèque de l'école, apparut le premier ordinateur. Il était le cadeau d'un fonds international dont le but était d'aider les enfants. Pendant six mois, il resta exposé comme un « monument », après quoi il atterrit dans le bureau de la comptable. Il se trouvait que ce dernier cri de l'électronique faisait peur à la comptable, même si elle était la seule à l'école à s'y « connaître » en informatique.

En attendant la visite d'une délégation officielle, la merveille avait été exposée dans la salle destinée aux enfants pour lesquels il avait été offert en cadeau. Les invités haut placés étaient repartis, alors que la machine était restée là où elle avait été mise en évidence, couverte, afin de ne pas prendre la poussière, et avec le drapeau régional posé par-dessus !

Après avoir lu trois livres sur le domaine de l'informatique, Sacha avait montré de l'intérêt pour l'ordinateur en question. Il comprit que l'informatique n'était pas un domaine aussi compliqué qu'il l'avait cru auparavant. Sans difficulté de la part de l'administration, il devint son unique utilisateur. Deux ans plus tard, alors qu'il avait à peine douze ans, Sacha gagna son propre IBM à un concours informatique. Tels furent ses premiers pas dans le domaine !

Sacha avait piraté le téléphone de leur voisin, un médecin, car il n'y avait pas de téléphone chez eux. Il le relia à Internet. Sacha l'utilisait uniquement pendant les heures de travail du médecin. Il piratait

musique, jeux et tout ce qu'il pouvait vendre à Kostia. C'était toujours Kostia qui lui donnait non seulement de l'argent, mais aussi d'autres extensions pour son ordinateur, d'autres systèmes. Sacha réussit à relier l'ordinateur de la bibliothèque à son PC personnel et se mit à les utiliser en réseau. À l'âge de treize ans, il était devenu le meilleur hacker de Moscou. À quinze ans, le meilleur hacker de Russie, et à présent du monde entier !

Toutefois, ces performances ne le sauvaient pas des griffes des crétins du quartier. Il avait essayé de faire intervenir des bandits en les payant. Au lieu de voir ses problèmes résolus, les bandits en question commencèrent à le racketter à leur tour.

Sacha s'était débarrassé d'eux pour un certain temps. Tout cela grâce au « bricolage » qu'il avait effectué dans la comptabilité de leur « boss » et qui les envoya au chaud pour un certain temps. Mais les gaillards du quartier ne touchaient pas à l'ordinateur !

Cela faisait déjà trois jours que leur bande lui avait fichu une paix royale. Cela lui semblait bizarre, et il avait choisi une nouvelle veste en cuir, afin de les provoquer. Non seulement ils ne lui prirent rien, mais l'une des filles qui tournaient autour de la bande siffla pour l'approuver. Sacha trouvait ce mode de séduction très enfantin, mais ça lui plut. Il continua de les provoquer. Le sixième jour depuis le début de cette « paix », il amena son Opel Tigra et la gara devant eux. Sacha pensait qu'il pouvait se le permettre s'il leur disait que c'était la voiture d'un flic qui lui devait un service. Il n'a même pas eu besoin de tels prétextes. Il se sentit considéré. Leurs regards exprimaient du respect et même un peu de peur !

Le même jour, il reçut une lettre qui le fit paniquer d'une certaine façon. Elle lui était adressée de la part du grand berger, Monsieur Petrov. Le professeur de musique admettait sa subjectivité lorsqu'il lui avait mis cette note, la seule, qui ne lui avait pas permis d'obtenir le diplôme. Il allait même plus loin. Il avoua le chantage et la réception des mille dollars en contrepartie desquels il s'engageait à ne pas dénoncer à l'université son élève qui avait contrefait sa note. Le professeur de musique promettait de lui rendre l'argent en question par mensualités. Un peu plus loin, dans la lettre, il disait que selon lui, le diplôme que Sacha s'était fabriqué, en falsifiant uniquement sa note de musique, correspondait tout à fait à ses capacités.

Décidément, c'était une journée pleine de surprises. Elle se termina par quelque chose qui était davantage incompréhensible pour Sacha.

Quelqu'un avait piraté son propre ordinateur !!! À l'écran, apparurent des documents, durant quelques secondes, qui concernaient les deux « big boss » des gaillards du quartier, et ensuite d'autres documents, qui, cette fois-ci concernaient le professeur Petrov. Après avoir visualisé tout cela, Sacha constata que les « pièges » informatiques qu'il avait posés étaient tous désactivés. L'écran s'éteignit et Sacha mit vingt minutes pour tout redémarrer. Lorsque tout redevint normal, il n'y avait plus aucune trace des documents qu'il avait visualisés. Il ne put ni dormir, ni aller aux cours magistraux ni bouger de là où il était. Tout cela pendant vingt-quatre heures. Il n'y avait rien ! Non ! Rien ! Il se trouvait qu'il s'était envoyé cette information tout seul et après cela il l'avait effacée ! Il avait l'impression qu'il allait devenir fou !

Et voilà qu'il comprit : il n'était pas le meilleur hacker du monde. Ceux qui avaient piraté son ordinateur pourraient pirater même... Dieu !

Chapitre 11

New Sen

Chine

New Sen se réveilla avec un mal de tête. Il regarda la montre. Il était déjà onze heures. La fille avec qui il avait terminé la soirée était gravée dans sa mémoire. Il avait presque réussi à la séduire, et cela lui semblait irréel. S'il n'avait pas bu autant ils auraient peut-être atterri dans le même lit, chose atypique en Chine. Ce souvenir lui était tellement agréable qu'il lui fit oublier le mal de tête. Il se souvint de son accent si étrange. Elle avait caché son origine. Son prénom, Si Yan, ne lui correspondait pas. Elle n'avait même pas voulu lui donner son numéro. Maintenant qu'il était sobre, l'attraction physique qu'ils avaient éprouvée l'un pour l'autre et qui avait failli les rassembler dans un lit, lui semblait étrange. Et si les chiffres de son numéro de téléphone se cachaient dans la petite boîte qu'elle lui avait offerte, il n'avait pas compris pourquoi elle avait insisté pour qu'il ne l'ouvre que le lendemain. C'est-à-dire aujourd'hui ! Cette boîte était unique. Il joua avec elle un instant et se rendit compte que la veille il n'aurait peut-être pas pu l'ouvrir. Il n'aurait même pas pu jeter un oeil à son contenu. La veille, peut-être, mais aujourd'hui... Alors, il l'ouvrit !

Il mit avec joie la liasse de dollars qu'il y trouva, dans sa poche et lut l'inscription qui y était gravée en tout petit. C'était écrit en anglais, mais ce n'était pas du tout un problème pour New Sen – c'était sa deuxième langue maternelle...

Mais tout cela vous est familier, n'est-ce pas ?

New Sen faisait exactement ce que la belle, qu'il avait rencontrée pendant la soirée, lui avait dit de faire. Il arrivait à pirater des systèmes informatiques à tous les niveaux, et même des banques et des organismes financiers. Parfois, il avait peur en voyant les instances dont il devait contaminer les systèmes. Derrière chaque « piège » informatique, il laissait un de ses « vers » secrets, afin de garder le contrôle. Les personnes qui lui faisaient du chantage afin qu'il accomplisse leurs tâches allaient, tôt ou tard, en subir les conséquences. Ils allaient comprendre à qui ils avaient à faire.

Un événement étrange eut lieu entre-temps. New Sen, depuis tout petit, voulait visiter les États-Unis. Ce rêve était resté comme une chimère à cause de la participation de son père aux événements de la Place Tien An Men. Depuis, il était considéré comme un dissident et les quartiers pékinois dans lesquels se trouvaient les ambassades lui étaient interdits. Il pouvait remplir les documents nécessaires sur Internet, mais, pour cela, il avait besoin d'un passeport international. Les autorités compétentes lui avaient répondu qu'il devait oublier cette idée. Et cela jusqu'à la fin de sa vie. Le périmètre dans lequel New Sen pouvait se déplacer *librement* était limité à un canton. À chaque fois

qu'il voulait en sortir, et même s'il restait à l'intérieur du pays, cela se transformait en cauchemar. Situation qui lui tapait littéralement sur le système.

La veille, New Sen reçut une lettre, envoyée du Consulat américain. On l'informait que son passeport était en attente de visa. New Sen crut que c'était une blague de très mauvais goût. Alors, il décida d'appeler le consulat pour vérifier cette information. Tout en sachant qu'en le faisant, il prenait l'énorme risque d'être emprisonné par les pouvoirs chinois pour trahison d'État. Il n'arrivait pas à y croire, lorsqu'il entendit la confirmation de cette information. La personne qu'il avait au bout du fil, lui expliqua qu'il obtiendrait le visa dans les soixante-douze heures qui suivraient.

Étonné, il avait répliqué un « Ah bon !? », qui fut apparemment mal interprété. Se confondant en excuses, la personne lui expliqua alors qu'ils ne pouvaient pas faire plus vite, même si cela avait été le premier secrétaire du parti, représentant politique du canton qu'il habitait, qui l'avait demandé personnellement. Après avoir raccroché, New Sen composa à nouveau le même numéro de téléphone, pour vérifier que ce n'était pas un rêve et que quelqu'un ne s'était pas trompé. Mais il n'y avait pas de malentendu, comme il avait pu le penser. La personne qu'il avait au bout du fil lui redonna sans aucune erreur le numéro de sa pièce d'identité ainsi que toutes les autres coordonnées nécessaires.

New Sen se dépêcha de se rendre au Comité du Parti. À son grand étonnement, il était attendu...

Oui, c'est lui que l'on attendait ! On le laissa entrer dans le cabinet de la secrétaire générale du

parti. Elle lui faisait des révérences comme s'il était devenu un champion olympique médaillé d'or. Il était très confus d'apprendre qu'il avait gagné un prix qui prévoyait qu'il partirait aux États-Unis pour une durée de deux mois. Le plus curieux, c'était que New Sen n'avait pas participé au concours en question.

Au cinquième jour de cette étrange histoire, il reçut son passeport par courrier, accompagné de plein de formulaires qu'il devait signer. L'enveloppe dans laquelle il avait reçu toute cette paperasse contenait aussi des documents concernant son père et les billets d'avion. Son père était invité à se rendre à l'ambassade pour remplir des formalités administratives. Celles-ci étaient nécessaires pour les empreintes dont on avait besoin, afin de lui délivrer aussi son passeport biométrique.

C'était inexplicable aux yeux de New Sen, car il n'avait jamais donné ses empreintes à la différence de son père. Il prit note et décida de vérifier cette information en rentrant dans la base de données du Ministère de l'Intérieur, dans lequel il avait réussi à s'infiltrer suite à la demande de la belle qui lui avait confié cette mission auparavant !

Une heure plus tard, l'administration disposait des informations nécessaires et le voyage était prêt. Quelqu'un s'était même occupé de son absence à l'Université. Les dates des examens auxquels il devait se présenter étaient avancées.

Il n'avait pas envie de s'occuper d'ordinateurs et de systèmes informatiques durant toute cette journée de folie. Il finit par allumer l'ordinateur le soir et... New Sen constata que quelqu'un avait réussi à rentrer dans le cœur de son propre ordinateur et l'avait piraté ! Il vit des documents apparaître sur l'écran durant quelques secondes. Ceux-ci concernaient le représentant du parti du canton. Ils l'accusaient d'actes illicites et de corruption.

New Sen se rappela qu'il avait surpris un collègue russe en train de pirater le système du Comité du Parti. Il essaya de télécharger l'information, mais c'était impossible ! La protection était très forte. Elle était comme un piège. New Sen ne réussit pas à désactiver cette protection.

Quelques mois auparavant, il avait subi l'attaque d'un pirate russe. Il pensa qu'il était redevable à son ennemi, car ça l'avait contraint d'installer son nouveau pare-feu inviolable. Et si c'était le Russe qui se cachait derrière la sorcière qui l'avait empoisonné, en se faisant passer pour la Belle au Bois Dormant ? Toutes les informations qu'il avait recueillies auprès de ses collègues démontraient que cela n'avait rien à voir avec la biologie. Quant à la peste, même si c'était une peste sibérienne et qu'elle ne ressemblait pas aux autres maladies, c'était trop complexe pour un ado de seize ans. Par la suite, l'écran de son ordinateur s'éteignit et le hacker qu'il était fut tout de même obligé de chercher un moyen de le rallumer pendant trente minutes. Lorsque celui-ci redémarra, il n'y avait pas un octet de trace de cette « intervention » étrange. New Sen ne ferma pas l'oeil de la nuit. Il n'alla pas aux cours magistraux et resta devant l'écran pendant vingt-quatre heures. Mais rien ! On aurait pu croire qu'il s'était envoyé cette information tout seul et qu'ensuite il l'avait effacée lui-même

de façon irrécupérable. En apparence, c'était aussi simple que cela !

Le Chinois n'avait pas ces capacités ! Il allait devenir dingue !

C'est à ce moment-là que New Sen comprit ! Il n'était pas le meilleur hacker au monde ! Ceux qui avaient pris le contrôle de sa machine pouvaient pirater même les informations possédées par...

Dieu lui-même !

Mais tout cela vous est déjà connu, n'est-ce pas ?

Chapitre 12

Lefèvre

Canada

Lefèvre se réveilla avec un horrible mal de tête. Il regarda sa montre. Il était déjà dix heures. La fille avec qui il avait terminé la soirée restait dans son esprit. Il avait réussi à la séduire et s'était senti comme dans un rêve, tant cela était improbable. S'il n'avait pas bu autant, ils auraient peut-être atterri dans le même lit. Cette pensée lui était tellement bénéfique qu'il en oublia son mal de crâne. Il se souvint de son accent si étrange. Elle avait préféré ne pas lui dire d'où elle venait.

Mais cela, notre lecteur le sait déjà et a compris l'épisode de la boîte de « Mission Impossible ».

Lefèvre fit exactement ce qu'elle lui avait dit de faire, même s'il ne la revit plus jamais. Il pirata des ordinateurs de sociétés financières et de banques. Derrière chaque « piège » informatique, il laissa son « vers », afin de garder le contrôle. Les personnes qui avaient besoin de ses services et le manipulaient allaient bientôt en subir les conséquences. Ils allaient comprendre à qui ils avaient cherché des noises.

Un événement étrange eut lieu entre-temps.

Cela faisait longtemps que Lefèvre nourrissait l'espoir de pouvoir faire des études dans une université américaine. C'était juste une illusion pour quelqu'un qui n'avait pas les moyens nécessaires. Les bourses étaient partagées entre les pointures sportives. Il y en avait même pour des pauvres qui étaient originaires du Sri Lanka. Mais pour des personnes comme lui, un handicapé en fauteuil roulant, c'était impensable. Ses parents gagnaient assez bien leur vie et l'avaient inscrit dans une université canadienne. Chose dont il les remerciait, mais...

Il fut surpris, lorsqu'il reçut une lettre. Elle l'informait qu'il allait recevoir une bourse spéciale pour l'université dont il rêvait tant. D'autant que l'appartement, spécialement loué pour lui, disposait d'une rampe pour le fauteuil au rez-de-chaussée, et était adapté en tous points à son mode de vie. Autrefois, il avait écrit à diverses fondations, unions et autres, mais ses demandes étaient restées lettre morte ! Ce qui lui semblait fou, c'est que cette fois-ci, il ne l'avait même pas demandé.

Il téléphona au secrétariat dont le numéro de téléphone figurait sur la feuille et reçut une réponse affirmative. Malgré cela, Lefèvre décida de ne rien dire à ses parents, tant qu'il n'eut pas reçu l'enveloppe avec tous les documents attestant son inscription dans sa nouvelle école.

Sa mère alla à l'église et alluma un cierge. Ils fêtèrent l'événement avec des amis et des proches, jusqu'à tard dans la nuit. Le soir, Lefèvre alluma l'ordinateur pour vérifier ses emails. Quelqu'un l'avait piraté. Cela ne lui faisait pas peur ! Il savait très bien qu'il était le meilleur ! Il vit des documents apparaître sur son écran. Ils concernaient le directeur de l'université américaine et les membres de son conseil pédagogique. Ces documents accusaient certains d'entre eux d'appartenir au Ku Klux Klan ou d'être mêlés à des escroqueries.

Il alluma l'imprimante, mais...

L'écran devint noir et le jeune homme ne put rétablir le système pendant au moins trente minutes.

Lorsqu'enfin il y parvint, il n'y avait plus aucune trace d'une quelconque intervention. Il n'en dormit pas. Il n'alla pas aux cours magistraux ce jour-là et ne détourna pas les yeux de l'écran pendant vingtquatre

heures. Rien ! Il s'était envoyé l'information en question tout seul et avait fini par l'effacer de façon irrécupérable ! Il allait devenir dingue !

C'est à ce moment-là qu'il comprit qu'il n'était pas le meilleur hacker du monde ! Ceux qui étaient arrivés à le déjouer, avec une telle maestria, pourraient sans doute obtenir des informations détenues par... Dieu en personne !

Mais tout cela vous le connaissait par coeur, n'est-ce pas ?

□

Tantôt en utilisant des méthodes pacifiques, tantôt en utilisant le chantage, l'armée de la Voix métallique n'arrêtait pas de s'agrandir. Il était incontestable que les méthodes utilisées étaient brutales. Quelqu'un avait dit : « Faire une prière tirée de la Bible, quand on est encerclé par des loups dans la forêt, c'est du temps perdu ! ». Le bâton que tu utiliseras pour te faire respecter par eux peut prendre n'importe quelle forme et n'importe quelle taille. Même la nano* ! Le seul but, c'est de t'en sortir !

Chapitre 13

La synthèse ou révolution de velours

Dans ce dernier chapitre, nous proposons à nos lecteurs des extraits de certains articles de journaux, des reportages et des documents que nous avons pris dans différents types de médias, des traductions effectuées à partir de différentes langues étrangères vers le français, et qui décrivent bien le phénomène en question. Comme nous n'avons pas obtenu tous les droits, nous les publions dans une forme abrégée sans leurs titres ni leurs références.

Cette **synthèse** en exposera l'essentiel.

□

Les premiers symptômes étaient liés à la création de la banque coopérative en France. Son principe en était très simple et datait du dix-neuvième siècle. Elle ne prévoyait aucune action, uniquement de l'or véritable et des intérêts correspondant aux dépenses minimales liées aux comptes. L'établissement de crédits n'était possible qu'en échange d'une garantie et autres titres financiers équivalents à cent pour cent. C'est ce qui avait cours dans les banques de nos ancêtres. Les clients de la banque ne détenaient aucune carte de crédit et ne pouvaient effectuer aucune vérification bancaire par le biais électronique ni aucun transfert d'argent.

Il est clair pour notre lecteur que l'insignifiance de la banque en question ne menaçait pas les géants de la finance, mais au nom du principe « chacun pour soi », elle a tout de même été fermée ! Conséquence de cet événement, toutes les personnes dont elle dépendait devinrent ses défenseurs fervents. Plus surprenant encore, les mêmes banques qui avaient demandé sa fermeture, financèrent une publicité très coûteuse et soutinrent l'initiative de ses défenseurs ! Une information concernant certaines personnes dont on avait « tiré les oreilles » arriva aux services secrets. C'était arrivé aux États-Unis. Mais, le résultat étonnant de cette brimade, fut une sorte de sponsoring gratuite qui fit accroître l'étendue de la banque coopérative dans toute l'Europe. Même les attaques qui s'en suivirent, en provenance de Hong Kong, Tokyo et bien d'autres pays, eurent le même résultat inattendu. La banque coopérative restait une banque insignifiante, même s'il ne lui fallut pas plus d'un an et demi pour avoir des agences dans le monde entier. L'élite des finances qui représentait un petit cercle fermé eut peur de cet effet ! Tout autant que les services spéciaux ! Indépendamment du fait que les financiers appelaient la banque coopérative « la banque bas de laine » et la méprisaient ostensiblement, ils étaient tout de même contraints de prendre en compte l'étendue de son expansion et la vitesse grand V à laquelle elle plantait ses agences à travers le monde entier.

Sous l'instigation d'Halère et pour ne pas perdre ces « miettes », les colosses de la finance décidèrent de créer des agences, eux aussi, en appliquant le même principe. En très peu de temps, grâce à la devise « Plus jamais 2009 », qui était déjà bien connue, leurs filiales, nouvellement créées, eurent de plus en plus de clients. Le confort de la carte bleue et certains des moyens modernes de paiement, en même temps que les différents types de comptes d'épargne n'étaient plus proposés dans ces agences nouvellement créées. Mais malgré cela, la peur des bulles financières et surtout la hantise des gens à l'égard des dirigeants des finances actuelles poussèrent une grande partie de la classe moyenne à devenir leurs clients.

À peine créées, ces agences n'attendirent pas plus de cinq à six mois pour se muter en sociétés entièrement indépendantes. Elles commencèrent à inonder les médias avec des informations concernant des arnaques et des bulles financières. Celles qui avaient une réelle valeur industrielle étaient aussi énumérées sur la toile.

Ces faits étaient de nature tellement étrange qu'ils devaient alerter les services secrets. Effectivement, cela atteignit les services secrets, mais sans aucune conséquence !

Personne n'avait aucune idée des événements qui se préparaient. Mais tout le monde savait que quelque chose était en train de changer.

□

Citations

« Les géants de Wall Street continuent leurs spéculations sans aucune limite en utilisant l'argent des consommateurs. Les réformes nécessaires qui vont y mettre fin sont indispensables, immédiates et urgentes. Leur vote est imminent ! »

Barak Obama, président des USA

« Ce n'est pas juste les riches contre les pauvres, ce sont les grosses banques contre tous. »

Edward Kaufman, Sénateur du Delaware

□

Comme d'habitude, le phénomène prit de l'ampleur d'abord aux États-Unis. Dans une interview sur CNN, le président de Goldman Sachs s'adressa une critique personnelle. La participation de sa banque dans des spéculations internationales visant la dette souveraine des États européens et, à long terme, la dette des États-Unis eux-mêmes, auxquels il faisait allusion, étaient confirmées par des documents officiels et des faits incontestables, que lui-même avait apportés.

Pendant que les médias du monde entier diffusaient l'interview et essayaient de le commenter, BBC présenta le même *spectacle* avec son concurrent Morgan. Sur d'autres grandes chaînes du monde, se bouscullaient d'éminents financiers chinois, russes, japonais, etc. Chacun avec sa propre repentance à la main.

□

Le caractère des révélations était tel qu'il provoqua une panique générale au niveau des bourses mondiales. Lors de la même semaine, *la folie* finit par atteindre toutes les grosses banques, les hedge funds, ainsi que tous les autres types de fonds spéculatifs. Et ce partout dans le monde.

Des aveux publics inondaient l'Europe, l'Asie et même la Russie. Les médias en étaient submergés. Les informations flash se transformèrent très rapidement en informations continues. Il n'y eut guère que le bulletin météo qui les interrompait quelquefois. La Bourse agonisait devant la faillite totale qui l'attendait. Le record de la crise financière de l'année 2009 fut battu en même pas cinq jours. Les faillites bancaires suivirent le système pyramidal avant même que leurs dirigeants aient pu faire des aveux publics.

Wall Street et le monde des finances étaient en train de s'effondrer.

□

Non, pas tout à fait ! Ce n'était que le monde des spéculations qui s'effondrait sans pitié ! Des millions de petits épargnants trouvèrent refuge chez les petites banques islamiques, créées, il y a dix ans, selon les règles du Coran, *la charia*. La banque des transporteurs d'Ouest connut un véritable boom, suivant le même principe décrit dans la Bible.

□

Les nouvelles banques de type coopératif et indépendantes, que les colosses avaient créées afin d'absorber *les miettes*, finirent par avaler leurs créateurs en une seule fois.

□

La banque coopérative, qui jusque-là était restée minuscule, finit par absorber une grande partie des épargnes des clients, qui avaient réussi à les reprendre à temps. Elle prenait aussi les actions financières en provenance des grandes banques, mais uniquement celles qui correspondaient à de vraies valeurs.

□

Les institutions financières ont essayé de les accuser de complot. Mais une grande partie de leurs leaders, confiaient, dans leurs repentances publiques, que c'était la seule issue pour en finir avec la crise mondiale. Après avoir fait de tels aveux et avant même d'être accusés, ils avaient déjà commencé l'établissement d'un plan prévoyant la création d'un système nouveau, fondé uniquement sur des valeurs réellement existantes et non spéculatives.

□

Lorsque les **hommes politiques** décidèrent enfin de réagir, avec le retard de réflexion qui leur est propre, il s'en suivit une longue valse d'aveux.

Des révélations voyaient sans arrêt le jour. Chacune d'entre elles représentait un véritable cataclysme. Dans les studios médiatiques, se succédaient, afin de présenter leurs aveux, les organisateurs des guerres au Rwanda, en Irak, au Darfour, au Soudan, en ex-Yougoslavie, au Zimbabwe, en Afghanistan, etc. Al Jazeera fut contaminé par le même virus. Des dirigeants arabes très en vue se faisaient concurrence pour avouer leur participation dans des complots et des corruptions, et leur trahison à l'égard des exigences coraniques. Leurs peuples comprirent vite qu'ils étaient très habiles lorsqu'il s'agissait d'être du côté du diable, en utilisant la religion pour des conquêtes purement politiques.

□

En comparant les aveux présentés par certains leaders juifs, américains et arabes, le monde entier comprit en quelques jours que la population de Palestine et les Juifs avaient été transformés en cibles

par des vampires sans scrupule, en quête d'argent et de pouvoir. Pour les Israéliens, il était difficile de croire que, derrière le Hamas, se cachaient des intérêts britanniques aussi bien que des intérêts arabes. À un tel niveau, la nationalité restait sans importance. À ce complot participaient tout autant des milliardaires russes, qu'américains, koweïtiens ou autres.

□

Un événement inattendu eut lieu en Palestine, pendant que le monde entier était écrasé par les révélations qui avaient lieu toutes les soixante minutes. En moins de deux jours, la bande de Gaza fut libérée par l'armée juive qui l'avait envahie. Au lieu de profiter de cette atmosphère, les Palestiniens qui s'étaient rendu compte des manipulations, avaient commencé à rendre leurs armes. Traumatisées par toutes ces années de guerre, ces populations, dont le niveau d'éducation était le même que celui des Européens, saisirent l'opportunité de supprimer toutes leurs armes en public. Tout ceci fut diffusé sur une dizaine de chaînes de télévision mondiales. En réaction immédiate à ces événements, le peuple juif, qui avait tellement souffert, se démobilisa immédiatement : sans attendre les décisions politiques ni les ordres de leur état-major, des centaines de milliers de soldats rendirent leurs armes et rentrèrent chez eux. Les petits groupes qui s'étaient formés et qui étaient en train de détruire le mur étaient de plus en plus nombreux d'heure en heure. Juifs et Palestiniens « travaillaient » avec un enthousiasme inouï main dans la main.

Le monde comprit enfin que ce n'était que le même peuple qui avait été divisé par la pratique de deux religions. En Palestine, le peuple n'arrivait pas encore à l'accepter, mais il en avait assez d'être toujours une marionnette entre les mains de quelques-uns ! Et ce qui était écrit là n'était que le début !

□

La Cour Internationale de La Haye reprit son travail, mais les juges qui y avaient travaillé jusqu'à présent se trouvaient de l'autre côté de la barrière en tant qu'accusés. Si leurs procès avançaient à toute allure, c'était tout simplement grâce aux aveux complets de lobbysme et de corruption morale. Indépendamment de la loi américaine qui préservait les ressortissants des États-Unis de comparaître devant cette cour – alors que précisément c'était en grande partie des Américains qui la manipulaient – certains « repentis » américains se présentèrent d'eux-mêmes, poussés par le virus sibérien, et demandèrent à être jugés.

Le monde devint témoin de la reddition sous influence de la voix métallique d'hommes politiques tels que George Bush, Bill Clinton, le provocateur Zbigniew Brzezinski et des dizaines d'autres. Ces hommes avouèrent devant cette cour, les actes dont ils s'étaient rendus coupables pour défendre leurs intérêts hégémoniques et qui entraînaient la mort de centaines de milliers d'êtres humains. Suivirent Tony Blair, Bashar Al Assad et bien d'autres « dirigeants » qui s'étaient « associés » à de tels agissements démoniaques.

La panique, ressentie au début de ce phénomène, céda la place à la foi et à l'espoir des peuples de n'être enfin plus dirigés et manipulés comme des pantins par de tels sadiques. Quelque chose, une certaine « contamination », les poussait à se dénoncer. Comme dernier acte utilisant leur pouvoir et avant de se repentir publiquement, ils avaient bâti des prisons modernes de toute urgence. Celles-là répondaient à toutes les normes d'hygiène nécessaires, qui pourtant avaient été ignorées jusqu'alors. C'était à la fois ridicule, étrange et confus. Grâce à leur bâtisse, ils s'assuraient ainsi le dernier confort auquel ils pourraient probablement prétendre.

□

Olivier Besancenot, le facteur de Neuilly et, en même temps, l'un des fondateurs et porte-parole du Nouveau Parti Anticapitaliste en France, était surpris. Il vit son autorité s'accroître de façon exponentielle. Le mouvement prit des proportions immenses, après quoi il s'effondra. Le nouveau capitalisme ou du moins la forme qu'il avait pris satisfaisait le peuple. À chaque fois qu'une demande raisonnable était formulée par les ouvriers et par le syndicat, elle était satisfaite sans arriver à des situations conflictuelles. Le plus étrange, c'est que même le MEDEF était devenu totalement transparent. Des représentants syndicaux étaient invités à participer à toutes les grandes sociétés, privées ou publiques. Commença alors une augmentation massive des salaires, surtout dans les PVD – les pays en voie de développement. La répartition des « fruits du travail » se faisait de façon claire et garantissait au minimum la survie des peuples. La solidarité finit par devenir bien plus forte que l'égoïsme humain.

□

Le virus de l'égalité des droits concernait toute la France, toute l'Europe, tous les continents ! Rien

qu'en quelques semaines, la panique des faillites bancaires fut maîtrisée par cette vague d'équité à tous les niveaux.

□

Le monde était secoué par des crises financières, politiques et morales, équivalant à la magnitude 10 sur l'échelle de Richter. En-dessous de toute la pourriture, naissaient, se développaient et grandissaient les nouvelles pousses du genre humain.

□

ONU

L'Organisation des Nations Unies commença à être de plus en plus puissante.

Autrefois, chaque pays voulait être membre de l'ONU, mais sans pour autant faire de concessions, car selon eux, elles devaient être faites par les autres États membres. Les négociations ressemblaient plutôt à un souk.

□

Suite à la nouvelle vague virale, le comportement des États changea. Sans aucune difficulté, tous les pays adoptèrent la semaine des 35 heures, de la même façon que la taxe carbone. L'application de ces mesures, qui avait été faite uniquement en France, entraîna une perte de compétitivité et eut un résultat négatif pour son économie. Mais l'application de ces mesures à l'échelle mondiale se révélèrent très efficaces. La semaine des 35 heures fut créatrice d'autres postes de travail. Quant à la taxe carbone, elle joua son rôle de régulateur de l'écologie.

Ils arrivèrent à un accord concernant la TVA, en la fixant à 18%.

□

CONSENSUS GLOBAL POUR UN NOUVEAU SYSTÈME DE VALEURS

L'un des effets de ce consensus politique concernait le **nouveau système de valeurs**. De nos jours, l'évaluation de la vie dans un pays se fait sur la base de son pouvoir monétaire et militaire. Puisque la force militaire est directement liée aux finances, le seul critère reste l'argent. Pour une évaluation plus complète de la société, 5 autres critères, proposés par la France, furent acceptés. Par conséquent, avec les deux premiers, ça fait sept éléments équivalents qui dépendent des conceptions personnelles des gens selon leur mode de vie dans le village, la ville, la région, le pays où ils habitent.

1. Une paix intérieure comprenant tout ce qui la génère ou pas
2. L'environnement et notre influence sur la nature
3. Le plaisir de l'activité ou de l'inaction (travail, maternité, retraite, chômage, etc.)
4. Le statut financier personnel et public – seul critère considéré jusqu'à présent
5. L'infrastructure
6. L'accord ou le désaccord avec le pouvoir militaire présent, le sentiment de sécurité en cas d'agression
7. L'évaluation des pays limitrophes sur les critères mentionnés ci-dessus, l'analyse sur d'autres critères quand il s'agit des îles.

À chacun de ces sept critères ont été attribués des index d'évaluation de 1 à 20. Même subjectifs, ils donnaient une indication plutôt fiable de l'opinion des gens sur la vie que leur propose leur pays ou leur communauté, selon les sept critères de base généralement admis comme tels. Une agence internationale de statistiques a été créée pour effectuer des sondages tous les mois, analyser et tirer des conclusions à partir de l'opinion de chacun.

Utilisant ces sept critères, sur la base des nouvelles statistiques, l'ONU a changé l'influence et le rôle des pays en son sein. Le droit de vote de chaque pays a pris en compte ses index respectifs.

Épilogue

Dupont n'arrivait pas encore à s'adapter à l'hiver si froid et rigoureux du si beau pays dans lequel il se trouvait. D'ailleurs, il n'était pas le seul. Il voyait Innocence qui tremblait tout en regardant la nature dehors. La partie polaire du Canada leur permettait de prendre le temps nécessaire, afin de finaliser le plan qu'ils avaient élaboré. Cela faisait déjà environ douze mois qu'ils restaient au même endroit. Ils savaient qu'ils pouvaient compter sur la meilleure protection possible, à savoir Anne. Cette dernière tenait à tout prix à réparer les trois mois que le Dr Colin avait passés dans différentes cliniques psychiatriques. Pour éviter tout risque, ils étaient obligés de la laisser entre les mains de deux de leurs médecins voire, parfois, d'un seul. Autrement dit, indépendamment des mesures prises, elle avait tout de même avalé pas mal de saloperies. Quant au comportement des aides-soignants – n'en parlons même pas.

Alexandra aimait la neige et l'hiver. Ils se gelaient ici depuis plus de quatre mois ce qui était bien plus que prévu dans leur plan.

Mais en fait, le rôle de cette retraite était d'une importance colossale dans leur plan ! Les personnes décédées n'étaient nullement recherchées.

□

Innocence et Anne, à l'aide de leur Kazakh d'origine allemande, avaient réussi à obtenir l'inoffensif **nano** virus qui possédait les vertus de la peste sibérienne. Serge réussit à trouver différentes méthodes qui permirent de l'intégrer dans plusieurs matières. Ils étaient capables de contrôler les processus à distance, même en l'intégrant dans des cellules de béton. Ils avaient inventé la légende concernant les comprimés, afin de garder secrète leur vraie méthode et de pouvoir supprimer à la fin cette technologie si dangereuse. Cette décision avait été prise unanimement en raison des conséquences désastreuses qu'elle pourrait provoquer si elle se trouvait entre les mains d'un ambitieux mégalomane.

□

L'organisation devenait de plus en plus aboutie – Jean-Michel avait raison. Il y avait même des pays dans lesquels ils tenaient tout entre leurs mains. Ils avaient envisagé de dévoiler uniquement leur stratégie. Il était pourtant vrai qu'Anne continuait à avoir des doutes concernant l'effet qu'allait produire une annonce officielle.

□

Ils avaient effectué des expérimentations tout en les discutant avec quelques-uns de leurs amis dévoués qui avaient prouvé leur fidélité envers cette cause. L'effet pouvait varier et était imprévisible.

□

Rachel – la fille de Simon – n'était pas du tout impressionnée. Elle arrêta la prise des gélules, mais pas immédiatement ni brutalement. Elle en avait pris l'habitude de la même façon que certains devenaient des habitués de la cigarette. Elle comprit bien vite que ces comprimés bleus n'étaient que des placebos et que **personne n'avait jamais été contaminé par un quelconque virus de la soi-disant peste sibérienne**. Cela dit, elle continua de distribuer, tout comme elle l'avait fait jusqu'à présent, cette magie bleue, comme elle l'appelait.

Contrairement à Rachel, l'ami de Jean-Michel, qui était Procureur de la République à Paris, demanda des garanties. Lui-même était l'un des adhérents les plus actifs de leur organisation. Il ne pouvait pas accepter ceci uniquement sur parole et s'imaginait que tout cela n'était que du bluff. Il avait constaté par lui-même de quoi étaient capables les gens, lorsque la peur était leur unique mobile. Tant qu'il n'avait pas pris rendez-vous avec Jean-Michel et que celui-ci ne lui avait pas expliqué face à face qu'Innocence avait copié très précisément tous les symptômes de la peste, sans qu'il y ait le moindre danger pour la santé des *malades*, le Procureur n'y croirait guère. Jean-Michel lui confia que, pour eux, cela avait été la seule possibilité tolérable, s'agissant de « contaminer » aussi bien les adultes que les enfants.

Anne proposa de changer la couleur des comprimés ainsi que leur « fonction ». Il fallait leur donner une vertu qui permettrait de guérir les patients, une bonne fois pour toutes.

Pour l'instant, ils n'étaient pris par aucun délai et leur temps n'était pas compté. Il restait d'énormes sphères d'influence dans lesquelles dominait encore « la loi du plus fort ».

□

Mais refaire le monde en utilisant une chimère ne peut pas être un procédé simple et rapide !

Janvier 2011